

G o b i n e a u , A r t h u r d e
1855
Essai sur l'inégalité des races humaines

TEXTE LIBRE À PARTICPATION LIBRE
hurlus.fr, tiré le 10 août 2021



Dédicace de la première édition (1854)

À SA MAJESTÉ
GEORGES V.
ROI DE HANOVRE

SIRE,

J'ai l'honneur d'offrir ici à VOTRE MAJESTÉ le fruit de longues méditations et d'études favorites, souvent interrompues, toujours reprises.

Les événements considérables, révolutions, guerres sanglantes, renversements de lois, qui, depuis trop d'années, ont agi sur les États européens, tournent aisément les imaginations vers l'examen des faits politiques. Tandis que le vulgaire n'en considère que les résultats immédiats et n'admire ou ne réproouve que l'étincelle électrique dont ils frappent les intérêts, les penseurs plus graves cherchent à découvrir les causes cachées de si terribles ébranlements, et, descendant la lampe à la main dans les sentiers obscurs de la philosophie et de l'histoire, ils vont demander à l'analyse du cœur humain ou à l'examen attentif des annales le mot d'une énigme qui trouble si fort et les existences et les consciences.

Comme chacun, j'ai ressenti ce que l'agitation des époques modernes inspire de soucieuse curiosité. Mais, en appliquant à en comprendre les mobiles toutes les forces de mon intelligence, j'ai vu l'horizon de mes éton-

que la poésie s'est éteinte, que ses grands interprètes ne vivent plus ; que ce qu'on nomme des intérêts se ravale aux considérations les plus mesquines ; qu'alléguer ?

Rien, sinon que toutes les belles choses, tombées dans le silence, ne sont pas mortes et qu'elles dorment ; que tous les âges ont vu des périodes de transition, époques où la souffrance lutte avec la vie et d'où celle-ci se détache, à la fin, victorieuse et resplendissante, et que, puisque la Chaldée trop vieillie fut remplacée jadis par la Perse jeune et vigoureuse, la Grèce décrépète par Rome virile et la domination abâtardie d'Augustule par les royaumes des nobles princes teutoniques, de même les races modernes obtiendront leur rajeunissement.

C'est là ce que j'ai moi-même espéré un instant, un bien court instant, et j'aurais voulu répondre immédiatement à l'Histoire pour confondre ses accusations et ses sombres pronostics, si je n'avais été frappé de cette considération accablante, que je me hâtais trop d'avancer une proposition dénuée de preuves. Je voulus en chercher, et ainsi j'étais ramené sans cesse, par ma sympathie pour les manifestations de l'humanité vivante, à approfondir davantage les secrets de l'humanité morte.

C'est alors que, d'inductions en inductions, j'ai dû me pénétrer de cette évidence, que la question ethnique domine tous les autres problèmes de l'histoire, en tient la clef, et que l'inégalité des races dont le concours forme une nation, suffit à expliquer tout l'enchaînement des destinées des peuples. Il n'est personne, d'ailleurs, qui n'ait été frappé de quelque pressentiment d'une vérité si éclatante. Chacun a pu observer que certains groupes humains, en s'abattant sur un pays, y ont transformé jadis, par une action subite, et les habitudes et la vie, et que, là où, avant leur arrivée, régnait la torpeur, ils se sont montrés habiles à faire jaillir une activité inconnue. C'est ainsi, pour en citer un exemple, qu'une puissance nouvelle fut préparée à la Grande-Bretagne par l'invasion anglo-saxonne, au gré d'un arrêt de la Providence qui, en conduisant dans cette île quelques-uns des peuples gouvernés par le glaive des illustres ancêtres de VOTRE MAJESTÉ, se réservait, comme le remarquait, un jour, avec profondeur, une Auguste Personne, de rendre aux deux branches de la même nation cette même maison souveraine, qui puise ses droits glorieux aux sources lointaines de la plus héroïque origine.

Après avoir reconnu qu'il est des races fortes et qu'il en est de faibles, je me suis attaché à observer de préférence les premières, à démêler leurs aptitudes, et surtout à remonter la chaîne de leurs généalogies. En suivant cette méthode, j'ai fini par me convaincre que tout ce qu'il y a de grand, de noble, de fécond sur la terre, en fait de créations humaines, la science, l'art, la civilisation, ramène l'observateur vers un point unique, n'est issu que d'un même germe, n'a résulté que d'une seule pensée, n'appartient qu'à une seule famille dont les différentes branches ont régné dans toutes les contrées policées de l'Univers.

L'exposition de cette synthèse se trouve dans ce livre, dont je viens déposer l'hommage au pied du trône de VOTRE MAJESTÉ. Il ne m'appartenait pas, et je n'y ai pas songé, de quitter les régions élevées et pures de la discussion scientifique pour descendre sur le terrain de la polémique contemporaine. Je n'ai cherché à éclaircir ni l'avenir de demain, ni celui même des années qui vont suivre. Les périodes que je trace sont amples et larges. Je débute

avec les premiers peuples qui furent jadis, pour chercher jusqu'à ceux qui ne sont pas encore. Je ne calcule que par séries de siècles. Je fais, en un mot, de la géologie morale. Je parle rarement de l'homme, plus rarement encore du citoyen ou du sujet, souvent, toujours des différentes fractions ethniques, car il ne s'agit pour moi, sur les cimes où je me suis placé, ni des nationalités fortuites, ni même de l'existence des États, mais des races, des sociétés et des civilisations diverses,

En osant tracer ici ces considérations, je me sens enhardi, SIRE, par la protection que l'esprit vaste et élevé de VOTRE MAJESTÉ accorde aux efforts de l'intelligence et par l'intérêt plus particulier dont Elle honore les travaux de l'érudition historique. Je ne saurais perdre jamais le souvenir des précieux enseignements qu'il m'a été donné de recueillir de la bouche de VOTRE MAJESTÉ, et j'oserais ajouter que je ne sais qu'admirer davantage des connaissances si brillantes, si solides, dont le Souverain du Hanovre possède les moissons les plus variées, ou du généreux sentiment et des nobles aspirations qui les fécondent et assurent à ses peuples un règne si prospère.

Plein d'une reconnaissance inaltérable pour les bontés de VOTRE MAJESTÉ, je La prie de daigner accueillir

L'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Sire,

De VOTRE MAJESTÉ,
Le très humble et très obéissant serviteur,
A. de GOBINEAU.

Avant-propos de la deuxième édition

Ce livre a été publié pour la première fois en 1853 (tome I et tome II) les deux derniers volumes (tome III et tome IV) sont de 1855. L'édition actuelle n'y a pas changé une ligne, non pas que, dans l'intervalle, des travaux considérables n'aient déterminé bien des progrès de détail. Mais aucune des vérités que j'ai émises n'a été ébranlée, et j'ai trouvé nécessaire de maintenir la vérité telle que je l'ai trouvée. Jadis, on n'avait sur les Races humaines que des doutes très timides. On sentait vaguement qu'il fallait fouiller de ce côté si l'on voulait mettre à découvert la base encore inaperçue de l'histoire et on pressentait que dans cet ordre de notions si peu dégrossies, sous ces mystères si obscurs, devaient se rencontrer à de certaines profondeurs les vastes substructions sur lesquelles se sont graduellement élevées les assises, puis les murs, bref tous les développements sociaux des multitudes si variées dont l'ensemble compose la marqueterie de nos peuples. Mais on ne voyait pas la marche à suivre pour rien conclure.

Depuis la seconde moitié du dernier siècle, on raisonnait sur les annales générales et on prétendait, pourtant, à ramener tous ces phénomènes dont ils présentent les séries, à des lois fixes. Cette nouvelle manière de tout classer, de tout expliquer, de louer, de condamner, au moyen de formules abstraites dont on s'efforçait de démontrer la rigueur, conduisait naturellement à soupçonner, sous l'éclosion des faits, une force dont on n'avait encore jamais reconnu la nature. La prospérité ou l'infortune d'une nation, sa grandeur et sa décadence, on s'était longtemps contenté de les faire résulter des vertus et des vices éclatant sur le point spécial qu'on examinait. Un peuple honnête devait être nécessairement un peuple illustre, et, au rebours, une société qui pratiquait trop librement le recrutement actif des consciences relâchées, amenait sans merci la ruine de Suse, d'Athènes, de Rome, tout comme une situation analogue avait attiré le châtiment final sur les cités décriées de la Mer Morte.

En faisant tourner de pareilles clefs, on avait cru ouvrir tous les mystères ; mais, en réalité, tout restait clos. Les vertus utiles aux grandes agglomérations doivent avoir un caractère bien particulier d'égoïsme collectif qui ne les rend pas pareilles à ce qu'on appelle vertu chez les particuliers. Le bandit spartiate, l'usurier romain ont été des personnages publics d'une rare efficacité, bien qu'à en juger au point de vue moral, et Lysandre et Caton fussent d'assez méchantes gens ; il fallut en convenir après réflexion et, en conséquence, si on s'avisait de louer la vertu chez un peuple et de dénoncer avec indignation le vice chez un autre, on se vit obligé de reconnaître et d'avouer tout haut qu'il ne s'agissait pas là de mérites et de démerites intéressant la conscience chrétienne, mais bien de certaines aptitudes, de certaines puissances actives de l'âme et même du corps, déterminant ou paralysant le développement de la vie dans les nations, ce qui conduisit à se demander pourquoi l'une de celles-ci pouvait ce que l'autre ne pouvait pas, et ainsi on se trouva induit à avouer que c'était un fait résultant de la race.

Pendant quelque temps on se contenta de cette déclaration à laquelle on ne savait comment donner la précision nécessaire. C'était un mot creux, c'était une phrase, et aucune époque ne s'est jamais payée de phrases et n'en a eu le goût comme celle d'à présent. Une sorte d'obscurité translucide qui émane ordinairement des mots inexpliqués était projetée ici par les études physiologiques et suffisait, ou, du moins, on voulut quelque temps encore s'en contenter. D'ailleurs, on avait un peu peur de ce qui allait suivre. On sentait que si la valeur intrinsèque d'un peuple dérive de son origine, il fallait restreindre, peut-être supprimer tout ce qu'on appelle Égalité et, en outre, un peuple grand ou misérable ne serait donc ni à louer, ni à blâmer. Il en serait comme de la valeur relative de l'or et du cuivre. On reculait devant de tels aveux.

Fallait-il admettre, en ces jours de passion enfantine pour l'égalité, qu'une hiérarchie si peu démocratique existât parmi les fils d'Adam ? combien de dogmes, aussi bien philosophiques que religieux, se déclaraient prêts à réclamer !

Tandis qu'on hésitait, on marchait pourtant ; les découvertes s'accumulaient et leurs voix se haussaient et exigeaient qu'on parlât raison. La géographie racontait ce qui s'étalait à sa vue ; les collections regorgeaient de nouveaux types humains. L'histoire antique mieux étudiée, les secrets asiatiques plus révélés, les traditions américaines devenues accessibles comme elles ne l'étaient pas auparavant, tout proclamait l'importance de la race. Il fallait se décider à entrer dans la question telle qu'elle est.

Sur ces entrefaites, se présenta un physiologiste, M. Pritchard, historien médiocre, théologien plus médiocre encore, qui, voulant surtout prouver que toutes les races se valaient, soutint qu'on avait tort d'avoir peur et se donna peur à lui-même. Il se proposa non pas de savoir et de dire la vérité des choses, mais de rassurer la philanthropie. Dans cette intention, il cousu les uns aux autres un certain nombre de faits isolés, observés plus ou moins bien et qui ne demandaient pas mieux que de prouver l'aptitude innée du nègre de Mozambique, et du Malais des îles Mariannes à devenir de fort grands personnages pour peu que l'occasion s'en présentât. M. Pritchard fut néanmoins grandement à estimer par cela seul qu'il toucha réellement à la difficulté. Ce fut, il est vrai, par le petit côté, mais ce fut pourtant et on ne saurait trop lui en savoir gré.

J'écrivis alors le livre dont je présente ici la seconde édition. Depuis qu'il a paru, des discussions nombreuses ont eu lieu à son sujet. Les principes en ont été moins combattus que les applications et surtout que les conclusions. Les partisans du progrès illimité ne lui ont pas été favorables. Le savant Ewald émettait l'avis que c'était une inspiration des catholiques extrêmes ; l'école positiviste l'a déclaré dangereux. Cependant des écrivains qui ne sont ni catholiques ni positivistes, mais qui possèdent aujourd'hui une grande réputation, en ont fait entrer incognito, sans l'avouer, les principes et même des parties entières dans leurs œuvres et, en somme, Fallmerayer n'a

pas eu tort de dire qu'on s'en servait plus souvent et plus largement qu'on n'était disposé à en convenir.

Une des idées maîtresses de cet ouvrage, c'est la grande influence des mélanges ethniques, autrement dit des mariages entre les races diverses. Ce fut la première fois qu'on posa cette observation et qu'en en faisant ressortir les résultats au point de vue social, on présenta cet axiome que tant valait le mélange obtenu, tant valait la variété humaine produit de ce mélange et que les progrès et les reculs des sociétés ne sont autre chose que les effets de ce rapprochement. De là fut tirée la théorie de la sélection devenue si célèbre entre les mains de Darwin et plus encore de ses élèves. Il en est résulté, entre autres, le système de Buckle, et par l'écart considérable que les opinions de ce philosophe présentent avec les miennes, on peut mesurer l'éloignement relatif des routes que savent se frayer deux pensées hostiles parties d'un point commun. Buckle a été interrompu dans son travail par la mort, mais la saveur démocratique de ses sentiments lui a assuré, dans ces temps-ci, un succès que la rigueur de ses déductions ne justifie pas plus que la solidité de ses connaissances.

Darwin et Buckle ont créé ainsi les dérivations principales du ruisseau que j'ai ouvert. Beaucoup d'autres ont simplement donné comme des vérités trouvées par eux-mêmes ce qu'ils copiaient chez moi en y mêlant tant bien que mal les idées aujourd'hui de mode.

Je laisse donc mon livre tel que je l'ai fait et je n'y changerai absolument rien. C'est l'exposé d'un système, c'est l'expression d'une vérité qui m'est aussi claire et aussi indubitable aujourd'hui qu'elle me l'était au temps où je l'ai professée pour la première fois. Les progrès des connaissances historiques ne m'ont fait changer d'opinion en aucune sorte ni dans aucune mesure. Mes convictions d'autrefois sont celles d'aujourd'hui, qui n'ont incliné ni à droite ni à gauche, mais qui sont restées telles qu'elles avaient poussé dès le premier moment où je les ai connues. Les acquisitions survenues dans le domaine des faits ne leur nuisent pas. Les détails se sont multipliés, j'en suis aise. Ils n'ont rien altéré des constatations acquises. Je suis satisfait que les témoignages fournis par l'expérience aient encore plus démontré la réalité de l'inégalité des Races.

J'avoue que j'aurais pu être tenté de joindre ma protestation à tant d'autres qui s'élèvent contre le darwinisme. Heureusement, je n'ai pu oublier que mon livre n'est pas une œuvre de polémique. Son but est de professer une vérité et non de faire la guerre aux erreurs. Je dois donc résister à une tentation belliqueuse. C'est pourquoi je me garderai également de disputer contre ce prétendu approfondissement de l'érudition qui, sous le nom d'études préhistoriques, ne laisse pas que d'avoir fait dans le monde un bruit assez sonore. Se dispenser de connaître et surtout d'examiner les documents les plus anciens de tous les peuples, c'est comme une règle, toujours facile, de ce prétendu genre de travaux. C'est une manière de se supposer libre de tous renseignements ; on déclare ainsi la table rase, et l'on se trouve parfaitement autorisé à l'encombrer à son choix de telles hypothèses qui peuvent convenir et que l'on peut mettre où l'on suppose le vide. Alors, on dispose tout à son gré et, au moyen d'une phraséologie spéciale, en supputant les temps, par âges de pierre, de bronze, de fer, en substituant le vague géologique à des approximations de chronologie qui ne seraient pas as-

sez surprenantes, on parvient à se mettre l'esprit dans un état de surexcitation aiguë, qui permet de tout imaginer et de tout trouver admissible. Alors au milieu des incohérences les plus fantasques, on ouvre tout à coup, dans tous les coins du globe terrestre, des trous, des caves, des cavernes de l'aspect le plus sauvage, et on en fait sortir des amoncellements ! et'

Qui me prouverait qu'aujourd'hui je le dirigerais mieux et surtout que j'atteindrais plus haut dans les parages de la vérité ? Ce que je pensais exact, je le pense toujours tel et n'ai, par conséquent, aucun motif d'y rien changer.

Aussi bien ce livre est la base de tout ce que j'ai pu faire et ferai par la suite. Je l'ai, en quelque sorte, commencé dès mon enfance. C'est l'expression des instincts apportés par moi en naissant. J'ai été avide, dès le premier jour où j'ai réfléchi, et j'ai réfléchi de bonne heure, de me rendre compte de ma propre nature, parce que fortement saisi par cette maxime : « Connais-toi toi-même », je n'ai pas estimé que je pusse me connaître, sans savoir ce qu'était le milieu dans lequel je venais vivre et qui, en partie, m'attirait à lui par la sympathie la plus passionnée et la plus tendre, en partie me dégoûtait et me remplissait de haine, de mépris et d'horreur. J'ai donc fait mon possible pour pénétrer de mon mieux dans l'analyse de ce qu'on appelle, d'une façon un peu plus générale qu'il ne faudrait, l'espèce humaine, et c'est cette étude qui m'a appris ce que je raconte ici.

Peu à peu est sortie, pour moi, de cette théorie, l'observation plus détaillée et plus minutieuse des lois que j'avais posées. J'ai comparé les races entre elles. J'en ai choisi une au milieu de ce que je voyais de meilleur et j'ai écrit l'Histoire des Perses, *pour montrer par l'exemple de la nation aryane la plus isolée de toutes ses congénères, combien sont impuissantes, pour changer ou brider le génie d'une race, les différences de climat, de voisinage et les circonstances des temps.*

C'est après avoir mis fin à cette seconde partie de ma tâche que j'ai pu aborder les difficultés de la troisième, cause et but de mon intérêt. J'ai fait l'histoire d'une famille, de ses facultés reçues dès soit origine, de ses aptitudes, de ses défauts, des fluctuations qui ont agi sur ses destinées, et j'ai écrit l'histoire d'Ottar Jarl, pirate norvégien, et de sa descendance. C'est ainsi qu'après avoir enlevé l'enveloppe verte, épineuse, épaisse de la noix, puis l'écorce ligneuse, j'ai mis à découvert le noyau. Le chemin que j'ai parcouru ne mène pas à un de ces promontoires escarpés où la terre s'arrête, mais bien à une de ces étroites prairies, où la route restant ouverte, l'individu hérite des résultats suprêmes de la race, de ses instincts bons ou mauvais, forts ou faibles, et se développe librement dans sa personnalité.

Aujourd'hui on aime les grandes unités, les vastes amas où les entités isolées disparaissent. C'est ce qu'on suppose être le produit de la science. À chaque époque, celle-ci voudrait dévorer une vérité qui la gêne. Il ne faut pas s'en effrayer. Jupiter échappe toujours à la voracité de Saturne, et l'époux et le fils de Rhée, dieux, l'un comme l'autre, règnent, sans pouvoir s'entredétruire, sur la majesté de l'univers.

I.

considérations préliminaires définitions, recherche et exposition des lois naturelles qui régissent le monde social.

I.1.

La condition mortelle des civilisations et des sociétés résulte d'une cause générale et commune.

La chute des civilisations est le plus frappant et en même temps le plus obscur de tous les phénomènes de l'histoire. En effrayant l'esprit, ce malheur réserve quelque chose de si mystérieux et de si grandiose, que le penseur ne se lasse pas de le considérer, de l'étudier, de tourner autour de son secret. Sans nul doute, la naissance et la formation des peuples proposent à l'examen des observations très remarquables : le développement successif des sociétés, leurs succès, leurs conquêtes, leurs triomphes, ont de quoi frapper bien vivement l'imagination et l'attacher ; mais tous ces faits, si grands qu'on les suppose, paraissent s'expliquer aisément ; on les accepte comme les simples conséquences des dons intellectuels de l'homme ; une fois ces dons reconnus, on ne s'étonne pas de leurs résultats ; ils expliquent, par le fait seul de leur existence, les grandes choses dont ils sont la source. Ainsi, pas de difficultés, pas d'hésitations de ce côté. Mais quand, après un temps de force et de gloire, on s'aperçoit que toutes les sociétés humaines ont leur déclin et leur chute, toutes, dis-je, et non pas telle ou telle ; quand on remarque avec quelle taciturnité terrible le globe nous montre, épars sur sa surface, les débris des civilisations qui ont précédé la nôtre, et non seulement des civilisations connues, mais encore de plusieurs autres dont on ne sait que les noms, et de quelques-unes qui, gisant en squelettes de pierre au fond de forêts presque contemporaines du monde ¹, ne nous ont pas même transmis cette ombre de souvenir ; lorsque l'esprit, faisant un retour sur nos États modernes, se rend compte de leur jeunesse extrême, s'avoue qu'ils ont commencé d'hier et que certains d'entre eux sont déjà caducs : alors on reconnaît, non sans une certaine épouvante philosophique, avec combien de rigueur la parole des prophètes sur l'instabilité des choses s'applique aux civilisations comme aux peuples, aux peuples comme aux États, aux États comme aux individus, et l'on est contraint de constater que toute agglomération humaine, même protégée par la complication la plus ingénieuse de liens sociaux, contracte, au jour même où elle se forme, et caché parmi les éléments de sa vie, le principe d'une mort inévitable.

Mais quel est ce principe ? Est-il uniforme ainsi que le résultat qu'il amène, et toutes les civilisations périssent-elles par une cause identique ?

Au premier aspect, on est tenté de répondre négativement ; car on a vu tomber bien des empires, l'Assyrie, l'Égypte, la Grèce, Rome, dans des conflits de cir-

constances qui ne se ressemblaient pas. Toutefois, en creusant plus loin que l'écorce, on trouve bientôt, dans cette nécessité même de finir qui pèse impérieusement sur toutes les sociétés sans exception, l'existence irrécusable, bien que latente, d'une cause générale, et, partant de ce principe certain de mort naturelle indépendant de tous les cas de mort violente, on s'aperçoit que toutes les civilisations, après avoir duré quelque peu, accusent à l'observation des troubles intimes, difficiles à définir, mais non moins difficiles à nier, qui portent dans tous les lieux et dans tous les temps un caractère analogue ; enfin, en relevant une différence évidente entre la ruine des États et celle des civilisations, en voyant la même espèce de culture tantôt persister dans un pays sous une domination étrangère, braver les événements les plus calamiteux, et tantôt, au contraire, en présence de malheurs médiocres, disparaître ou se transformer, on s'arrête de plus en plus à cette idée, que le principe de mort, visible au fond de toutes les sociétés, est non seulement adhérent à leur vie, mais encore uniforme et le même pour toutes.

J'ai consacré les études dont je donne ici les résultats à l'examen de ce grand fait.

C'est nous modernes, nous les premiers, qui savons que toute agglomération d'hommes et le mode de culture intellectuelle qui en résulte doivent périr. Les époques précédentes ne le croyaient pas. Dans l'antiquité asiatique, l'esprit religieux, ému comme d'une apparition anormale par le spectacle des grandes catastrophes politiques, les attribuait à la colère céleste frappant les péchés d'une nation ; c'était là, pensait-on, un châtement propre à amener au repentir les coupables encore impunis. Les juifs, interprétant mal le sens de la Promesse, supposaient que leur empire ne finirait jamais. Rome, au moment même où elle commençait à sombrer, ne doutait pas de l'éternité du sien ². Mais, pour avoir vu davantage, les générations actuelles savent beaucoup plus aussi ; et, de même que personne ne doute de la condition universellement mortelle des hommes, parce que tous les hommes qui nous ont précédés sont morts, de même nous croyons fermement que les peuples ont des jours comptés, bien que plus nombreux ; car aucun de ceux qui régnèrent avant nous ne poursuit à nos côtés sa carrière. Il y a donc, pour l'éclaircissement de notre sujet, peu de choses à prendre dans la sagesse antique, hormis une seule remarque fondamentale, la reconnaissance du doigt divin dans la conduite de ce monde, base solide et première dont il ne faut pas se départir, l'acceptant avec toute l'étendue que lui assigne l'Église catholique. Il est incontestable que nulle civilisation ne s'éteint sans que Dieu le veuille, et appliquer à la condition mortelle de toutes les sociétés l'axiome sacré dont les anciens sanctuaires se servaient pour expliquer quelques destructions remarquables, considérées par eux, mais à tort, comme des

1. M. A. de Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent*. Paris, in-8.

2. Amédée Thierry, *La Gaule sous l'administration romaine*, t. I, p. 244.

faits isolés, c'est proclamer une vérité de premier ordre, qui doit dominer la recherche des vérités terrestres. Ajouter que toutes les sociétés périssent parce qu'elles sont coupables, j'y consens aisément ; ce n'est encore qu'établir un juste parallélisme avec la condition des individus, en trouvant dans le péché le germe de la destruction. Sous ce rapport, rien ne s'oppose, à raisonner même suivant les simples lumières de l'esprit, à ce que les sociétés suivent le sort des êtres qui les composent, et, coupables par eux, finissent comme eux ; mais, ces deux vérités admises et pesées, je le répète, la sagesse antique ne nous offre aucun secours.

Elle ne nous dit rien de précis sur les voies que suit la volonté divine pour amener la mort des peuples ; elle est, au contraire, portée à considérer ces voies comme essentiellement mystérieuses. Saisie d'une pieuse terreur à l'aspect des ruines, elle admet trop aisément que les États qui s'écroulent ne peuvent être ainsi frappés, ébranlés, engloutis, si ce n'est à l'aide de prodiges. Qu'un fait miraculeux se soit produit dans certaines occurrences, en tant que les livres saints l'affirment, je me sou mets sans peine à le croire ; mais là où les témoignages sacrés ne se prononcent pas d'une manière formelle, et c'est le plus grand nombre des cas, on peut légitimement considérer l'opinion des anciens temps comme incomplète, insuffisamment éclairée, et reconnaître, contrairement au côté où elle penche, que, puisque la sévérité céleste s'exerce sur nos sociétés constamment et par suite d'une décision antérieure à l'établissement du premier peuple, l'arrêt s'exécute d'une manière prévue, normale et en vertu de prescriptions définitivement inscrites au code de l'univers, à côté des autres lois qui, dans leur imperturbable régularité, gouvernent la nature animée tout comme le monde inorganique.

Si l'on est en droit de reprocher justement à la philosophie sacrée des premiers temps de s'être, dans son défaut d'expérience, bornée, pour expliquer un mystère, à l'exposition d'une vérité théologique indubitable, mais qui elle-même est un autre mystère, et de n'avoir pas poussé ses recherches jusqu'à l'observation des faits tombant sous le domaine de la raison, du moins ne peut-on pas l'accuser d'avoir méconnu la grandeur du problème en cherchant des solutions au ras de terre. Pour bien dire, elle s'est contentée de poser noblement la question, et, si elle ne l'a point résolue ni même éclaircie, du moins n'en a-t-elle pas fait un thème d'erreurs. C'est en cela qu'elle se place bien au-dessus des travaux fournis par les écoles rationalistes.

Les beaux esprits d'Athènes et de Rome ont établi cette doctrine acceptée jusqu'à nos jours, que les États, les peuples, les civilisations ne périssent que par le luxe, la mollesse, la mauvaise administration, la corruption des mœurs, le fanatisme. Toutes ces causes, soit réunies, soit isolées, furent déclarées responsables de la fin des sociétés ; et la conséquence nécessaire de cette opinion, c'est que là où elles n'agissent point, aucune force dissolvante ne doit exister non plus. Le résultat final, c'est d'établir que les sociétés ne meurent que de mort violente, plus heureuses en cela que les hommes, et que, sauf à éluder les causes de destruction que je viens d'énumérer, on peut parfaitement se figurer une nationalité aussi durable que le globe lui-même. En inventant cette thèse, les anciens n'en apercevaient nullement la portée ; ils n'y voyaient

autre chose qu'un moyen d'étayer la doctrine morale, seul but, comme on sait, de leur système historique. Dans les récits des événements, ils se préoccupaient si fort de relever avant tout l'influence heureuse de la vertu, les déplorables effets du crime et du vice, que tout ce qui sortait de ce cadre moral leur important médiocrement, restait le plus souvent inaperçu ou négligé. Cette méthode était fausse, mesquine, et trop souvent même marchait contre l'intention de ses auteurs, car elle appliquait, suivant les besoins du moment, le nom de vertu et de vice d'une façon arbitraire ; mais, jusqu'à un certain point, le sévère et louable sentiment qui en faisait la base lui sert d'excuse, et, si le génie de Plutarque et celui de Tacite n'ont tiré de cette théorie que des romans et des libelles, ce sont de sublimes romans et des libelles généreux.

Je voudrais pouvoir me montrer aussi indulgent pour l'application qu'en ont faite les auteurs du dix-huitième siècle ; mais il y a entre leurs maîtres et eux une trop grande différence : les premiers étaient dévoués jusqu'à l'exagération au maintien de l'établissement social ; les seconds furent avides de nouveautés et acharnés à détruire : les uns s'efforçaient de faire fructifier noblement leur mensonge ; les autres en ont tiré d'épouvantables conséquences, en y sachant trouver des armes contre tous les principes de gouvernement, auxquels tour à tour venait s'appliquer le reproche de tyrannie, de fanatisme, de corruption. Pour empêcher les sociétés de périr, la façon voltairienne consiste à détruire la religion, la loi, l'industrie, le commerce, sous prétexte que la religion, c'est le fanatisme ; la loi, le despotisme ; l'industrie et le commerce, le luxe et la corruption. À coup sûr, le règne de tant d'abus, c'est le mauvais gouvernement.

Mon but n'est pas le moins du monde d'entamer une polémique ; je n'ai voulu que faire remarquer combien l'idée commune à Thucydide et à l'abbé Raynal produit des résultats divergents ; pour être conservatrice chez l'un, cyniquement agressive chez l'autre, c'est partout une erreur. Il n'est pas vrai que les causes auxquelles sont buées les chutes des nations en soient nécessairement coupables, et, tout en reconnaissant volontiers qu'elles peuvent se faire voir au moment de la mort d'un peuple, je nie qu'elles aient assez de force, qu'elles soient douées d'une énergie assez sûrement destructive pour déterminer à elles seules la catastrophe irrémédiable.

I.2.

Le fanatisme, le luxe, les mauvaises mœurs et l'irréligion n'amènent pas nécessairement la chute des sociétés.

Il est nécessaire de bien expliquer d'abord ce que j'entends par une société. Ce n'est pas le cercle plus ou moins étendu dans lequel s'exerce, sous une forme ou sous une autre, une souveraineté distincte. La république d'Athènes n'est pas une société, non plus que le royaume de Magadha, l'empire du Pont ou le califat d'Égypte au temps des Fatimites. Ce sont des fragments de société qui se transforment sans doute, se rapprochent ou se subdivisent sous la pression des lois naturelles que je cherche, mais dont l'existence ou la mort ne constitue pas l'existence ou la mort d'une société. Leur formation n'est qu'un phénomène le plus souvent transitoire, et qui

n'a qu'une action bornée ou même indirecte sur la civilisation au milieu de laquelle elle éclôt. Ce que j'entends par société, c'est une réunion, plus ou moins parfaite au point de vue politique, mais complète au point de vue social, d'hommes vivant sous la direction d'idées semblables et avec des instincts identiques. Ainsi l'Égypte, l'Assyrie, la Grèce, l'Inde, la Chine, ont été ou sont encore le théâtre où des sociétés distinctes ont déroulé leurs destinées, abstraction faite des perturbations survenues dans leurs constitutions politiques. Comme je ne parlerai des fractions que lorsque mon raisonnement pourra s'appliquer à l'ensemble, j'emploierai le mot de *nation* ou celui de *peuple* dans le sens général ou restreint, sans que nulle amphibologie puisse en résulter. Cette définition faite, je reviens à l'examen de la question, et je vais démontrer que le fanatisme, le luxe, les mauvaises mœurs et l'irrégion ne sont pas des instruments de mort certaine pour les peuples.

Tous ces faits se sont rencontrés, quelquefois isolément, quelquefois simultanément et avec une très grande intensité, chez des nations qui ne s'en portaient que mieux, ou qui, tout au moins, n'en allaient pas plus mal.

C'était pour la plus grande gloire du fanatisme que l'empire américain des Aztèques semblait surtout exister. Je n'imagine rien de plus fanatique qu'un état social qui, comme celui-là, reposait sur une base religieuse, incessamment arrosé du sang des boucheries humaines³. On a nié récemment⁴, et peut-être avec quelque apparence de raison, que les anciens peuples européens aient jamais pratiqué le meurtre religieux sur des victimes considérées comme innocentes, les prisonniers de guerre ou les naufragés n'étant pas compris dans cette catégorie ; mais, pour les Mexicains, toutes victimes leur étaient bonnes. Avec cette férocité qu'un physiologiste moderne reconnaît être le caractère général des races du nouveau monde⁵, ils massacraient impitoyablement sur leurs autels des concitoyens, et sans hésitation comme sans choix, ce qui ne les empêchait pas d'être un peuple puissant, industriel, riche, et qui certainement aurait encore longtemps duré, régné, égorgé, si le génie de Fernand Cortez et le courage de ses compagnons n'étaient venus mettre fin à la monstrueuse existence d'un tel empire. Le fanatisme ne fait donc pas mourir les États.

Le luxe et la mollesse ne sont pas des coupables plus avérés ; leurs effets se font sentir dans les hautes classes, et je doute que chez les Grecs, chez les Perses, chez les Romains, la mollesse et le luxe, pour avoir d'autres formes, aient eu plus d'intensité qu'on ne leur en voit aujourd'hui en France, en Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Russie surtout et chez nos voisins d'outre-Manche ; et précisément ces deux derniers pays semblent doués d'une vitalité toute particulière parmi les États de l'Europe moderne. Et au moyen âge, les Vénitiens, les Génois, les Pisans, pour accumuler dans leurs magasins, étaler dans leurs Palais, promener dans leurs vaisseaux, sur toutes les mers, les trésors du monde entier, n'en étaient certainement pas plus faibles. La mollesse

et le luxe ne sont donc pas pour un peuple des causes nécessaires d'affaiblissement et de mort.

La corruption des mœurs elle-même, le plus horrible des fléaux, ne joue pas inévitablement un rôle destructeur. Il faudrait, pour que cela fût, que la prospérité d'une nation, sa puissance et sa prépondérance se montrassent développées en raison directe de la pureté de ses coutumes ; et c'est ce qui n'est pas. On est assez généralement revenu de la fantaisie si bizarre qui attribuait tant de vertus aux premiers Romains⁶. On ne voit rien de bien édifiant, et on a raison, dans ces patriciens de l'ancienne roche qui traitaient leurs femmes en esclaves, leurs enfants comme du bétail, et leurs créanciers comme des bêtes fauves ; et, s'il restait à une si mauvaise cause des défenseurs qui voulussent arguer d'une prétendue variation dans le niveau moral aux diverses époques, il ne serait pas bien difficile de repousser l'argument et d'en démontrer le peu de solidité. Dans tous les temps, l'abus de la force a excité une indignation égale ; si les rois ne furent pas chassés pour le viol de Lucrece, si le tribunat ne fut pas établi pour l'attentat d'Appius, du moins les causes plus profondes de ces deux grandes révolutions, en s'armant de tels prétextes, témoignaient assez des dispositions contemporaines de la morale publique. Non, ce n'est pas dans la vertu plus grande qu'il faut chercher la cause de la vigueur des premiers temps chez tous les peuples ; depuis le commencement des époques historiques, il n'est pas d'agrégation humaine, fût-elle aussi petite qu'on voudra se la figurer, chez qui toutes les tendances répréhensibles ne se soient trahies ; et cependant, ployant sous cet odieux bagage, les États ne s'en maintiennent pas moins, et souvent, au contraire, semblent redevables de leur splendeur à d'abominables institutions. Les Spartiates n'ont vécu et gagné l'admiration que par les effets d'une législation de bandits. Les Phéniciens ont-ils dû leur perte à la corruption qui les rongait et qu'ils allaient semant partout ? Non ; tout au contraire, c'est cette corruption qui a été l'instrument principal de leur puissance et de leur gloire ; depuis le jour où, sur les rivages des îles grecques⁷, ils allaient, trafiquants fripons, hôtes scélérats, séduisant les femmes pour en faire marchandise, et volant çà et là les denrées qu'ils couraient vendre, leur réputation fut, à coup sûr, bien et justement flétrissante ; ils n'en ont pas moins grandi et tenu dans les annales du monde un rang dont leur rapacité et leur mauvaise foi n'ont nullement contribué à les faire descendre.

Loin de découvrir dans les sociétés jeunes une supériorité de morale, je ne doute pas que les nations en vieillissant, et par conséquent en approchant de leur chute, ne présentent aux yeux du censeur un état beaucoup plus satisfaisant. Les usages s'adoucissent, les hommes s'accordent davantage, chacun trouve à vivre plus aisément, les droits réciproques ont eu le temps de se mieux définir et comprendre ; si bien que les théories sur le juste et l'injuste ont acquis peu à peu un plus haut degré de délicatesse. Il serait difficile de démontrer qu'au temps où les Grecs ont jeté bas l'empire de Darius, comme à l'époque où les Goths sont entrés dans Rome, il n'y avait pas à Athènes, à Babylone et dans la grande ville impériale beaucoup plus d'honnêtes gens qu'aux jours glorieux

3. Prescott, *History of the conquest of Mejico*. In-8°, Paris, 1844.

4. C. F. Weber, *M. A. Lucani Pharsalia*. In-8°. Leipzig, 1828, t. I, p. 122-123, note.

5. Prichard, *Histoire naturelle de l'homme* (trad. de M. Roulin. In-8°. Paris, 1843). – Le D^r Martius est encore plus explicite. Voir *Martius und Spix, Reise in Brasilien*. In-4°. Munich, t. I, p. 379-380.

6. Balzac, *Lettre à madame la duchesse de Montausier*.

7. *Odyssée*, XV.

d'Harmodius, de Cyrus le Grand et de Publicola.

Sans remonter à ces époques éloignées, nous pouvons en juger par nous-mêmes. Un des points du globe où le siècle est le plus avancé, et présente un plus parfait contraste avec l'âge naïf, c'est bien certainement Paris ; et cependant grand nombre de personnes religieuses et savantes avouent que dans aucun lieu, dans aucun temps, on ne trouverait autant de vertus efficaces, de solide piété, de douce régularité, de finesse de conscience, qu'il s'en rencontre aujourd'hui dans cette grande ville. L'idéal que l'on s'y fait du bien est tout aussi élevé qu'il pouvait l'être dans l'âme des plus illustres modèles du dix-septième siècle, et encore a-t-il dépouillé cette amertume, cette sorte de roideur et de sauvagerie, oserais-je dire cette pédanterie, dont alors il n'était pas toujours exempt ; de sorte que, pour contre-balancer les épouvantables écarts de l'esprit moderne, on trouve, sur les lieux mêmes où cet esprit a établi le principal siège de sa puissance, des contrastes frappants, dont les siècles passés n'ont pas eu, à un aussi haut degré que nous, le consolant spectacle.

Je ne vois pas même que les grands hommes manquent aux périodes de corruption et de décadence, je dis les grands hommes les mieux caractérisés par l'énergie du caractère et les fortes vertus. Si je cherche dans le catalogue des empereurs romains, la plupart d'ailleurs supérieurs à leurs sujets par le mérite comme par le rang, je relève des noms comme ceux de Trajan, d'Antonin le Pieux, de Septime Sévère, de Jovien ; et au-dessous du trône, dans la foule même, j'admire tous les grands docteurs, les grands martyrs, les apôtres de la primitive Église, sans compter les vertueux païens. J'ajoute que les esprits actifs, fermes, valeureux, remplissaient les camps et les municipes de façon à faire douter qu'au temps de Cincinnatus, et proportion gardée, Rome ait possédé autant d'hommes éminents dans tous les genres d'activité. L'examen des faits est complètement concluant.

Ainsi, gens de vertu, gens d'énergie, gens de talent, loin de faire défaut aux périodes de décadence et de vieillesse des sociétés, s'y rencontrent au contraire avec plus d'abondance peut-être qu'au sein des empires qui viennent de naître, et, en outre, le niveau commun de la moralité y est supérieur. Il n'est donc pas généralement vrai de prétendre que, dans les États qui tombent, la corruption des mœurs soit plus intense que dans ceux qui naissent ; que cette même corruption détruise les peuples est également sujet à contestation, puisque certains États, loin de mourir de leur perversité, en ont vécu ; mais on peut aller même au delà, et démontrer que l'abaissement moral n'est pas nécessairement mortel, car, parmi les maladies qui affectent les sociétés, il a cet avantage de pouvoir se guérir, et quelquefois assez vite.

En effet, les mœurs particulières d'un peuple présentent de très fréquentes ondulations suivant les périodes que l'histoire de ce peuple traverse. Pour ne s'adresser qu'à nous, Français, constatons que les Gallo-Romains des cinquième et sixième siècles, race soumise, valaient certainement mieux que leurs héroïques vainqueurs, à tous les points de vue que la morale embrasse ; ils n'étaient même pas toujours, individuellement pris, leurs inférieurs en courage et en

vertu militaire⁸. Il semblerait que, dans les âges qui suivirent, lorsque les deux races eurent commencé à se mêler, tout s'empira, et que, vers le huitième et le neuvième siècle, le territoire national ne présentait pas un tableau dont nous ayons à tirer grande vanité. Mais aux onzième, douzième et treizième siècles, le spectacle s'était totalement transformé, et, tandis que la société avait réussi à amalgamer ses éléments les plus discords, l'état des mœurs était généralement digne de respect ; il n'y avait pas, dans les notions de ce temps, de ces ambages qui éloignent du bien celui qui veut y parvenir. Le quatorzième et le quinzième siècles furent de déplorables moments de perversité et de conflits ; le brigandage prédomina ; ce fut de mille façons, et dans le sens le plus étendu et le plus rigoureux du mot, une période de décadence ; on eût dit qu'en face des débauches, des massacres, des tyrannies, de l'affaiblissement complet de tout sentiment honnête dans les nobles qui volaient leurs vilains, dans les bourgeois qui vendaient la patrie à l'Angleterre, dans un clergé sans régularité, dans tous les ordres enfin, la société entière allait s'écrouler, et sous ses ruines englober et cacher tant de hontes. La société ne s'écroula pas, elle continua de vivre, elle s'ingénia, elle combattit, elle sortit de peine. Le seizième siècle, malgré ses folies sanglantes, conséquences adoucies de l'âge précédent, fut beaucoup plus honorable que son prédécesseur ; et, pour l'humanité, la Saint-Barthélemy n'est pas ignominieuse comme le massacre des Armagnacs. Enfin, de ce temps à demi corrigé, la société française passa aux lumières vives et pures de l'âge des Fénelon, des Bossuet et des Montausier. Ainsi, jusqu'à Louis XIV, notre histoire présente des successions rapides du bien au mal, et la vitalité propre à la nation reste en dehors de l'état de ses mœurs. J'ai tracé en courant les plus grandes différences ; celles de détail abondent ; il faudrait bien des pages pour les relever ; mais, à ne parler que de ce que nous avons presque vu de nos yeux, ne sait-on pas que tous les dix ans, depuis 1787, le niveau de la moralité a énormément varié ? Je conclus que, la corruption des mœurs étant, en définitive, un fait transitoire et flottant, qui tantôt s'empire et tantôt s'améliore, on ne saurait la considérer comme une cause nécessaire et déterminante de ruine pour les États.

Ici je me trouve amené à examiner un argument d'espèce contemporaine qu'il n'entrait pas dans les idées du dix-huitième siècle de faire valoir ; mais, comme il s'enchaîne à merveille avec la décadence des mœurs, je ne crois pas pouvoir en parler plus à propos. Plusieurs personnes sont portées à penser que la fin d'une société est imminente quand les idées religieuses tendent à s'affaiblir et à disparaître. On observe une sorte de corrélation à Athènes et à Rome entre la profession publique des doctrines de Zénon et d'Épicure, l'abandon des cultes nationaux qui s'en est suivi, dit-on, et la fin des deux républiques. On néglige d'ailleurs de remarquer que ces deux exemples sont à peu près les seuls que l'on puisse citer d'un pareil synchronisme ; que l'empire des Perses était fort dévot au culte des mages lorsqu'il est tombé ; que Tyr, Carthage, la Judée, les monarchies aztèque et péruvienne ont été frappées de mort en embrassant leurs

8. Augustin Thierry, *Récits des temps mérovingiens*. Voir, entre autres, l'histoire de Mummolos.

autels avec beaucoup d'amour, et que par conséquent il est impossible de prétendre que tous les peuples qui voient se détruire leur nationalité expient par ce fait un abandon du culte de leurs pères. Mais ce n'est pas tout : dans les deux seuls exemples que l'on me paraisse fondé à invoquer, le fait que l'on relève a beaucoup plus d'apparence que de fond, et je nie tout à fait qu'à Rome comme à Athènes, le culte antique ait jamais été délaissé, jusqu'au jour où il fut remplacé dans toutes les consciences par le triomphe complet du christianisme ; en d'autres termes, je crois qu'en matière de foi religieuse, il n'y a jamais eu chez aucun peuple du monde une véritable solution de continuité ; que, lorsque la forme ou la nature intime de la croyance a changé, le Teutatès gaulois a saisi le Jupiter romain, et le Jupiter le christianisme, absolument comme, en droit, le mort saisit le vif, sans transition d'incrédulité ; et dès lors, s'il ne s'est jamais trouvé une nation dont on fût en droit de dire qu'elle était sans foi, on est mal fondé à mettre en avant que le manque de foi détruit les États.

Je vois bien sur quoi le raisonnement s'appuie. On dira que c'est un fait notoire qu'un peu avant le temps de Périclès, à Athènes, et chez les Romains vers l'époque des Scipions, l'usage se répandit, dans les classes élevées, de raisonner sur les choses religieuses d'abord, puis d'en douter, puis décidément de n'y plus croire et de tirer vanité de l'athéisme. De proche en proche, cette habitude gagna, et il ne resta plus, ajoute-t-on, personne, ayant quelques prétentions à un jugement sain, qui ne défiât les augures de s'entre-regarder sans rire.

Cette opinion, dans un peu de vrai, mêle aussi beaucoup de faux. Qu'Aspasie, à la fin de ses petits soupers, et Lélius, auprès de ses amis, se fissent gloire de bafouer les dogmes sacrés de leur pays, il n'y a, à le soutenir, rien que de très exact ; mais pourtant, à ces deux époques, les plus brillantes de l'histoire de la Grèce et de Rome, on ne se serait pas permis de professer trop publiquement de pareilles idées. Les imprudences de sa maîtresse faillirent coûter cher à Périclès lui-même ; on se souvient des larmes qu'il versa en plein tribunal, et qui, seules, n'auraient pas réussi à faire absoudre la belle incrédule. On n'a pas oublié non plus le langage officiel des poètes du temps, et comme Aristophane avec Sophocle, après Eschyle, s'établissait le vengeur impitoyable des divinités outragées. C'est que la nation tout entière croyait à ses dieux, regardait Socrate comme un novateur coupable, et voulait voir juger et condamner Anaxagore. Mais, plus tard ?... Plus tard les théories philosophiques et impies réussirent-elles à pénétrer dans les masses populaires ? Jamais, dans aucun temps, à aucun jour, elles n'y parvinrent. Le scepticisme resta une habitude des gens élégants, et ne dépassa pas leur sphère. On va objecter qu'il est bien inutile de parler de ce que pensaient des petits bourgeois, des populations villageoises, des esclaves, tous sans influence dans la conduite de l'État, et dont les idées n'avaient pas d'action sur la politique. La preuve qu'elles en avaient, c'est que, jusqu'au dernier soupir du paganisme, il fallut leur conserver leurs temples et leurs chapelles ; il fallut payer leurs hiérophantes ; il fallut que les hommes les plus éminents, les plus éclairés, les plus fermes dans la négation religieuse, non seulement s'honorassent publiquement de porter la robe sacerdotale, mais remplissent eux-mêmes, eux, accoutumés à tourner les feuillets du livre de Lucrèce, *manu diurna, manu noctur-*

na, les emplois les plus répugnants du culte, et non seulement s'en acquittassent aux jours de cérémonie, mais encore employassent leurs rares loisirs, des loisirs disputés péniblement aux plus terribles jeux de la politique, à écrire des traités d'aruspicine. Je parle ici du grand Jules⁹. Eh quoi ! tous les empereurs après lui furent et durent être des souverains pontifes, Constantin encore ; et, tandis qu'il avait des raisons bien plus fortes que tous ses prédécesseurs pour repousser une charge si odieuse à son honneur de prince chrétien, il dut, contraint par l'opinion publique, évidemment bien puissante, quoiqu'à la veille de s'éteindre, il dut compter encore avec l'antique religion nationale. Ainsi, ce n'était pas la foi des petits bourgeois, des populations villageoises, des esclaves, qui était peu de chose, c'était l'opinion des gens éclairés. Cette dernière avait beau s'insurger, au nom de la raison et du bon sens, contre les absurdités du paganisme ; les masses populaires ne voulaient pas, ne pouvaient pas renoncer à une croyance avant qu'on leur en eût fourni une autre, donnant là une grande démonstration de cette vérité, que c'est le positif et non le négatif qui est d'emploi dans les affaires de ce monde ; et la pression de ce sentiment général fut si forte qu'au troisième siècle il y eut, dans les hautes classes, une réaction religieuse, réaction solide, sérieuse, et qui dura jusqu'au passage définitif du monde aux bras de l'Église ; de sorte que le règne du philosophisme aurait atteint son apogée sous les Antonins, et commencé son déclin peu après leur mort. Mais ce n'est pas le lieu de débattre cette question, d'ailleurs intéressante pour l'histoire des idées ; qu'il me suffise d'établir que la rénovation gagna de plus en plus, et d'en faire ressortir la cause la plus apparente.

Plus le monde romain alla vieillissant, plus le rôle des armées fut considérable. Depuis l'empereur, qui sortait inévitablement des rangs de la milice, jusqu'au dernier officier de son prétoire, jusqu'au plus mince gouverneur de district, tous les fonctionnaires avaient commencé par tourner sous le cep du centurion. Tous sortaient donc de ces masses populaires dont j'ai déjà signalé l'indomptable piété, et, en arrivant aux splendeurs d'un rang élevé, trouvaient pour leur déplaire, les choquer, les blesser, l'antique éclat des classes municipales, de ces sénateurs des villes, qui les regardaient volontiers comme des parvenus, et les auraient raillés de grand cœur, n'eût été la crainte. Il y avait ainsi hostilité entre les maîtres réels de l'État et les familles jadis supérieures. Les chefs de l'armée étaient croyants et fanatiques, témoin Maximin, Gallère, cent autres ; les sénateurs et les décurions faisaient encore leurs délices de la littérature sceptique ; mais comme on vivait, en définitive, à la cour, donc parmi les militaires, on était contraint d'adopter un langage et des

⁹. César, démocrate et sceptique, savait mettre son langage en désaccord avec ses opinions lorsque la circonstance le requérait. Rien de curieux comme l'oraison funèbre qu'il prononça pour sa tante : « L'origine maternelle de ma tante Julia, dit-il, remonte aux rois ; la paternelle se rattache aux dieux immortels ; car les rois Marciens, dont fut le nom de sa mère, étaient issus d'Ancus Marcius, et c'est de Vénus que viennent les Jules, race à laquelle appartient notre famille. Ainsi, dans ce sang, il y avait tout à la fois la sainteté des rois, les plus puissants des hommes, et l'adorable majesté (*cerimonia*) des dieux, qui tiennent les rois eux-mêmes en leur pouvoir. » (Suétone, *Julius*, 5.)

On n'est pas plus monarchique ; mais aussi, pour un athée, on n'est pas plus religieux.

opinions officielles qui ne fussent pas dangereuses. Tout devint, peu à peu, dévot dans l'empire, et ce fut par dévotion que les philosophes eux-mêmes, conduits par Évhémère, se mirent à inventer des systèmes pour concilier les théories rationalistes avec le culte de l'État, méthode dont l'empereur Julien fut le plus puissant coryphée. Il n'y a pas lieu de louer beaucoup cette renaissance de la piété païenne, puisqu'elle causa la plupart des persécutions qui ont atteint nos martyrs. Les populations, offensées dans leur culte par les sectes athées, avaient patienté aussi longtemps que les hautes classes les avaient dominées ; mais, aussitôt que la démocratie impériale eut réduit ces mêmes classes au rôle le plus humble, les gens d'en bas se voulurent venger d'elles, et, se trompant de victimes,

les Mongols, après avoir passé par une semblable préparation affaiblissante.

Un gouvernement est surtout mauvais lorsque le principe dont il est sorti, se laissant vicier, cesse d'être sain et vigoureux comme il était d'abord. Ce fut le sort de la monarchie espagnole. Fondée sur l'esprit militaire et la liberté communale, elle commença à s'abaisser, vers la fin du règne de Philippe II, par l'oubli de ses origines. Il est impossible d'imaginer un pays où les bonnes maximes fussent plus tombées en oubli, où le pouvoir parût plus faible et plus déconsidéré, où l'organisation religieuse elle-même donnât plus de prise à la critique. L'agriculture et l'industrie, frappées comme tout le reste, étaient quasi ensevelies dans le marasme national. L'Espagne est-elle morte ? Non. Ce pays, dont plusieurs désespéraient, a donné à l'Europe l'exemple glorieux d'une résistance obstinée à la fortune de nos armes, et c'est peut-être celui de tous les États modernes dont la nationalité se montre en ce moment la plus vivace.

Un gouvernement est encore bien mauvais lorsque, par la nature de ses institutions, il autorise un antagonisme, soit entre le pouvoir suprême et la masse de la nation, soit entre les différentes classes. Ainsi l'on a vu, au moyen âge, des rois d'Angleterre et de France aux prises avec leurs grands vassaux, les paysans en lutte avec leurs seigneurs ; ainsi, en Allemagne, les premiers effets de la liberté de penser ont amené les guerres civiles des husites, des anabaptistes et de tant d'autres sectaires ; et, à une époque un peu plus éloignée, l'Italie souffrit tellement par le partage d'une autorité tiraillée entre l'empereur, le pape, les nobles et les communes, que les masses, ne sachant à qui obéir, finirent souvent par ne plus obéir à personne. La société italienne est-elle morte alors ? Non. Sa civilisation ne fut jamais plus brillante, son industrie plus productive, son influence au dehors plus incontestée.

Et je veux bien croire que parfois, au milieu de ces orages, un pouvoir sage et régulier, semblable à un rayon de soleil, se fit jour quelque temps pour le plus grand bien des peuples ; mais c'était une fortune courte, et, de même que la situation contraire ne donnait pas la mort, l'exception, pas davantage, ne donnait la vie. Pour parvenir à un tel résultat, il s'en manqua de tout que les époques prospères aient été fréquentes et de durée assez longue. Et si les règnes judicieux furent alors clairsemés, il en fut en tout temps de même. Pour les meilleurs même, que de contestations et que d'ombres aux plus heureux tableaux ! Tous les auteurs regardent-ils également le temps du roi Guillaume d'Orange comme une ère de prospérité pour l'Angleterre ? Tous admirent-ils Louis XIV, le Grand, sans nulle réserve ? Au contraire. Les détracteurs ne manquent pas, et les reproches savent où se prendre ; c'est cependant, à peu près, ce que nos voisins et nous avons, soit de mieux ordonné, soit de plus fécond, dans le passé. Les bons gouvernements se distribuent d'une manière si parcimonieuse au milieu du cours des temps, et, lorsqu'ils se produisent, sont tellement contestables encore ; cette science de la politique, la plus haute, la plus épineuse de toutes, est si disproportionnée à la faiblesse de l'homme, qu'on ne peut pas prétendre, en bonne foi, que, pour être mal conduits, les peuples périssent. Grâce au ciel, ils ont de quoi s'habituer de bonne heure à ce mal, qui, même dans sa plus grande intensité, est préférable, de mille façons, à l'anarchie ; et C'est un fait avéré, et

que la plus mince étude de l'histoire suffira à démontrer, que le gouvernement, si mauvais soit-il, entre les mains duquel un peuple expire, est souvent meilleur que telle des administrations qui le précédèrent.

I.4.

De ce qu'on doit entendre par le mot dégénération ; du mélange des principes ethniques, et comment les sociétés se forment et se défont.

Pour peu que l'esprit des pages précédentes ait été compris, on n'en aura pas conclu que je ne donnais aucune importance aux maladies du corps social, et que le mauvais gouvernement, le fanatisme, l'irréligion, ne constituaient, à mes yeux, que des accidents sans portée. Ma pensée est certainement tout autre. Je reconnais, avec l'opinion générale, qu'il y a bien lieu de gémir lorsque la société souffre du développement de ces tristes fléaux, et que tous les soins, toutes les peines, tous les efforts que l'on peut appliquer à y porter remède, ne sauraient être perdus ; ce que j'affirme seulement, c'est que si ces malheureux éléments de désorganisation ne sont pas entés sur un principe destructeur plus vigoureux, s'ils ne sont pas les conséquences d'un mal caché plus terrible, on peut rester assuré que leurs coups ne seront pas mortels, et qu'après une période de souffrance plus ou moins longue, la société sortira de leurs filets peut-être rajeunie, peut-être plus forte.

Les exemples allégués me semblent concluants ; on pourrait en grossir le nombre à l'infini ; et c'est pour cette raison sans doute que le sentiment commun a fini par sentir l'instinct de la vérité. Il a entrevu qu'en définitive il ne fallait pas donner aux fléaux secondaires une importance disproportionnée, et qu'il convenait de chercher ailleurs et plus profondément les raisons d'exister ou de mourir qui dominent les peuples. Indépendamment donc des circonstances de bien-être ou de malaise, on a commencé à envisager la constitution des sociétés en elle-même, et on s'est montré disposé à admettre que nulle cause extérieure n'avait sur elle une prise mortelle, tant qu'un principe destructif né d'elle-même et dans son sein, inhérent, attaché à ses entrailles, n'était pas puissamment développé, et qu'au contraire, aussitôt que ce fait destructeur existait, le peuple, chez lequel il fallait le constater, ne pouvait manquer de mourir, fût-il le mieux gouverné des peuples, absolument comme un cheval épuisé s'abat sur une route unie.

En prenant la question sous ce point de vue, on faisait un grand pas, il faut le reconnaître, et on se plaçait sur un terrain, dans tous les cas, beaucoup plus philosophique que le premier. En effet, Bichat n'a pas cherché à découvrir le grand mystère de l'existence en étudiant les dehors ; il a tout demandé à l'intérieur du sujet humain. En faisant de même, on s'attachait au seul vrai moyen d'arriver à des découvertes. Malheureusement cette bonne pensée, n'étant que le résultat de l'instinct, ne poussa pas très loin sa logique, et on la vit se briser sur la première difficulté. On s'était écrié : Oui, réellement, c'est dans le sein même d'un corps social qu'existe la cause de sa dissolution ; mais quelle est cette cause ? La *dégénération*, fut-il répliqué ; les nations meurent lorsqu'elles sont composées

d'éléments **dégénérés**. La réponse était fort bonne, étymologiquement et de toute manière ; il ne s'agissait plus que de définir ce qu'il faut entendre par ces mots : **nation dégénérée**. C'est là qu'on fit naufrage : on expliqua un **peuple dégénéré** par un peuple qui, mal gouverné, abusant de ses richesses, fanatique ou irrégulier, a perdu les vertus caractéristiques de ses premiers pères. Triste chute ! Ainsi une nation périt sous les fléaux sociaux parce qu'elle est dégénérée, et elle est dégénérée parce qu'elle périt. Cet argument circulaire ne prouve que l'enfance de l'art en matière d'anatomie sociale. Je veux bien que les peuples périssent parce qu'ils sont dégénérés, et non pour autre cause ; c'est par ce malheur qu'ils sont rendus définitivement incapables de souffrir le choc des désastres ambiants, et qu'alors, ne pouvant plus supporter les coups de la fortune adverse, ni se relever après les avoir subis, ils donnent le spectacle de leurs illustres agonies ; s'ils meurent, c'est qu'ils n'ont plus pour traverser les dangers de la vie la même vigueur que possédaient leurs ancêtres, c'est, en un mot enfin, qu'ils sont **dégénérés**. L'expression, encore une fois, est fort bonne ; mais il faut l'expliquer un peu mieux et lui donner un sens. Comment et pourquoi la vigueur se perd-elle ? Voilà ce qu'il faut dire. Comment dégénère-t-on ? C'est là ce qu'il s'agit d'exposer. Jusqu'ici on s'est contenté du mot, on n'a pas dévoilé la chose. C'est ce pas de plus que je vais essayer de faire.

Je pense donc que le mot **dégénéré**, s'appliquant à un peuple, doit signifier et signifie que ce peuple n'a plus la valeur intrinsèque qu'autrefois il possédait, parce qu'il n'a plus dans ses veines le même sang, dont des alliages successifs ont graduellement modifié la valeur ; autrement dit, qu'avec le même nom, il n'a pas conservé la même race que ses fondateurs ; enfin, que l'homme de la décadence, celui qu'on appelle l'homme **dégénéré**, est un produit différent, au point de vue ethnique, du héros des grandes époques. Je veux bien qu'il possède quelque chose de son essence ; mais, plus il dégénère, plus ce quelque chose s'atténue. Les éléments hétérogènes qui prédominent désormais en lui composent une nationalité toute nouvelle et bien malencontreuse dans son originalité ; il n'appartient à ceux qu'il dit encore être ses pères, qu'en ligne très collatérale. Il mourra définitivement, et sa civilisation avec lui, le jour où l'élément ethnique primordial se trouvera tellement subdivisé et noyé dans des apports de races étrangères, que la virtualité de cet élément n'exercera plus désormais d'action suffisante. Elle ne disparaîtra pas, sans doute, d'une manière absolue ; mais, dans la pratique, elle sera tellement combattue, tellement affaiblie, que sa force deviendra de moins en moins sensible, et c'est à ce moment que la dégénération pourra être considérée comme complète, et que tous ses effets apparaîtront.

Si je parviens à démontrer ce théorème, j'ai donné un sens au mot de dégénération. En montrant comment l'essence d'une nation s'altère graduellement, je déplace la responsabilité de la décadence ; je la rends, en quelque sorte, moins honteuse ; car elle ne pèse plus sur des fils, mais sur des neveux, puis sur des cousins, puis sur des alliés de moins en moins proches ; et lorsque je fais toucher au doigt que les grands peuples, au moment de leur mort, n'ont qu'une bien faible, bien impondérable partie du sang des fondateurs dont ils ont hérité, j'ai suffisamment expliqué comment il se peut faire que les civilisations finissent,

puisqu'elles ne restent pas dans les mêmes mains. Mais là, en même temps, je touche à un problème encore bien plus hardi que celui dont j'ai tenté l'éclaircissement dans les chapitres qui précèdent, puisque la question que j'aborde est celle-ci :

Y a-t-il entre les races humaines des différences de valeur intrinsèque réellement sérieuses, et ces différences sont-elles possibles à apprécier ?

Sans tarder davantage, j'entame la série des considérations relatives au premier point ; le second sera résolu par la discussion même.

Pour faire comprendre ma pensée d'une manière plus claire et plus saisissable, je commence par comparer une nation, toute nation, au corps humain, à l'égard duquel les physiologistes professent cette opinion, qu'il se renouvelle constamment, dans toutes ses parties constituantes, que le travail de transformation qui se fait en lui est incessant, et qu'au bout de certaines périodes, il renferme bien peu de ce qui en était d'abord partie intégrante, de telle sorte que le vieillard n'a rien de l'homme fait, l'homme fait rien de l'adolescent, l'adolescent rien de l'enfant, et que l'individualité matérielle n'est pas autrement maintenue que par des formes internes et externes qui se sont succédé les unes aux autres en se copiant à peu près. Une différence que j'admettrai pourtant entre le corps humain et les nations, c'est que, dans ces dernières, il est très peu question de la conservation des formes, qui se détruisent et disparaissent avec infiniment de rapidité. Je prends un peuple, ou, pour mieux dire, une tribu, au moment où, cédant à un instinct de vitalité prononcé, elle se donne des lois et commence à jouer un rôle en ce monde. Par cela même que ses besoins, que ses forces s'accroissent, elle se trouve en contact inévitable avec d'autres familles, et, par la guerre ou par la paix, réussit à se les incorporer.

Il n'est pas donné à toutes les familles humaines de se hausser à ce premier degré, passage nécessaire qu'une tribu doit franchir pour parvenir un jour à l'état de nation. Si un certain nombre de races, qui même ne sont pas cotées très haut sur l'échelle civilisatrice, l'ont pourtant traversé, on ne peut pas dire avec vérité que ce soit là une règle générale ; il semblerait, au contraire, que l'espèce humaine éprouve une assez grande difficulté à s'élever au-dessus de l'organisation parcellaire, et que c'est seulement pour des groupes spécialement doués qu'a lieu le passage à une situation plus complexe. J'invoquerai, en témoignage, l'état actuel d'un grand nombre de groupes répandus dans toutes les parties du monde. Ces tribus grossières, surtout celles des nègres pélagiens de la Polynésie, les Samoyèdes et autres familles du monde boréal et la plus grande partie des nègres africains, n'ont, jamais pu sortir de cette impuissance, et vivent juxtaposées les unes aux autres et en rapports de complète indépendance. Les plus forts massacrent les plus faibles, les plus faibles cherchent à mettre une distance aussi grande que possible entre eux et les plus forts ; là se borne toute la politique de ces embryons de sociétés qui se perpétuent depuis le commencement de l'espèce humaine, dans un état si imparfait, sans avoir jamais pu mieux faire. On objectera que ces misérables hordes forment la moindre partie de la population du globe ; sans doute, mais il faut tenir compte de toutes leurs pareilles qui ont existé et disparu. Le nombre en est incalculable, et il compose cer-

tainement la grande majorité des races pures dans les variétés jaune et noire.

Si donc il faut admettre que, pour un nombre très important d'humains, il a été impossible et l'est à jamais de faire même le premier pas vers la civilisation ; si, en outre, nous considérons que ces peuplades se trouvent dispersées sur la face entière du monde, dans les conditions de lieux et de climats les plus diverses, habitant indifféremment les pays glacés, tempérés, torrides, le bord des mers, des lacs et des rivières, le fond des bois, les prairies herbeuses, ou les déserts arides, nous sommes induits à conclure qu'une partie de l'humanité est, en elle-même, atteinte d'impuissance à se civiliser jamais, même au premier degré, puisqu'elle est inhabile à vaincre les répugnances naturelles que l'homme, comme les animaux, éprouve pour le croisement.

Nous laissons donc ces tribus insociables de côté, et nous continuons la marche ascendante avec celles qui comprennent que, soit par la guerre, soit par la paix, si elles veulent augmenter leur puissance et leur bien-être, c'est une absolue nécessité que de forcer leurs voisins d'entrer dans leur cercle d'existence. La guerre est bien incontestablement le plus simple des deux moyens. La guerre se fait donc ; mais, la campagne finie, quand les passions destructives sont satisfaites, il reste des prisonniers, ces prisonniers deviennent des esclaves, ces esclaves travaillent ; voilà des rangs, voilà une industrie voilà une tribu devenue peuplade. C'est un degré supérieur qui, à son tour, n'est pas nécessairement franchi par les agrégations d'hommes qui ont su s'y élever ; beaucoup s'en contentent et y croupissent.

Mais certaines autres, de beaucoup plus imaginatives et plus énergiques, comprennent quelque chose de mieux que le simple maraudage ; elles font la conquête d'une vaste terre, et prennent en propriété, non plus les habitants seulement, mais le sol avec eux. Une véritable nation est dès lors formée. Souvent alors, pendant un temps, les deux races continuent à vivre côte à côte sans se mêler ; et cependant, comme elles sont devenues indispensables l'une à l'autre, que la communauté de travaux et d'intérêts s'est à la longue établie, que les rancunes de la conquête et son orgueil s'émoussent, que, tandis que ceux qui sont dessous tendent naturellement à monter au niveau de leurs maîtres, les maîtres rencontrent aussi mille motifs de tolérer et quelquefois de servir cette tendance, le mélange du sang finit par s'opérer, et les hommes des deux origines, cessant de se rattacher à des tribus distinctes, se confondent de plus en plus.

L'esprit d'isolement est toutefois tellement inhérent à l'espèce humaine que, même dans cet état de croisement avancé, il y a encore résistance à un croisement ultérieur. Il est des peuples dont nous savons d'une manière très positive que leur origine est multiple, et qui pourtant conservent avec une force extraordinaire l'esprit de clan. Nous le savons pour les Arabes, qui font plus que de sortir de différents rameaux de la souche sémitique ; ils appartiennent, tout à la fois, à ce qu'on nomme la famille de Sem et à celle de Cham, sans parler d'autres parentés locales infinies. Malgré cette diversité de sources, leur attachement à la séparation par tribu forme un des traits les plus frappants de leur caractère national et de leur histoire politique ; si bien qu'on a cru pouvoir attribuer, en grande partie, leur expulsion de l'Espagne, non seule-

ment au fractionnement de leur puissance dans ce pays, mais encore et surtout au morcellement plus intime que la distinction continue, et par suite la rivalité des familles, perpétuait au sein des petites monarchies de Valence, de Tolède, de Cordoue et de Grenade ¹². Pour la plupart des peuples on peut faire la même remarque, en ajoutant que là où la séparation par tribu s'est effacée, celle par nation la remplace, agissant avec une énergie presque semblable, et telle que la communauté de religion ne suffit pas à la paralyser. Elle existe entre les Arabes et les Turks comme entre les Persans et les Juifs, les Parsis et les Hindous, les Nestoriens Syriens et les Kurdes ; on la retrouve également dans la Turquie d'Europe ; on suit sa trace en Hongrie, entre les Madjars, les Saxons, les Valaques, les Croates, et je puis affirmer, pour l'avoir vu, que dans certaines parties de la France, ce pays où les races sont mélangées plus que partout ailleurs peut-être, il est des populations qui, de village à village, répugnent encore aujourd'hui à contracter alliance.

Je me crois en droit de conclure, d'après ces exemples qui embrassent tous les pays et tous les siècles, même notre pays et notre temps, que l'humanité éprouve, dans toutes ses branches, une répulsion secrète pour les croisements ; que, chez plusieurs de ces rameaux, cette répulsion est invincible ; que, chez d'autres, elle n'est domptée que dans une certaine mesure ; que ceux, enfin, qui secouent le plus complètement le joug de cette idée ne peuvent cependant s'en débarrasser de telle façon qu'il ne leur en reste au moins quelques traces : ces derniers forment ce qui est civilisable dans notre espèce.

Ainsi le genre humain se trouve soumis à deux lois, l'une de répulsion, l'autre d'attraction, agissant, à différents degrés, sur ses races diverses ; deux lois, dont la première n'est respectée, que par celles de ces races qui ne doivent jamais s'élever au-dessus des perfectionnements tout à fait élémentaires de la vie de tribu, tandis que la seconde, au contraire, règne avec d'autant plus d'empire, que les familles ethniques sur lesquelles elle s'exerce sont plus susceptibles de développements.

Mais c'est ici qu'il faut surtout être précis. Je viens de prendre un peuple à l'état de famille, d'embryon ; je l'ai doué de l'aptitude nécessaire pour passer à l'état de nation ; il y est ; l'histoire ne m'apprend pas quels étaient les éléments constitutifs du groupe originaire ; tout ce que je sais, c'est que ces éléments le rendaient apte aux transformations que je lui ai fait subir ; maintenant agrandi, deux possibilités sont seules présentes pour lui ; entre deux destinées, l'une ou l'autre est inévitable : ou il sera conquérant, ou il sera conquis.

Je le suppose conquérant ; je lui fais la plus belle part : il domine, gouverne et civilise tout à la fois ; il n'ira pas, dans les provinces qu'il parcourt, semer inutilement le meurtre et l'incendie ; les monuments, les institutions, les mœurs, lui seront également sacrés ; ce qu'il changera, ce qu'il trouvera bon et utile de modifier, sera remplacé par des créations supérieures ; la faiblesse deviendra force

¹². Cet attachement des nations arabes à l'isolement ethnique se manifeste quelquefois d'une manière bien bizarre. Un voyageur (M. Fulgence Fresnel, si je ne me trompe) raconte qu'à Djiddah, où les mœurs sont très relâchées, la même Bédouine qui ne refuse rien à la plus légère séduction d'argent, se trouverait déshonorée, si elle épousait en légitime mariage soit le Turk, soit l'Européen auquel elle se prête en le méprisant.

dans ses mains ; il se comportera de telle façon que, suivant le mot de l'Écriture, il sera grand devant les hommes.

Je ne sais si le lecteur y a déjà pensé, mais, dans le tableau que je trace, et qui n'est autre, à certains égards, que celui présenté par les Hindous, les Égyptiens, les Perses, les Macédoniens, deux faits me paraissent bien saillants. Le premier, c'est qu'une nation, sans force et sans puissance, se trouve tout à coup, par le fait d'être tombée aux mains de maîtres vigoureux, appelée au partage d'une nouvelle et meilleure destinée, ainsi qu'il arriva aux Saxons de l'Angleterre, lorsque les Normands les eurent soumis ; la seconde, c'est qu'un peuple d'élite, un peuple souverain, armé, comme tel, d'une propension marquée à se mêler à un autre sang, se trouve désormais en contact intime avec une race dont l'infériorité n'est pas seulement démontrée par la défaite, mais encore par le défaut des qualités visibles chez les vainqueurs. Voilà donc, à dater précisément du jour où la conquête est accomplie et où la fusion commence, une modification sensible dans la constitution du sang des maîtres. Si la nouveauté devait s'arrêter là, on se trouverait, au bout d'un laps de temps d'autant plus considérable que les nations superposées auraient été originairement plus nombreuses, avoir en face une race nouvelle, moins puissante, à coup sûr, que le meilleur de ses ancêtres, forte encore cependant, et faisant preuve de qualités spéciales résultant du mélange même, et inconnues aux deux familles génératrices. Mais il n'en va pas ainsi d'ordinaire, et l'alliage n'est pas longtemps borné à la double race nationale seulement.

L'empire que je viens d'imaginer est puissant ; il agit sur ses voisins. Je suppose de nouvelles conquêtes ; c'est encore un nouveau sang qui, chaque fois, vient se mêler au courant. Désormais, à mesure que la nation grandit, soit par les armes, soit par les traités, son caractère ethnique s'altère de plus en plus. Elle est riche, commerçante, civilisée ; les besoins et les plaisirs des autres peuples trouvent chez elle, dans ses capitales, dans ses grandes villes, dans ses ports, d'amples satisfactions, et les mille attraites qu'elle possède fixent au milieu d'elle le séjour de nombreux étrangers. Peu de temps se passe, et une distinction de castes peut, à bon droit, succéder à la distinction primitive par nations.

Je veux que le peuple sur lequel je raisonne soit confirmé dans ses idées de séparation par les prescriptions religieuses les plus formelles, et qu'une pénalité redoutable veille à l'entour pour épouvanter les délinquants. Parce que ce peuple est civilisé, ses mœurs sont douces et tolérantes, même au mépris de sa foi ; ses oracles auront beau parler, il naîtra des gens décastés : il faudra créer tous les jours de nouvelles distinctions, inventer de nouvelles classifications, multiplier les rangs, rendre presque impossible de se reconnaître au milieu de subdivisions variant à l'infini, changeant de province à province, de canton à canton, de village à village ; faire enfin ce qui a lieu dans les pays hindous. Mais il n'est guère que le brahmane qui s'ait montré autant de ténacité dans ses idées séparatrices ; les peuples civilisés par lui, en dehors de son sein, n'ont jamais adopté, ou du moins ont rejeté depuis longtemps, des entraves gênantes. Dans tous les États avancés en culture intellectuelle, on ne s'est pas même arrêté un instant aux ressources désespérées que le désir de concilier les prescriptions du code de Manou avec le courant irrésistible des choses inspira aux législateurs de

l'Aryavarta, Partout ailleurs, les castes, lorsqu'il y en a eu réellement, ont cessé d'exister au moment où le pouvoir de faire fortune, de s'illustrer par des découvertes utiles ou des talents agréables, a été acquis à tout le monde, sans distinction d'origine. Mais aussi, à dater du même jour, la nation primitivement conquérante, agissante, civilisatrice, a commencé à disparaître : son sang était immergé dans celui de tous les affluents qu'elle avait détournés vers elle.

Le plus souvent, en outre, les peuples dominateurs ont commencé par être infiniment moins nombreux que leurs vaincus, et il semble, d'autre part, que certaines races qui servent de base à la population de contrées fort étendues, soient singulièrement prolifiques ; je citerai les Celtes, les Slaves. Raison de plus pour que les races maîtresses disparaissent rapidement. Encore un autre motif, c'est que leur activité plus grande, le rôle plus direct qu'elles jouent dans les affaires de leur État, les exposent particulièrement aux funestes résultats des batailles, des proscriptions et des révoltes. Ainsi, tandis que, d'une part, elles amassent autour d'elles, par le fait même de leur génie civilisateur, des éléments divers où elles doivent s'absorber, elles sont encore victimes d'une cause première, leur petit nombre originel, et d'une foule de causes secondes, qui toutes concourent à les détruire.

Il est assez évident de soi que la disparition de la race victorieuse est soumise, suivant les différents milieux, à des conditions de temps variant à l'infini. Toutefois elle s'achève partout, et partout elle est aussi parfaite que de besoin, longtemps avant la fin de la civilisation qu'elle est censée animer, de sorte qu'un peuple marche, vit, fonctionne, souvent même grandit après que le mobile générateur de sa vie et de sa gloire a cessé d'être. Croit-on trouver là une contradiction avec ce qui précède ? Nullement ; car, tandis que l'influence du sang civilisateur va s'épuisant par la division, la force de propulsion jadis imprimée aux masses soumises ou annexées subsiste encore ; les institutions que le défunt maître avait inventées, les lois qu'il avait formulées, les mœurs dont il avait fourni le type se sont maintenues après lui. Sans doute, mœurs, lois, institutions, ne survivent que fort oubliées de leur antique esprit, défigurées tous les jours davantage, caduques et perdant leur sève ; mais, tant qu'il en reste une ombre, l'édifice se soutient, le corps semble avoir une âme, le cadavre marche. Quand le dernier effort de cette impulsion antique est achevé, tout est dit ; rien ne reste, la civilisation est morte.

Je me crois maintenant pourvu de tout le nécessaire pour résoudre le problème de la vie et de la mort des nations, et je dis qu'un peuple ne mourrait jamais en demeurant éternellement composé des mêmes éléments nationaux. Si l'empire de Darius avait encore pu mettre en ligne, à la bataille d'Arbelles, des Perses, des Ariens véritables ; si les Romains du Bas Empire avaient eu un sénat et une milice formés d'éléments ethniques semblables à ceux qui existaient au temps des Fabius, leurs dominations n'auraient pas pris fin, et, tant qu'ils auraient conservé la même intégrité de sang, Perses et Romains auraient vécu et régné. On objectera qu'ils auraient néanmoins, à la longue, vu venir à eux des vainqueurs plus irrésistibles qu'eux-mêmes et qu'ils auraient succombé sous des assauts bien combinés, sous une longue pression, ou, plus simplement, sous le hasard d'une bataille perdue. Les États, en effet, auraient pu prendre fin de cette manière,

non pas la civilisation, ni le corps social. L'invasion et la défaite n'auraient constitué que la triste mais temporaire traversée d'assez mauvais jours. Les exemples à fournir sont en grand nombre.

Dans les temps modernes, les Chinois ont été conquis à deux reprises toujours ils ont forcé leurs vainqueurs à s'assimiler à eux ; ils leur ont imposé le respect de leurs mœurs ; ils leur ont beaucoup donné, et n'en ont presque rien reçu. Une fois ils ont expulsé les premiers envahisseurs, et, dans un temps donné, ils en feront autant des seconds.

Les Anglais sont les maîtres de l'Inde, et pourtant leur action morale sur leurs sujets est presque absolument nulle. Ils subissent eux-mêmes, en bien des manières, l'influence de la civilisation locale, et ne peuvent réussir à faire pénétrer leurs idées dans les esprits d'une foule qui redoute ses dominateurs, ne plie que physiquement devant eux, et maintient ses notions debout en face des leurs. C'est que la race hindoue est devenue étrangère à celle qui la maîtrise aujourd'hui, et sa civilisation échappe à la loi du plus fort. Les formes extérieures, les royaumes, les empires ont pu varier, et varieront encore, sans que le fond sur lequel de telles constructions reposent, dont elles ne sont qu'émanées, soit altéré essentiellement avec elles ; et Haïderabad, Lahore, Dehli cessant d'être des capitales, la société hindoue n'en subsistera pas moins. Un moment viendra où, de façon ou d'autre, l'Inde recommencera à vivre publiquement d'après ses lois propres, comme elle le fait tacitement, et, soit par sa race actuelle, soit par des métis, reprendra la plénitude de sa personnalité politique.

Le hasard des conquêtes ne saurait trancher la vie d'un peuple. Tout au plus, il en suspend pour un temps les manifestations, et, en quelque sorte, les honneurs extérieurs. Tant que le sang de ce peuple et ses institutions conservent encore, dans une mesure suffisante, l'empreinte de la race initiatrice, ce peuple existe ; et, soit qu'il ait affaire, comme les Chinois, à des conquérants qui ne sont que matériellement plus énergiques que lui ; soit, comme les Hindous, qu'il soutienne une lutte de patience, bien autrement ardue, contre une nation de tous points supérieure, telle qu'on voit les Anglais, son avenir certain doit le consoler ; il sera libre un jour. Au contraire, ce peuple, comme les Grecs, comme les Romains du Bas-Empire, a-t-il absolument épuisé son principe ethnique et les conséquences qui en découlaient, le moment de sa défaite sera celui de sa mort : il a usé les temps que le ciel lui avait d'avance concédés, car il a complètement changé de race, donc de nature, et par conséquent il est dégénéré.

En vertu de cette observation, on doit considérer comme résolue la question, souvent agitée, de savoir ce qui serait advenu, si les Carthaginois, au lieu de succomber devant la fortune de Rome, étaient devenus maîtres de l'Italie. En tant qu'appartenant à la souche phénicienne, souche inférieure en vertus politiques aux races d'où sortaient les soldats de Scipion, l'issue contraire de la bataille de Zama ne pouvait rien changer à leur sort. Heureux un jour, le lendemain les aurait vus tomber devant une revanche ; ou bien encore, absorbés dans l'élément italien par la victoire, comme ils le furent par la défaite, le résultat final aurait été identiquement le même. Le destin des civilisations ne va pas au hasard, il ne dépend pas d'un coup de dé ; le glaive ne tue que des hommes ; et les na-

tions les plus belliqueuses, les plus redoutables, les plus triomphantes, quand elles n'ont eu dans le cœur, dans la tête et dans la main, que bravoure, science stratégique et succès guerriers, sans autre instinct supérieur, n'ont jamais obtenu une plus belle fin que d'apprendre de leurs vaincus, et de l'apprendre mal, comment on vit dans la paix. Les Celtes, les hordes nomades de l'Asie, ont des annales pour ne rien raconter de plus.

Après avoir assigné un sens au mot *dégénération*, et avoir traité, avec ce secours, le problème de la vitalité des peuples, il faut prouver maintenant ce que j'ai dû, pour la clarté de la discussion, avancer *a priori* : qu'il existe des différences sensibles dans la valeur relative des races humaines. Les conséquences d'une pareille démonstration sont considérables ; leur portée va loin. Avant de les aborder, on ne saurait les étayer d'un ensemble trop complet de faits et de raisons capables de soutenir un aussi grand édifice. La première question que j'ai résolue n'était que le propylée du temple.

I.5.

Les inégalités ethniques ne sont pas le résultat des institutions.

L'idée d'une inégalité native, originelle, tranchée et permanente entre les diverses races, est, dans le monde, une des opinions la plus anciennement répandues et adoptées ; et, vu l'isolement primitif des tribus, des peuplades, et ce *retirement* vers elles-mêmes que toutes ont pratiqué à une époque plus ou moins lointaine, et d'où un grand nombre n'est jamais sorti, on n'a pas lieu d'en être étonné. À l'exception de ce qui s'est passé dans nos temps les plus modernes, cette notion a servi de base à presque toutes les théories gouvernementales. Pas de peuple, grand ou petit, qui n'ait débuté par en faire sa première maxime d'État. Le système des castes, des noblesses, celui des aristocraties, tant qu'on les fonde sur les prérogatives de la naissance, n'ont pas d'autre origine ; et le droit d'aînesse, en supposant la préexcellence du fils premier-né et de ses descendants, n'en est aussi qu'un dérivé. Avec cette doctrine concordent la répulsion pour l'étranger et la supériorité que chaque nation s'adjuge à l'égard de ses voisines. Ce n'est qu'à mesure que les groupes se mêlent et se fusionnent, que, désormais agrandis, civilisés et se considérant sous un jour plus bienveillant par suite de l'utilité dont ils se sont les uns aux autres, l'on voit chez eux cette maxime absolue de l'inégalité, et d'abord de l'hostilité des races, battue en brèche et discutée. Puis, quand le plus grand nombre des citoyens de l'État sent couler dans ses veines un sang mélangé, ce plus grand nombre, transformant en vérité universelle et absolue ce qui n'est réel que pour lui, se sent appelé à affirmer que tous les hommes sont égaux. Une louable répugnance pour l'oppression, la légitime horreur de l'abus de la force, jettent alors, dans toutes les intelligences, un assez mauvais vernis sur le souvenir des races jadis dominantes et qui n'ont jamais manqué, car tel est le train du monde, de légitimer, jusqu'à un certain point, beaucoup d'accusations. De la déclamation contre la tyrannie, on passe à la négation des causes naturelles de la supériorité qu'on insulte ; on la déclare non seulement perverse, mais encore usurpatrice ; on nie, et bien à tort, que certaines aptitudes soient nécessairement, fatalement, l'héritage exclusif de

telles ou telles descendance ; enfin, plus un peuple est composé d'éléments hétérogènes, plus il se complaît à proclamer que les facultés les plus diverses sont possédées ou peuvent l'être au même degré par toutes les fractions de l'espèce humaine sans exclusion. Cette théorie, à peu près soutenable pour ce qui les concerne, les raisonneurs métis l'appliquent à l'ensemble des générations qui ont paru, paraissent et paraîtront sur la terre, et ils finissent un jour par résumer leurs sentiments en ces mots, qui, comme l'outre d'Éole, renferment tant de tempêtes : « Tous les hommes sont frères ! »

Voilà l'axiome politique. Veut-on l'axiome scientifique ? « Tous les hommes, disent les défenseurs de l'égalité humaine, sont pourvus d'instruments intellectuels pareils, de même nature, de même valeur, de même portée. » Ce ne sont pas les paroles expresses, peut-être, mais du moins c'est le sens. Ainsi, le cerveau du Huron contient en germe un esprit tout à fait semblable à celui de l'Anglais et du Français ! Pourquoi donc, dans le cours des siècles, n'a-t-il découvert ni l'imprimerie ni la vapeur ? Je serais en droit de lui demander, à ce Huron, s'il est égal à nos compatriotes, d'où il vient que les guerriers de sa tribu n'ont pas fourni de César ni de Charlemagne, et par quelle inexplicable négligence ses chanteurs et ses sorciers ne sont jamais devenus ni des Homères ni des Hippocrates ? À cette difficulté on répond, d'ordinaire, en mettant en avant l'influence souveraine des milieux. Suivant cette doctrine, une île ne verra point, en fait de prodiges sociaux, ce que connaîtra un continent ; au nord, on ne sera pas ce qu'on est au midi ; les bois ne permettront pas les développements que favorisera la plaine découverte ; que sais-je ? L'humidité d'un marais fera pousser une civilisation que la sécheresse du Sahara aurait infailliblement étouffée. Quelque ingénieuses que soient ces petites hypothèses, elles ont contre elles la voix des faits. Malgré le vent, la pluie, le froid, le chaud, la stérilité, la plantureuse abondance, partout le monde a vu fleurir tour à tour, et sur les mêmes sols, la barbarie et la civilisation. Le fellah abruti se calcine au même soleil qui brûlait le puissant prêtre de Memphis ; le savant professeur de Berlin enseigne sous le même ciel inclément qui vit jadis les misères du sauvage finnois.

Le plus curieux, c'est que l'opinion égalitaire, admise par la masse des esprits, d'où elle a découlé dans nos institutions et dans nos mœurs n'a pas trouvé assez de force pour détrôner l'évidence, et que les gens les plus convaincus de sa vérité font tous les jours acte d'hommage au sentiment contraire. Personne ne se refuse à constater, à chaque instant, de graves différences entre les nations, et le langage usuel même les confesse avec la plus naïve inconséquence. On ne fait, en cela, qu'imiter ce qui s'est pratiqué à des époques non moins persuadées que nous, et pour les mêmes causes, de l'égalité absolue des races.

Chaque nation a toujours su, à côté du dogme libéral de la fraternité, maintenir, auprès des noms des autres peuples, des qualifications et des épithètes qui indiquaient des dissemblances. Le Romain d'Italie appelait le Romain de la Grèce, *Graeculus*, et lui attribuait le monopole de la loquacité vaniteuse et du manque de courage. Il se moquait du colon de Carthage, et prétendait le reconnaître entre mille à son esprit processif et à sa mauvaise foi. Les Alexandrins passaient pour spirituels, insolents et

séditieux. Au moyen âge, les monarques anglo-normands taxaient leurs sujets gallois de légèreté et d'inconsistance d'esprit. Aujourd'hui qui n'a pas entendu relever les traits distinctifs de l'Allemand, de l'Espagnol, de l'Anglais et du Russe ? Je n'ai pas à me prononcer sur l'exactitude des jugements. Je note seulement qu'ils existent, et que l'opinion courante les adopte. Ainsi donc, si, d'une part, les familles humaines sont dites égales, et que, de l'autre, les unes soient frivoles, les autres posées ; celles-ci après au gain, celles-là à la dépense ; quelques-unes énergiquement amoureuses des combats, plusieurs économes de leurs peines et de leurs vies, il tombe sous le sens que ces nations si différentes doivent avoir des destinées bien diverses, bien dissemblables, tranchons le mot, bien inégales. Les plus fortes joueront dans la tragédie du monde les personnages des rois et des maîtres. Les plus faibles se contenteront des bas emplois.

Je ne crois pas qu'on ait fait de nos jours le rapprochement entre les idées généralement admises sur l'existence d'un caractère spécial pour chaque peuple et la conviction non moins répandue que tous les peuples sont égaux. Cependant cette contradiction frappe bien fort ; elle est flagrante, et d'autant plus grave que les partisans de la démocratie ne sont pas les derniers à célébrer la supériorité des Saxons de l'Amérique du Nord sur toutes les nations du même continent. Ils attribuent, à la vérité, les hautes prérogatives de leurs favoris à la seule influence de la forme gouvernementale. Toutefois ils ne nient pas, que je sache, la disposition particulière et native des compatriotes de Penn et de Washington à établir dans tous les lieux de leur séjour des institutions libérales, et, ce qui est plus, à les savoir conserver. Cette force de persistance n'est-elle pas, je le demande, une bien grande prérogative déparée à cette branche de la famille humaine, prérogative d'autant plus précieuse que la plupart des groupes qui ont peuplé jadis ou peuplent encore l'univers semblent en être privés ?

Je n'ai pas la prétention de jouir sans combat de la vue de cette inconséquence. C'est ici, sans doute, que les partisans de l'égalité objecteront bien haut la puissance des institutions et des mœurs ; c'est ici qu'ils diront, encore une fois, combien l'essence du gouvernement par sa seule et propre vertu, combien le fait du despotisme ou de la liberté, influent puissamment sur le mérite et le développement d'une nation : mais c'est ici que moi, de même, je contesterai la force de l'argument.

Les institutions politiques n'ont à choisir qu'entre deux origines : ou bien elles dérivent de la nation qui doit vivre sous leur règle, ou bien, inventées chez un peuple influent, elles sont appliquées par lui à des États tombés dans sa sphère d'action.

Avec la première hypothèse il n'y a pas de difficulté. Le peuple évidemment a calculé ses institutions sur ses instincts et sur ses besoins ; il s'est gardé de rien statuer qui pût gêner les uns ou les autres ; et si, par mégarde ou maladresse, il l'a fait, bientôt le malaise qui en résulte l'amène à corriger ses lois et à les mettre dans une concordance plus parfaite avec leur but. Dans tout pays autonome, on peut dire que la loi émane toujours du peuple ; non pas qu'il ait constamment la faculté de la promulguer directement, mais parce que, pour être bonne, il faut qu'elle soit modelée sur ses vues, et telle que, bien informé, il l'aurait imaginée lui-même. Si quelque très sage législateur

semble, au premier abord, l'unique source de la loi, qu'on y regarde de bien près, et l'on se convaincra aussitôt que, par l'effet de sa sagesse même, le vénérable maître se borne à rendre ses oracles sous la dictée de sa nation. Judicieux comme Lycurgue, il n'ordonnera rien que le Dorian de Sparte ne puisse admettre, et, théoricien comme Dracon, il créera un code qui bientôt sera ou modifié ou abrogé par l'Ionien d'Athènes, incapable, comme tous les enfants d'Adam, de conserver longtemps une législation étrangère à ses vraies et naturelles tendances. L'intervention d'un génie supérieur dans cette grande affaire d'une invention de lois n'est jamais qu'une manifestation spéciale de la volonté éclairée d'un peuple, ou, si ce n'est que le produit isolé des rêveries d'un individu, nul peuple ne saurait s'en accommoder longtemps. On ne peut donc admettre que les institutions ainsi trouvées et façonnées par les races fassent les races ce qu'on les voit être. Ce sont des effets, et non des causes. Leur influence est grande évidemment : elles conservent le génie national, elles lui frayent des chemins, elles lui indiquent son but, et même, jusqu'à un certain point, échauffent ses instincts, et lui mettent à la main les meilleurs instruments d'action ; mais elles ne créent pas leur créateur, et, pouvant servir puissamment ses succès en l'aidant à développer ses qualités innées, elles ne sauraient jamais qu'échouer misérablement quand elles prétendent trop agrandir le cercle ou le changer. En un mot, elles ne peuvent pas l'impossible.

Les institutions fausses et leurs effets ont cependant joué un grand rôle dans le monde. Quand Charles 1^{er}, fâcheusement conseillé par le comte de Strafford, voulait plier les Anglais au gouvernement absolu, le roi et son ministre marchaient sur le terrain fangeux et sanglant des théories. Quand les calvinistes rêvaient chez nous une administration tout à la fois aristocratique et républicaine, et travaillaient à l'implanter par les armes, ils se mettaient également à côté du vrai.

Quand le régent prétendit donner gain de cause aux courtisans vaincus en 1652, et essayer du gouvernement d'intrigue qu'avaient souhaité le coadjuteur et ses amis ¹³, ses efforts ne plurent à personne, et blessèrent également noblesse, clergé, parlement et tiers état. Quelques traitants seuls se réjouirent. Mais, lorsque Ferdinand le Catholique institua contre les Maures d'Espagne ses terribles et nécessaires moyens de destruction ; lorsque Napoléon rétablit en France la religion, flatta l'esprit militaire, organisa le pouvoir d'une manière à la fois protectrice et restrictive, l'un et l'autre de ces potentats avaient bien écouté et bien compris le génie de leurs sujets, et ils bâtissaient sur le terrain pratique. En un mot, les fausses institutions, très belles souvent sur le papier, sont celles qui, n'étant pas conformes aux qualités et aux travers nationaux, ne conviennent pas à un État, bien que pouvant faire fortune dans le pays voisin. Elles ne créent que le désordre et l'anarchie, fussent-elles empruntées à la législation des anges. Les autres, tout au rebours, qu'à tel

ou tel point de vue, et même d'une manière absolue, le théoricien et le moraliste peuvent blâmer, sont bonnes pour les raisons contraires. Les Spartiates étaient petits de nombre, grands de cœur, ambitieux et violents : de fausses lois n'en auraient tiré que de pâles coquins ; Lycurgue en fit d'héroïques brigands.

Qu'on n'en doute pas. Comme la nation est née avant la loi, la loi tient d'elle et porte son empreinte avant de lui donner la sienne. Les modifications que le temps amène dans les institutions en sont encore une bien grande preuve.

Il a été dit plus haut qu'à mesure que les peuples se civilisaient, s'agrandissaient, devenaient plus puissants, leur sang se mélangeait et leurs instincts subissaient des altérations graduelles. En prenant ainsi des aptitudes différentes, il leur devient impossible de s'accommoder des lois convenables pour leurs devanciers. Aux générations nouvelles, les mœurs le sont également et les tendances de même, et des modifications profondes dans les institutions ne tardent pas à suivre. On voit ces modifications devenir plus fréquentes et plus profondes, à mesure que la race change davantage, tandis qu'elles restaient plus rares et plus graduées, tant que les populations elles-mêmes étaient plus proches parentes des premiers inspireurs de l'État. En Angleterre, celui de tous les pays de l'Europe où les modifications du sang ont été les plus lentes et jusqu'ici les moins variées, on voit encore les institutions du quatorzième et du quinzième siècle subsister dans les bases de l'édifice social. On y retrouve, presque dans sa vigueur ancienne, l'organisation communale des Plantagenêts et des Tudors, la même façon de mêler la noblesse au gouvernement et de composer cette noblesse, le même respect pour l'antiquité des familles uni au même goût pour les parvenus de mérite ¹⁴. Mais cependant, comme, depuis Jacques 1^{er}, et surtout depuis l'Union de la reine Anne, le sang anglais a tendu de plus en plus à se mélanger avec celui d'Écosse et d'Irlande, que d'autres nations ont aussi contribué, bien qu'imperceptiblement, à altérer la pureté de la descendance, il en résulte que les innovations, tout en restant toujours assez fidèles à l'esprit primitif de la constitution, sont devenues, de nos jours, plus fréquentes qu'autrefois.

En France, les mariages ethniques ont été bien autrement nombreux et variés. Il est même arrivé que, par de brusques revirements, le pouvoir a passé d'une race à une autre. Aussi y a-t-il eu, dans la vie sociale, plutôt des changements que des modifications, et ces changements ont été d'autant plus graves que les groupes qui se succédaient au pouvoir étaient plus différents. Tant que le nord de la France est resté prépondérant dans la politique du pays, la féodalité, ou, pour mieux dire, ses restes informes, se sont défendus avec assez d'avantage, et l'esprit municipal a tenu bon avec eux. Après l'expulsion des Anglais, au quinzième siècle, les provinces du centre, bien moins germaniques que les contrées d'outre-Loire, et qui, venant de restaurer l'indépendance nationale sous la conduite de Charles VII, voyaient naturellement leur sang gallo-romain prédominer dans les conseils et dans les camps, firent régner le goût de la vie militaire, des conquêtes extérieures, bien particulier à la race celtique, et l'amour de l'autorité, infus dans le sang romain.

¹³. M. le comte de Saint-Priest, dans un excellent article de la *Revue des Deux Mondes*, a très justement démontré que le parti écrasé par le cardinal de Richelieu n'avait rien de commun avec la féodalité ni avec les grands systèmes aristocratiques. MM. de Montmorency, de Cinq-Mars, de Marillac, ne cherchaient à bouleverser l'État que pour obtenir des honneurs et des faveurs. Le grand cardinal est tout à fait innocent du meurtre de la noblesse française, qu'on lui a tant reproché.

¹⁴. Macaulay, *History of England*. In-8°. Paris, 1849, t. I

Pendant le seizième siècle, elles préparèrent largement le terrain sur lequel les compagnons aquitains de Henri IV, moins celtiques et plus romains encore, vinrent, en 1599, placer une autre et plus grosse pierre du pouvoir absolu. Puis, Paris ayant, à la fin, acquis la domination par suite de la concentration que le génie méridional avait favorisée, Paris, dont la population est assurément un résumé des spécimens ethniques les plus variés, n'eut plus de motif pour comprendre, aimer ni respecter aucune tradition, aucune tendance spéciale, et cette grande capitale, cette tour de Babel, rompant avec le passé, soit de la Flandre, soit du Poitou, soit du Languedoc, attira la France dans les expérimentations multipliées des doctrines les plus étrangères à ses coutumes anciennes.

On ne peut donc admettre que les institutions fassent les peuples ce qu'on les voit, quand ce sont les peuples qui les ont inventées. Mais en est-il de même dans la seconde hypothèse, c'est-à-dire lorsqu'une nation reçoit son code de mains étrangères pourvues de la puissance nécessaire pour le lui faire accepter, bon gré mal gré ?

Il y a des exemples de pareilles tentatives. Je n'en trouverai pas, à la vérité, qui aient été exécutées sur une grande échelle par les gouvernements vraiment politiques de l'antiquité ou des temps modernes ; leur sagesse ne s'est jamais appliquée à transformer le fond même de grandes multitudes. Les Romains étaient trop habiles pour se livrer à d'aussi dangereuses expériences. Alexandre, avant eux, ne les avait pas essayées ; et convaincus, par l'instinct ou la raison, de l'inanité de pareils efforts, les successeurs d'Auguste se contentèrent, comme le vainqueur de Darius, de régner sur une vaste mosaïque de peuples qui tous conservaient leurs habitudes, leurs mœurs, leurs lois, leurs procédés propres d'administration et de gouvernement, et qui, pour la plupart, tant que du moins ils restèrent par la race assez identiques à eux-mêmes, n'acceptèrent, en commun avec leurs co-sujets, que des prescriptions de fiscalité ou de précaution militaire.

Toutefois il est une circonstance qu'il ne faut pas négliger. Plusieurs des peuples asservis aux Romains avaient, dans leurs codes, des points tellement en désaccord avec les sentiments de leurs maîtres, qu'il était impossible à ces derniers d'en tolérer l'existence : témoins les sacrifices humains des druides, qu'en effet poursuivirent les défenses les plus sévères. Eh bien, les Romains, avec toute leur puissance, ne réussirent jamais complètement à extirper des rites aussi barbares. Dans la Narbonnaise, la victoire fut facile : la population gallique avait été presque entièrement remplacée par des colons romains ; mais, dans le centre, chez les tribus plus intactes, la résistance s'obstina, et, dans la presqu'île bretonne, où, au quatrième siècle, une colonie rapporta d'Angleterre les vieilles mœurs avec le vieux sang, les peuplades persistèrent, par patriotisme, par attachement à leurs traditions, à égorger des hommes sur leurs autels aussi souvent qu'elles l'osèrent. La surveillance la plus active ne réussissait pas à leur arracher des mains le couteau et le flambeau sacrés. Toutes les révoltes commençaient par la restauration de ce terrible trait du culte national, et le christianisme, vainqueur encore indigné d'un polythéisme sans morale, vint, chez les Armoriciens, se heurter avec épouvante contre des superstitions plus repoussantes encore. Il ne parvint à les détruire qu'après des efforts bien longs, puisqu'au dix-

septième siècle, le massacre des naufragés et l'exercice du droit de bris subsistaient dans toutes les paroisses maritimes où le sang kimrique s'était conservé pur. C'est que ces coutumes barbares répondaient aux instincts et aux sentiments indomptables d'une race qui, n'ayant pas été suffisamment mélangée, n'avait pas eu jusqu'alors de raisons déterminantes pour changer d'avis.

Ce fait est digne de réflexion ; mais les temps modernes présentent surtout des exemples d'institutions imposées et non subies. Un caractère remarquable de la civilisation européenne, c'est son intolérance, conséquence de la conscience qu'elle a de sa valeur et de sa force. Elle se trouve dans le monde, soit en face de barbaries décadées, soit à côté d'autres civilisations. Elle traite les unes et les autres avec un dédain presque égal, et, voyant dans tout ce qui n'est pas elle des obstacles à ses conquêtes, elle est fort disposée à exiger des peuples une complète transformation. Toutefois les Espagnols, les Anglais et les Hollandais, et nous aussi quelquefois, nous n'avons pas osé nous abandonner trop complètement aux impulsions du génie novateur, là où nous avons des masses un peu considérables devant nous, imitant ainsi la discrétion forcée des conquérants de l'antiquité. L'Orient et l'Afrique, soit septentrionale, soit occidentale, sont des témoins irréfragables que les nations les plus éclairées ne parviennent pas à donner à des peuples conquis des institutions antipathiques à leur nature. J'ai déjà rappelé que l'Inde anglaise continue son mode de vie séculaire sous les lois qu'elle s'est jadis données. Les Javanais, bien que très soumis, sont fort éloignés de se sentir entraînés vers des institutions approchant de celles de la Néerlande. Ils continuent à vivre en face de leurs maîtres comme ils vivaient libres, et, depuis le seizième siècle, où l'action européenne dans le monde oriental a commencé, on ne s'aperçoit pas qu'elle ait le moindrement influé sur les mœurs des tributaires les mieux domptés.

Mais tous les peuples vaincus ne sont pas assez forts par le nombre pour que le maître européen soit disposé à se contraindre. Il en est sur lesquels on a pesé avec toute la puissance du sabre pour aider à celle de la persuasion. On a résolument voulu changer leur mode d'existence, leur donner des institutions que nous savons bonnes et utiles. A-t-on réussi ?

L'Amérique nous offre à ce sujet le champ d'expériences le plus riche. Dans tout le sud, où la puissance espagnole a régné sans contrainte, à quoi a-t-elle abouti ? À déraciner les anciens empires, sans doute, non pas à éclairer les populations ; elle n'a pas créé des hommes semblables à leurs précepteurs.

Dans le nord, avec des procédés différents, les résultats ont été aussi négatifs ; que dis-je ? ils ont été plus nuls quant à la bienfaisante influence, plus calamiteux au point de vue de l'humanité, car, du moins, les Indiens espagnols multiplient d'une manière remarquable¹⁵ ; ils ont même transformé le sang de leurs vainqueurs, qui ainsi sont descendus à leur niveau, tandis que les hommes à peaux rouges des États-Unis, saisis par l'énergie anglo-saxonne, sont morts du contact. Le peu qui en reste encore disparaît chaque jour, et disparaît tout aussi incivilisé, tout aussi incivilisable que ses pères.

¹⁵ M. Al. de Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géogr. du N. C.*, t. II, p. 129-130.

Dans l'Océanie, les observations concluent de même : les peuplades aborigènes vont partout s'éteignant. On réussit quelquefois à leur arracher leurs armes, à les empêcher de nuire ; on ne les change pas. Partout où l'Européen est le maître, elles ne s'entre-mangent plus, elles se gorgent d'eau-de-vie, et cet abrutissement nouveau est tout ce que notre esprit initiateur réussit à leur faire aimer. Enfin il est au monde deux gouvernements formés par des peuples étrangers à nos races sur des modèles fournis par nous : l'un fonctionne aux Îles Sandwich, l'autre à Saint-Domingue. L'appréciation de ces deux États achèvera de démontrer l'impuissance de toutes tentatives pour donner à un peuple des institutions qui ne lui sont pas suggérées par son propre génie.

Aux îles Sandwich, le système représentatif brille de tout son éclat. On y trouve une chambre haute, une chambre basse, un ministère qui gouverne, un roi qui règne ; rien n'y manque. Mais tout cela n'est que décoration. Le rouage indispensable de la machine, celui qui la met en branle, c'est le corps des missionnaires protestants. Sans eux, roi, pairs et députés, ignorant la route à suivre, cesseraient bientôt de fonctionner. Aux missionnaires seuls revient l'honneur de trouver les idées, de les présenter, de les faire accepter, soit par le crédit dont ils jouissent sur leurs néophytes, soit, au besoin, par la menace. Je doute cependant que, si les missionnaires n'avaient pour instruments de leur volonté que le roi et les chambres, ils ne se vissent obligés, après avoir lutté quelque temps contre l'inaptitude de leurs écoliers, de prendre dans le maniement des affaires une part très grande, très directe, et par conséquent trop apparente. Ils ont paré à cet inconvénient au moyen d'un ministère qui est tout simplement composé d'hommes de race européenne. Ainsi, les affaires se traitent et se décident, en fait, entre la mission protestante et ses agents ; le reste n'est là que pour la montrer.

Quant au roi Kamehameha III, c'est, paraît-il, un prince de mérite. Il a, pour son compte, renoncé à se tatouer la figure, et, bien que n'ayant pas encore converti tous ses courtisans, il éprouve déjà la juste satisfaction de ne les plus voir tracer sur leurs fronts et leurs joues que d'assez légers dessins. Le gros de la nation, nobles de campagne et gens du peuple, persiste sur ce point, comme sur les autres, dans les vieilles idées. Toutefois des causes très nombreuses amènent chaque jour aux îles Sandwich un surcroît de population européenne. Le voisinage de la Californie fait du royaume hawaïen un point très intéressant pour la clairvoyante énergie de nos nations. Les baleiniers déserteurs et les matelots réfractaires de la marine militaire n'y sont plus les seuls colons de race blanche : des marchands, des spéculateurs, des aventuriers de toute espèce, accourent, y bâtissent des maisons et s'y fixent. La race indigène, envahie, va peu à peu se mélanger et disparaître. Je ne sais si le gouvernement représentatif et indépendant ne fera pas bientôt place à une simple administration déléguée, relevant de quelque grande puissance étrangère ; ce dont je ne doute pas, c'est que les institutions importées finiront par s'établir solidement dans ce pays, et le jour de leur triomphe verra, synchronisme nécessaire, la ruine totale des naturels.

À Saint-Domingue, l'indépendance est complète. Là, point de missionnaires exerçant une autorité voilée et absolue ; point de ministère étranger fonctionnant avec

l'esprit européen : tout est abandonné aux inspirations de la population elle-même. Cette population, dans la partie espagnole, est composée de mulâtres. Je n'en parlerai pas. Ces gens paraissent imiter, tant bien que mal, ce que notre civilisation a de plus facile : ils tendent comme tous les métis, à se fondre dans la branche de leur généalogie qui leur fait le plus d'honneur ; ils sont donc susceptibles, jusqu'à un certain point, de mettre en pratique nos usages. Ce n'est pas chez eux qu'il faut étudier la question absolue. Passons donc les montagnes qui séparent la république dominicaine de l'État d'Haïti.

Nous nous trouvons là en face d'une société dont les institutions sont non seulement pareilles aux nôtres, mais encore dérivent des maximes les plus récentes de notre sagesse politique. Tout ce que, depuis soixante ans, le libéralisme le plus raffiné a fait proclamer dans les assemblées délibérantes de l'Europe, tout ce que les penseurs les plus amis de l'indépendance et de la dignité de l'homme ont pu écrire, toutes les déclarations de droits et de principes, ont trouvé leur écho sur les rives de l'Artibonite. Rien d'africain n'a survécu dans les lois écrites ; les souvenirs de la terre chamitique ont officiellement disparu des esprits ; jamais le langage officiel n'en a montré la trace ; les institutions, je le répète, sont complètement européennes. Voyons maintenant comment elles s'adaptent avec les mœurs.

Quel contraste ! Les mœurs ? on les voit aussi dépravées, aussi brutales, aussi féroces que dans le Dahomey ou le pays des Fellatahs. Le même amour barbare de la parure s'allie à la même indifférence pour le mérite de la forme ; le beau réside dans la couleur, et, pourvu qu'un vêtement soit d'un rouge éclatant et garni de faux or, le goût ne s'occupe guère des solutions de continuité de l'étoffe ; et, quant à la propreté, personne ne s'en soucie. Veut-on, dans ce pays-là, s'approcher d'un haut fonctionnaire ? on est introduit près d'un grand nègre étendu à la renverse sur un banc de bois, la tête enveloppée d'un mauvais mouchoir déchiré et couverte d'un chapeau à cornes largement galonné d'or. Un sabre immense pend à côté de cet amas de membres ; l'habit brodé n'est pas accompagné d'un gilet ; le général a des pantoufles. L'interrogez-vous, cherchez-vous à pénétrer dans son esprit pour y apprécier la nature des idées qui l'occupent ? vous trouvez l'intelligence la plus inculte unie à l'orgueil le plus sauvage, qui n'a d'égal qu'une aussi profonde et incurable nonchalance. Si cet homme ouvre la bouche, il va vous débiter tous les lieux communs dont les journaux nous ont fatigués depuis un demi-siècle. Ce barbare les sait par cœur ; il a d'autres intérêts, des instincts très différents ; il n'a pas d'autres notions acquises. Il parle comme le baron d'Holbach, raisonne comme M. de Grimm, et, au fond, il n'a de sérieux souci que de mâcher du tabac, boire de l'alcool, éventrer ses ennemis et se concilier les sorciers. Le reste du temps, il dort.

L'État est partagé en deux fractions, que ne séparent pas des incompatibilités de doctrines, mais de peaux : les mulâtres se tiennent d'un côté, les nègres de l'autre. Aux mulâtres appartient, sans aucun doute, plus d'intelligence, un esprit plus ouvert à la conception. Je l'ai déjà fait remarquer pour les Dominicains : le sang européen a modifié la nature africaine, et ces hommes pourraient, fondus dans une masse blanche, et avec de bons modèles constamment sous les yeux, devenir ailleurs des

citoyens utiles. Par malheur la suprématie du nombre et de la force appartient, pour le moment, aux nègres. Ceux-là, bien que leurs grands-pères, tout au plus, aient connu la terre d'Afrique, en subissent encore l'influence entière ; leur suprême joie, c'est la paresse ; leur suprême raison, c'est le meurtre. Entre les deux partis qui divisent l'île, la haine la plus intense n'a jamais cessé de régner. L'histoire d'Haïti, de la démocratie Haïti, n'est qu'une longue relation de massacres : massacres des mulâtres par les nègres, lorsque ceux-ci sont les plus forts, des nègres par les mulâtres, quand le pouvoir est aux mains de ces derniers. Les institutions, pour philanthropiques qu'elles se donnent, n'y peuvent rien ; elles dorment impuissantes sur le papier où l'on les a écrites ; ce qui règne sans frein, c'est le véritable esprit des populations. Conformément à une loi naturelle indiquée plus haut, la variété noire, appartenant à ces tribus humaines qui ne sont pas aptes à se civiliser, nourrit l'horreur la plus profonde pour toutes les autres races ; aussi voit-on les nègres d'Haïti repousser énergiquement les blancs et leur défendre l'entrée de leur territoire ; ils voudraient de même exclure les mulâtres, et visent à leur extermination. La haine de l'étranger est le principal mobile de la politique locale. Puis, en conséquence de la paresse organique de l'espèce, l'agriculture est annulée, l'industrie n'existe pas même de nom, le commerce se réduit de jour en jour, la misère, dans ses déplorables progrès, empêche la population de se reproduire, tandis que les guerres continuelles, les révoltes, les exécutions militaires, réussissent constamment à la diminuer. Le résultat inévitable et peu éloigné d'une telle situation sera de rendre désert un pays dont la fertilité et les ressources naturelles ont jadis enrichi des générations de planteurs, et d'abandonner aux chèvres sauvages les plaines fécondes, les magnifiques vallées, les mornes grandioses de la reine des Antilles ¹⁶.

Je suppose le cas où les populations de ce malheureux pays auraient pu agir conformément à l'esprit des races dont elles sont issues, où, ne se trouvant pas sous le protectorat inévitable et l'impulsion de doctrines étrangères, elles auraient formé leur société tout à fait librement et en suivant leurs seuls instincts. Alors, il se serait fait, plus ou moins spontanément, mais jamais sans quelques violences, une séparation entre les gens des deux couleurs.

Les mulâtres auraient habité les bords de la mer, afin de se tenir toujours avec les Européens dans des rapports qu'ils recherchent. Sous la direction de ceux-ci, on les aurait vus marchands, courtiers surtout, avocats, médecins, resserrer des liens qui les flattent, se mélanger de plus en plus, s'améliorer graduellement, perdre, dans des proportions données, le caractère avec le sang africain.

Les nègres se seraient retirés dans l'intérieur, et ils y auraient formé de petites sociétés analogues à celles que créaient jadis les esclaves marrons à Saint-Domingue même, à la Martinique, à la Jamaïque et surtout à Cuba, dont le territoire étendu et les forêts profondes offrent des abris plus sûrs. Là, au milieu des productions si variées et si brillantes de la végétation antillienne, le noir améri-

cain, abondamment pourvu des moyens d'existence que prodigue, à si peu de frais, une terre opulente, serait revenu en toute liberté à cette organisation despotiquement patriarcale si naturelle à ceux de ses congénères que les vainqueurs musulmans de l'Afrique n'ont pas encore contraints. L'amour de l'isolement aurait été tout à la fois la cause et le résultat de ces institutions. Des tribus se formant seraient, au bout de peu de temps, devenues étrangères et hostiles les unes aux autres. Des guerres locales auraient été le seul événement politique des différents cantons, et l'île, sauvage, médiocrement peuplée, fort mal cultivée, aurait cependant conservé une double population, maintenant condamnée à disparaître, par suite de la funeste influence de lois et d'institutions sans rapports avec la structure de l'intelligence des nègres, avec leurs intérêts, avec leurs besoins.

Ces exemples de Saint-Domingue et des îles Sandwich sont assez concluants. Je ne puis cependant résister au désir de toucher encore, avant de quitter définitivement ce sujet, à un autre fait analogue et dont le caractère particulier prête une bien grande force à mon opinion. J'ai appelé en témoignage un État où les institutions, imposées par des prédicateurs protestants, ne sont qu'un calque assez puéril de l'organisation britannique ; ensuite j'ai parlé d'un gouvernement matériellement libre, mais intellectuellement lié à des théories européennes, et qui a dû mettre en pratique l'application de ces théories, d'où la mort s'ensuit pour les malheureuses populations haïtiennes. Voici maintenant un exemple d'une tout autre nature, qui m'est offert par les tentatives des pères jésuites pour civiliser les indigènes du Paraguay ¹⁷.

Ces missionnaires, par l'élévation de leur intelligence et la beauté de leur courage, ont excité l'admiration universelle ; et les ennemis les plus déclarés de leur ordre n'ont pas cru pouvoir leur refuser un ample tribut d'éloges. En effet, si des institutions issues d'un esprit étranger à une nation ont eu jamais quelques chances de succès, c'étaient assurément celles-là, fondées sur la puissance du sentiment religieux et appuyées de ce qu'un génie d'observation, aussi juste que fin, avait pu trouver d'idées d'appropriation. Les Pères s'étaient persuadés, opinion du reste fort répandue, que la barbarie est à la vie des peuples ce que l'enfance est à celle des individus, et que plus une nation se montre sauvage et inculte, plus elle est jeune.

Pour mener leurs néophytes à l'adolescence, ils les traitèrent donc comme des enfants, et leur firent un gouvernement despotique aussi ferme dans ses vues et volontés, que doux et affectueux dans ses formes. Les peuplades américaines ont, en général, des tendances républicaines, et la monarchie ou l'aristocratie, rares chez elles, ne s'y montrent jamais que très limitées. Les dispositions natives des Guaranis, auxquelles les jésuites venaient s'adresser, ne contrastaient pas, sur ce point, avec celles des autres indigènes. Toutefois, par une circonstance heureuse, ces peuples témoignaient d'une intelligence relativement développée, d'un peu moins de férocité peut-être que certains de leurs voisins, et de quelque facilité à concevoir des besoins nouveaux. Cent vingt mille âmes environ furent réunies dans les villages des missions sous la conduite des Pères. Tout ce que l'expérience, l'étude journalière, la vive charité, apprenaient aux

¹⁶. La colonie de Saint-Domingue, avant son émancipation, était un des lieux de la terre où la richesse et l'élégance des mœurs avaient poussé le plus loin leurs raffinements. Ce que la Havane est devenue en fait d'activité commerciale, Saint-Domingue le montrait avec surcroît. Les esclaves affranchis y ont mis bon ordre.

¹⁷. Voir, à ce sujet, Prichard, d'Orbigny, A. de Humboldt, etc.

jésuites, portait profit ; on faisait d'incessants efforts pour hâter le succès sans le compromettre. Malgré tant de soins, on sentait cependant que ce n'était pas trop du pouvoir absolu pour contraindre les néophytes à persister dans la bonne voie, et l'on pouvait se convaincre, en maintes occasions, du peu de solidité réelle de l'édifice.

Quand les mesures du comte d'Aranda vinrent enlever au Paraguay ses pieux et habiles civilisateurs, on en reçut la plus triste et la plus complète démonstration. Les Guaranis, privés de leurs guides spirituels, refusèrent toute confiance aux chefs laïques envoyés par la couronne d'Espagne. Ils ne montrèrent aucune attache à leurs nouvelles institutions. Le goût de la vie sauvage les reprit, et aujourd'hui, à l'exception de trente-sept petits villages qui végètent encore sur les bords du Parana, du Paraguay et de l'Uruguay, villages qui contiennent certainement un noyau de population métisse, tout le reste est retourné aux forêts et y vit dans un état aussi sauvage que le sont à l'occident les tribus de même souche, Guaranis et Cirionos. Les fuyards ont repris, je ne dis pas leurs vieilles coutumes dans toute leur pureté, mais du moins des coutumes à peine rajeunies et qui en découlent directement, et cela parce qu'il n'est donné à aucune race humaine d'être infidèle à ses instincts, ni d'abandonner le sentier sur lequel Dieu l'a mise. On peut croire que, si les jésuites avaient continué à régir leurs missions du Paraguay, leurs efforts, servis par le temps, auraient amené des succès meilleurs je l'admets ; mais à cette condition unique, toujours la même, que des groupes de population européenne seraient venus peu à peu, sous la protection de leur dictature, s'établir dans le pays, se seraient mêlés avec les natifs, auraient d'abord modifié, puis complètement changé le sang, et, à ces conditions, il se serait formé dans ces contrées un État portant peut-être un nom aborigène, se glorifiant peut-être de descendre d'ancêtres autochtones, mais par le fait, mais dans la vérité, aussi européen que les institutions qui l'auraient régi.

Voilà ce que j'avais à dire sur les rapports des institutions avec les races.

I.4.

Dans le progrès ou la stagnation, les peuples sont indépendants des lieux qu'ils habitent.

Il est impossible de ne pas tenir quelque compte de l'influence accordée par plusieurs savants aux climats, à la nature du soi, à la disposition topographique sur le développement des peuples ; et, bien qu'à propos de la doctrine des milieux, j'y aie touché en passant, ce serait laisser une véritable lacune que de ne pas en parler à fond.

On est généralement porté à croire qu'une nation établie sous un ciel tempéré, non pas assez brûlant pour énerver les hommes, non pas assez froid pour rendre le sol improductif, au bord de grands fleuves, routes larges et mobiles, dans des plaines et des vallées propres à plusieurs genres de culture, au pied de montagnes dont le sein opulent est gorgé de métaux, que cette nation, ainsi aidée par la nature, sera bien promptement amenée à quitter la barbarie, et, sans faute, se civilisera. D'autre part, et par une conséquence de ce raisonnement, on admet sans peine que des tribus brûlées par le soleil ou engourdies sur les glaces éternelles, n'ayant d'autre territoire que des rochers stériles, seront beaucoup plus exposées à

rester dans l'état de barbarie. Alors il va sans dire que, dans cette hypothèse, l'humanité ne serait perfectible qu'à l'aide du secours de la nature matérielle, et que toute sa valeur et sa grandeur existeraient en germe hors d'elle-même. Pour assez spécieuse, au premier aspect, que semble cette opinion, elle ne concorde sur aucun point avec les réalités nombreuses que l'observation procure.

Nuls pays certainement ne sont plus fertiles, nuls climats plus doux que ceux des différentes contrées de l'Amérique. Les grands fleuves y abondent, les golfes, les baies, les havres y sont vastes, profonds, magnifiques, multipliés ; les métaux précieux s'y trouvent à fleur de terre ; la nature végétale y prodigue presque spontanément les moyens d'existence les plus abondants et les plus variés, tandis que la faune, riche en espèces alimentaires, présente des ressources plus substantielles encore. Et pourtant la plus grande partie de ces heureuses contrées est parcourue, depuis des séries de siècles, par des peuplades restées étrangères à la plus médiocre exploitation de tant de trésors.

Plusieurs ont été sur la voie de mieux faire. Une maigre culture, un travail barbare du minerai, sont des faits qu'on observe dans plus d'un endroit. Quelques arts utiles, exercés avec une sorte de talent, surprennent encore le voyageur. Mais tout cela, en définitive, est très humble et ne forme pas un ensemble, un faisceau dont une civilisation quelconque soit jamais sortie. Certainement il a existé, à des époques fort lointaines, dans la contrée étendue entre le lac Érié et le golfe du Mexique, depuis le Missouri jusqu'aux Montagnes Rocheuses, une nation qui a laissé des traces remarquables de sa présence. Les restes de constructions, les inscriptions gravées sur des rochers, les tumulus¹⁸, les momies indiquent une culture intellectuelle avancée. Mais rien ne prouve qu'entre cette mystérieuse nation et les peuplades errant aujourd'hui sur ses tombes, il y ait une parenté bien proche. Dans tous les cas, si, par suite d'un lien naturel quelconque, ou d'une initiation d'esclaves, les aborigènes actuels tiennent des anciens maîtres du pays la première notion de ces arts qu'ils pratiquent à l'état élémentaire, on ne pourrait qu'être frappé davantage de l'impossibilité où ils se sont trouvés de perfectionner ce qu'on leur avait appris, et je verrais là un motif de plus pour rester persuadé que le premier

¹⁸ La construction très particulière de ces tumulus, et les nombreux ustensiles et instruments qu'ils recèlent, occupent beaucoup, en ce moment, la perspicacité et le talent des antiquaires américains. J'aurai occasion, dans le quatrième volume de cet ouvrage, d'exprimer une opinion sur la valeur de ces reliques, au point de vue de la civilisation ; pour le moment, je me bornerai à en dire que leur excessive antiquité est impossible à révoquer en doute. M. Squier est parfaitement fondé à en trouver une preuve dans ce fait seul, que les squelettes découverts dans les tumulus tombent en poussière au moindre contact de l'air, bien que les conditions, quant à la qualité du sol, soient des meilleures, tandis que les corps enterrés sous les cromlechs bretons, et qui ont au moins 1 800 ans de sépulture, sont parfaitement solides. On peut donc concevoir aisément qu'entre ces très anciens possesseurs du sol de l'Amérique et les tribus Lenni-Lénapés et autres, il n'y ait pas de rapports. Avant de clore cette note, je ne puis me dispenser de louer l'industrielle habileté que déploient les savants américains dans l'étude des antiquités de leur grand continent. Fort embarrassés par l'excessive fragilité des crânes exhumés, ils ont imaginé, après plusieurs autres essais infructueux, de couler dans les cadavres, avec des précautions inouïes, une préparation bitumineuse qui, en se solidifiant aussitôt, préserve les ossements de la dissolution. Il paraît que ce procédé, fort délicat à employer et qui demande autant d'adresse que de promptitude, obtient généralement un entier succès.

peuple venu, placé dans les circonstances géographiques les plus favorables, n'est pas destiné par cela même à se civiliser.

Au contraire, il y a, entre l'aptitude d'un climat et d'un pays à servir les besoins de l'homme et le fait même de la civilisation, une indépendance complète. L'Inde est une contrée qu'il a fallu fertiliser, l'Égypte de même. Voilà deux centres bien célèbres de la culture et du perfectionnement humains. La Chine, à côté de la fécondité de certaines de ses parties, a présenté, dans d'autres, des difficultés très laborieuses à vaincre. Les premiers événements y sont des combats contre les fleuves ; les premiers bienfaits des antiques empereurs consistent en ouvertures de canaux, en dessèchements de marais. Dans la contrée mésopotamique de l'Euphrate et du Tigre, théâtre de la splendeur des premiers États assyriens, territoire sanctifié par la majesté des plus sacrés souvenirs, dans ces régions où le froment, dit-on, croît spontanément, le sol est cependant si peu productif par lui-même, que de vastes et courageux travaux d'irrigation ont pu seuls le rendre propre à nourrir les hommes. Maintenant que les canaux sont détruits, comblés ou encombrés, la stérilité a repris ses droits. Je suis donc très porté à croire que la nature n'avait pas autant favorisé ces régions qu'on le pense d'ordinaire. Toutefois je ne discuterai pas sur ce point. J'admets que la Chine, l'Égypte, l'Inde et l'Assyrie aient été des lieux complètement appropriés à l'établissement de grands empires et au développement de puissantes civilisations ; j'accorde que ces lieux aient réuni les meilleures conditions de prospérité. On l'avouera aussi ces conditions étaient de telle nature, que, pour en profiter, il était indispensable d'avoir atteint préalablement, par d'autres voies, un haut degré de perfectionnement social. Ainsi, pour que le commerce pût s'emparer des grands cours d'eau, il fallait que l'industrie, ou pour le moins l'agriculture, existassent déjà, et l'attrait sur les peuples voisins n'aurait pas eu lieu avant que des villes et des marchés ne fussent bâtis et enrichis de longue main. Les grands avantages départis à la Chine, à l'Inde et à l'Assyrie supposent donc, chez les peuples qui en ont tiré bon parti, une véritable vocation intellectuelle et même une civilisation antérieure au jour où l'exploitation de ces avantages put commencer. Mais quittons les régions spécialement favorisées, et regardons ailleurs.

Lorsque les Phéniciens, dans leur migration, vinrent de Tylos, ou de quelque autre endroit du sud-est que l'on voudra, que trouvèrent-ils dans le canton de Syrie où ils se fixèrent ? Une côte aride, rocailleuse, serrée étroitement entre la mer et des chaînes de rochers qui semblaient devoir rester à tout jamais stériles. Un territoire si misérable contraignait la nation à ne jamais s'étendre, car, de tous côtés, elle se trouvait enserrée dans une ceinture de montagnes. Et cependant ce lieu, qui devait être une prison, devint, grâce au génie industrieux du peuple qui l'habita, un nid de temples et de palais. Les Phéniciens, condamnés pour toujours à n'être que de grossiers ichthyophages, ou tout au plus de misérables pirates, furent pirates à la vérité, mais grandement, et, de plus, marchands hardis et habiles, spéculateurs audacieux et heureux. Bon ! dira quelque contradicteur, nécessité est mère d'invention ; si les fondateurs de Tyr et de Sidon avaient habité les plaines de Damas, contents des produits de l'agriculture, ils n'auraient peut-être jamais été un peuple illustre. La misère les

a aiguillonnés, la misère a éveillé leur génie.

Et pourquoi donc n'éveille-t-elle pas celui de tant de tribus africaines, américaines, océaniques, placées dans des circonstances analogues ? Pourquoi voyons-nous les Kabyles du Maroc, race ancienne et qui a eu, bien certainement, tout le temps nécessaire pour la réflexion, et, chose plus surprenante encore, toutes les incitations possibles à la simple imitation, n'avoir jamais conçu une idée plus féconde, pour adoucir son sort malheureux, que le pur et simple brigandage maritime ? Pourquoi, dans cet archipel des Indes, qui semble créé pour le commerce, dans ces îles océaniques, qui peuvent si aisément communiquer l'une avec l'autre, les relations pacifiquement fructueuses sont-elles presque absolument dans les mains des races étrangères, chinoise, malaise et arabe ? et là où des peuples à demi indigènes, où des nations métisses ont pu s'en emparer, pourquoi l'activité diminue-t-elle ? Pourquoi la circulation n'a-t-elle lieu que d'après des données de plus en plus élémentaires ? C'est qu'en vérité, pour qu'un État commercial s'établisse sur une côte ou sur une île quelconque, il faut quelque chose de plus que la mer ouverte, que les excitations nées de la stérilité du sol, que même les leçons de l'expérience d'autrui : il faut, dans l'esprit du naturel de cette côte ou de cette île, l'aptitude spéciale qui seule l'amènera à profiter des instruments de travail et de succès placés à sa portée.

Mais je ne me bornerai pas à montrer qu'une situation géographique, déclarée convenable parce qu'elle est fertile, ou, précisément encore, parce qu'elle ne l'est pas, ne donne pas aux nations leur valeur sociale : il faut encore bien établir que cette valeur sociale est tout à fait indépendante des circonstances matérielles environnantes. Je citerai les Arméniens, renfermés dans leurs montagnes, dans ces mêmes montagnes où tant d'autres peuples vivent et meurent barbares de génération en génération, parvenant, dès une antiquité très reculée, à une civilisation assez haute. Ces régions pourtant étaient presque closes, sans fertilité remarquable, sans communication avec la mer.

Les Juifs se trouvaient dans une position analogue, entourés de tribus parlant des dialectes d'une langue patente de la leur, et dont la plupart leur tenaient d'assez près par le sang ; ils devancèrent pourtant tous ces groupes. On les vit guerriers, agriculteurs, commerçants ; on les vit, sous ce gouvernement singulièrement compliqué, où la monarchie, la théocratie, le pouvoir patriarcal des chefs de famille et la puissance démocratique du peuple, représentée par les assemblées et les prophètes, s'équilibraient d'une manière bien bizarre, traverser de longs siècles de prospérité et de gloire, et vaincre, par un système d'émigration des plus intelligents, les difficultés qu'opposaient à leur expansion les limites étroites de leur domaine. Et qu'était-ce encore que ce domaine ? Les voyageurs modernes savent au prix de quels efforts savants les agronomes israélites en entretenaient la factice fécondité. Depuis que cette race choisie n'habite plus ses montagnes et ses plaines, le puits où buvaient les troupeaux de Jacob est comblé par les sables, la vigne de Naboth a été envahie par le désert, tout comme l'emplacement du palais d'Achab par les ronces. Et dans ce misérable coin du monde, que furent les Juifs ? Je le répète, un peuple habile en tout ce qu'il entreprit, un peuple libre, un peuple fort, un peuple intelligent, et qui, avant de perdre brave-

ment, les armes à la main, le titre de nation indépendante, avait fourni au monde presque autant de docteurs que de marchands ¹⁹.

Les Grecs, les Grecs eux-mêmes, étaient loin d'avoir à se louer en tout des circonstances géographiques. Leur pays n'était, en bien des parties, qu'une terre misérable. Si l'Arcadie fut un pays aimé des pasteurs, si la Béotie se déclara chère à Cérès et à Triptolème, l'Arcadie et la Béotie jouent un rôle bien mince dans l'histoire hellénique. La riche Corinthe elle-même, la ville favorite de Plutus et de Vénus Mélanis, ne brille ici qu'au second rang. À qui revient la gloire ? à Athènes, dont une poussière blanchâtre couvrait la campagne et les maigres oliviers ; à Athènes, qui, pour commerce principal, vendait des statues et des livres ; puis à Sparte, enterrée dans une vallée étroite, au fond des entassements de rocs où la victoire allait la chercher.

Et Rome, dans le pauvre canton du Latium où la mirent ses fondateurs, au bord de ce petit Tibre, qui venait déboucher sur une côte presque inconnue, que jamais vaisseau phénicien ou grec ne touchait que par hasard, est-ce par sa disposition topographique qu'elle est devenue la maîtresse du monde ? Mais, aussitôt que le monde obéit aux enseignes romaines, la politique trouva sa métropole mal placée, et la ville éternelle commença la longue série de ses affronts. Les premiers empereurs, ayant surtout les yeux tournés vers la Grèce, y résidèrent presque toujours. Tibère, en Italie, se tenait à Captée, entre les deux moitiés de son univers. Ses successeurs allaient à Antioche. Quelques-uns, préoccupés des affaires gauloises, montèrent jusqu'à Trèves. Enfin un décret final enleva à Rome le titre même de capitale pour le donner à Milan. Que si les Romains ont fait parler d'eux dans le monde, c'est bien certainement malgré la position du district d'où sortaient leurs premières armées, et non pas à cause de cette position.

En descendant aux temps modernes, la multitude des faits dont je puis m'étayer m'embarrasse. Je vois la prospérité quitter tout à fait les côtes méditerranéennes, preuve sans réplique qu'elle ne leur était pas attachée. Les grandes cités commerçantes du moyen âge naissent là où nul théoricien des époques précédentes n'aurait été les bâtir. Novogorod s'élève dans un pays glacé ; Brême sur une côte presque aussi froide. Les villes hanséatiques du centre de l'Allemagne se fondent au milieu de pays qui s'éveillent à peine ; Venise apparaît au fond d'un golfe profond. La prépondérance politique brille dans des lieux à peine aperçus jadis. En France, c'est au nord de la Loire et presque au delà de la Seine que réside la force. Lyon, Toulouse, Narbonne, Marseille, Bordeaux, tombent du haut rang où les avait portées le choix des Romains. C'est Paris qui devient la cité importante, Paris, une bourgade trop éloignée de la mer quand il s'agit du commerce, et qui en sera trop près quand viendront les barques normandes. En Italie, des villes, jadis du dernier ordre, priment la cité des papes ; Ravenne s'éveille au fond de ses marais, Amalfi est longtemps puissante. Je note, en passant, que le hasard n'a eu aucune part à tous ces revirements, que tous s'expliquent par la présence sur le point donné d'une race victorieuse ou prépondérante. Je veux dire que ce n'était pas le lieu qui faisait la valeur de la nation, qui

jamais l'a faite, qui la fera jamais : au contraire, c'était la nation qui donnait, a donné et donnera au territoire sa valeur économique, morale et politique.

Afin d'être aussi clair que possible, j'ajouterai cependant que ma pensée n'est pas de nier l'importance de la situation pour certaines villes, soit entrepôts, soit ports de mer, soit capitales. Les observations que l'on a faites, au sujet de Constantinople et d'Alexandrie notamment, sont incontestables. Il est certain qu'il existe sur le globe différents points qu'on peut appeler les clefs du monde, et ainsi l'on conçoit que, dans le cas du percement de l'isthme de Panama, la puissance qui posséderait la ville encore à construire sur ce canal hypothétique aurait un grand rôle à jouer dans les affaires de l'univers. Mais ce rôle, une nation le joue bien, le joue mal, ou même ne le joue pas du tout, suivant ce qu'elle vaut. Agrandissez Chagres, et faites que les deux mers s'unissent sous ses murs ; puis soyez libre de peupler la ville d'une colonie à votre gré : le choix auquel vous vous arrêterez déterminera l'avenir de la cité nouvelle. Que la race soit vraiment digne de la haute fortune à laquelle elle aura été appelée, si l'emplacement de Chagres n'est pas précisément le plus propre à développer tous les avantages de l'union des deux Océans, cette population le quittera et ira ailleurs déployer en toute liberté les splendeurs de son sort ²⁰.

I.7.

Le christianisme ne crée pas et ne transforme pas l'aptitude civilisatrice.

Après les objections tirées des institutions, des climats, il en vient une qu'à vrai dire, j'aurais dû placer avant toutes les autres, non pas que je la juge plus forte, mais pour la révérence naturellement inspirée par le fait sur lequel elle s'appuie. En adoptant comme justes les conclusions qui précèdent, deux affirmations deviennent de plus en plus évidentes : c'est, d'abord, que la plupart des races humaines sont incapables à se civiliser jamais, à moins qu'elles ne se mélangent ; c'est, ensuite, que non seulement ces races ne possèdent pas le ressort intérieur déclaré nécessaire pour les pousser en avant sur l'échelle du perfectionnement, mais encore que tout agent extérieur est impuissant à féconder leur stérilité organique, bien que cet agent

²⁰. Voici, sur le sujet débattu dans ce chapitre, l'opinion, un peu durement exprimée, d'un savant historien et philologue :

« Un assez grand nombre d'écrivains s'est laissé persuader que le pays faisait le peuple ; que « les Bavares ou les Saxons avaient été prédestinés par la nature de leur sol à devenir ce « qu'ils sont aujourd'hui ; que le christianisme protestant ne convenait pas aux régions du « sud ; que le catholicisme n'allait pas à celles du nord, et autres choses semblables. Des « hommes qui interprètent l'histoire d'après leurs maigres connaissances, ou même leurs « cœurs étroits et leurs esprits myopes, voudraient bien aussi établir que la nation qui fait « l'objet de nos récits (les juifs) a possédé telle ou telle qualité, bien ou mal comprise, pour « avoir habité la Palestine et non pas l'Inde ou la Grèce. Mais si ces grands docteurs, habiles « à tout prouver, voulaient réfléchir que le sol de la terre sainte a porté dans son espace « resserré les religions et les idées des peuples les plus différents, et qu'entre ces peuples si « variés et leurs héritiers actuels, il existe encore des nuances à l'infini, bien que la contrée « soit restée la même, ils verraient alors combien peu le territoire matériel a d'influence sur « le caractère et la civilisation d'un peuple. »

(Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 259)

¹⁹. Salvador, *Histoire des juifs*. In-8°. Paris.

puisse être d'ailleurs très énergique. Ici l'on demandera, sans doute, si le christianisme doit briller en vain pour des nations entières ? s'il est des peuples condamnés à ne jamais le connaître ?

Certains auteurs ont répondu affirmativement. Se mettant sans scrupule en contradiction avec la promesse évangélique, ils ont nié le caractère le plus spécial de la loi nouvelle, qui est précisément d'être accessible à l'universalité des hommes. Une telle opinion reproduisait la formule étroite des Hébreux. C'était y rentrer par une porte un peu plus large que celle de l'ancienne Alliance ; néanmoins c'était y rentrer. Je ne sens nulle disposition à suivre les partisans de cette idée condamnée par l'Église, et n'éprouve pas la moindre difficulté à reconnaître pleinement que toutes les races humaines sont douées d'une égale capacité à entrer dans le sein de la communion chrétienne. Sur ce point-là, pas d'empêchement originel, pas d'entraves dans la nature des races ; leurs inégalités n'y font rien. Les religions ne sont pas, comme on a voulu le prétendre, parquées par zones sur la surface du globe avec leurs sectateurs. Il n'est pas vrai que, de tel degré du méridien à tel autre, le christianisme doive dominer, tandis qu'à dater de telle limite, l'islamisme prendra l'empire pour le garder jusqu'à la frontière infranchissable où il devra le remettre au bouddhisme ou au brahmanisme, tandis que les chamanistes, les fétichistes se partageront ce qui restera du monde.

Les chrétiens sont répandus dans toutes les latitudes et sous tous les climats. La statistique, imparfaite sans doute, mais probable en ses données, nous les montre en grand nombre, Mongols errant dans les plaines de la haute Asie, sauvages chassant sur les plateaux des Cordillères, Esquimaux pêchant dans les glaces du pôle arctique, enfin Chinois et japonais mourant sous le fouet des persécuteurs. L'observation ne permet plus sur cette question le plus léger doute. Mais la même observation ne permet pas non plus de confondre, comme on le fait journellement, le christianisme, l'aptitude universelle des hommes à en reconnaître les vérités, à en pratiquer les préceptes, avec la faculté, toute différente, d'un tout autre ordre, d'une tout autre nature, qui porte telle famille humaine, à l'exclusion de telles autres, à comprendre les nécessités purement terrestres du perfectionnement social, et à savoir en préparer et en traverser les phases, pour s'élever à l'état que nous appelons civilisation, état dont les degrés marquent les rapports d'inégalité des races entre elles.

On a prétendu, à tort bien certainement, dans le dernier siècle, que la doctrine du renoncement, qui constitue une partie capitale du christianisme, était, de sa nature, très opposée au développement social, et que des gens dont le suprême mérite doit être de ne rien estimer ici-bas, et d'avoir toujours les yeux fixés et les desirs tendus vers la Jérusalem céleste, ne sont guère propres à faire progresser les intérêts de ce monde. L'imperfection humaine se charge de rétorquer l'argument. Il n'a jamais été sérieusement à craindre que l'humanité renonçât aux choses du siècle, et, si expresses que fussent à cet égard les recommandations et les conseils, on peut dire que, luttant contre un courant reconnu irrésistible, on demandait beaucoup à cette seule fin d'obtenir un peu. En outre, les préceptes chrétiens sont un grand véhicule social, en ce sens qu'ils adoucissent les mœurs, facilitent les rapports

par la charité, condamnent toute violence, forcent d'en appeler à la seule puissance du raisonnement, et réclament ainsi pour l'âme une plénitude d'autorité qui, dans mille applications, tourne au bénéfice bien entendu de la chair. Puis, par la nature toute métaphysique et intellectuelle de ses dogmes, la religion appelle l'esprit à s'élever, tandis que, par la pureté de sa morale, elle tend à le détacher d'une foule de faiblesses et de vices corrosifs, dangereux pour le progrès des intérêts matériels. Contrairement donc aux philosophes du dix-huitième siècle, on est fondé à accorder au christianisme l'épithète de civilisateur : mais il y faut de la mesure, et cette donnée trop amplifiée conduirait à des erreurs profondes.

Le christianisme est civilisateur en tant qu'il rend l'homme plus réfléchi et plus doux ; toutefois il ne l'est qu'indirectement, car cette douceur et ce développement de l'intelligence, il n'a pas pour but de les appliquer aux choses périssables, et partout on le voit se contenter de l'état social où il trouve ses néophytes, quelque imparfait que soit cet état. Pourvu qu'il en puisse élaguer ce qui nuit à la santé de l'âme, le reste ne lui importe en rien. Il laisse les Chinois avec leurs robes, les Esquimaux avec leurs fourrures, les premiers mangeant du riz, les seconds du lard de baleine, absolument comme il les a trouvés, et il n'attache aucune importance à ce qu'ils adoptent un autre genre d'existence. Si l'état de ces gens comporte une amélioration conséquente à lui-même, le christianisme tendra certainement à l'amener ; mais il ne changera pas du tout au tout les habitudes qu'il aura d'abord rencontrées et ne forcera pas le passage d'une civilisation à une autre, car il n'en a adopté aucune ; il se sert de toutes, et est au-dessus de toutes. Les faits et les preuves abondent : je vais en parler ; mais, auparavant, qu'il me soit permis de le confesser, je n'ai jamais compris cette doctrine toute moderne qui consiste à identifier tellement la loi du Christ avec les intérêts de ce monde, qu'on en fasse sortir un prétendu ordre de choses appelé la *civilisation chrétienne*.

Il y a indubitablement une civilisation païenne, une civilisation brahmanique, bouddhique, judaïque. Il a existé, il existe des sociétés dont la religion est la base, a donné la forme, composé les lois, réglé les devoirs civils, marqué les limites, indiqué les hostilités ; des sociétés qui ne subsistent que sur les prescriptions plus ou moins larges d'une formule théocratique, et qu'on ne peut pas imaginer vivantes sans leur foi et leurs rites, comme les rites et la foi ne sont pas possibles non plus sans le peuple qu'ils ont formé. Toute l'antiquité a plus ou moins vécu sur cette règle. La tolérance légale, invention de la politique romaine, et le vaste système d'assimilation et de fusion des cultes, œuvre d'une théologie de décadence, furent, pour le paganisme, les fruits des époques dernières. Mais, tant qu'il fut jeune et fort, autant de villes, autant de Jupiters, de Mercures, de Vénus différents, et le dieu, jaloux, bien autrement que celui des Juifs et plus exclusif encore, ne reconnaissait, dans ce monde et dans l'autre, que ses concitoyens. Ainsi chaque civilisation de ce genre se forme et grandit sous l'égide d'une divinité, d'une religion particulière. Le culte et l'État s'y sont unis d'une façon si étroite et si inséparable, qu'ils se trouvent également responsables du mal et du bien. Que l'on reconnaisse donc à Carthage les traces politiques du culte de l'Hercule tyrien, je crois qu'avec vérité l'on pourra confondre l'action de

la doctrine prêchée par les prêtres avec la politique des suffètes et la direction du développement social. Je ne doute pas non plus que l'Anubis à tête de chien, l'Isis Neith et les Ibis n'aient appris aux hommes de la vallée du Nil tout ce qu'ils ont su et pratiqué ; mais la plus grande nouveauté que le christianisme ait apportée dans le monde, c'est précisément d'agir d'une manière tout opposée aux religions précédentes. Elles avaient leurs peuples, il n'eût pas le sien : il ne choisit personne, il s'adressa à tout le monde, et non seulement aux riches comme aux pauvres, mais tout d'abord il reçut de l'Esprit-Saint la langue de chacun ²¹, afin de parler à chacun l'idiome de son pays et d'annoncer la foi avec les idées et au moyen des images les plus compréhensibles pour chaque nation. Il ne venait pas changer l'extérieur de l'homme, le monde matériel, il venait apprendre à le mépriser. Il ne prétendait toucher qu'à l'être intérieur. Un livre apocryphe, vénérable par son antiquité, a dit : « Que le fort ne tire point vanité de sa force, ni le riche de ses richesses ; mais celui qui veut être glorifié se glorifie dans le Seigneur ²². » Force, richesse, puissance mondaine, moyens de l'acquérir, tout cela ne compte pas pour notre loi. Aucune civilisation, de quelque genre qu'elle soit, n'appela jamais son amour ni n'excita ses dédains, et c'est pour cette rare impartialité, et uniquement par les effets qui en devaient sortir, que cette loi put s'appeler avec raison *catholique*, universelle, car elle n'appartient en propre à aucune civilisation, elle n'est venue préconiser exclusivement aucune forme d'existence terrestre, elle n'en repousse aucune et veut les épurer toutes.

Les preuves de cette indifférence pour les formes extérieures de la vie sociale, pour la vie sociale elle-même, remplissent les livres canoniques d'abord, puis les écrits des Pères, puis les relations des missionnaires, depuis l'époque la plus reculée jusqu'au jour présent. Pourvu que, dans un homme quelconque, la croyance pénètre, et que, dans les actions de sa vie, cette créature tende à ne rien faire qui puisse transgresser les prescriptions religieuses, tout le reste est indifférent aux yeux de la foi. Qu'importent, dans un converti, la forme de sa maison, la coupe et la matière de ses vêtements, les règles de son gouvernement, la mesure de despotisme ou de liberté qui anime ses institutions publiques ? Pêcheur, chasseur, laboureur, navigateur, guerrier, qu'importe ? Est-il, dans ces modes divers de l'existence matérielle, rien qui puisse empêcher l'homme, je dis l'homme de quelque race qu'il soit issu, Anglais, Turc, Sibérien, Américain, Hottentot, rien qui puisse l'empêcher d'ouvrir les yeux à la lumière chrétienne ? Absolument quoi que ce soit ; et, ce résultat une fois obtenu, tout le reste compte peu. Le sauvage Galla est susceptible de devenir, en restant Galla, un croyant aussi parfait, un élu aussi pur que le plus saint prélat d'Europe. Voilà la supériorité saillante du christianisme, ce qui lui donne son principal caractère de *grâce*. Il ne faut pas le lui ôter simplement pour complaire à une idée favorite de notre temps et de nos pays, qui est de chercher partout, même dans les choses les plus saintes, un côté matériellement utile.

Depuis dix-huit cents ans qu'existe l'Église, elle a converti bien des nations, et chez toutes elle a laissé ré-

gner, sans l'attaquer jamais, l'état politique qu'elle avait trouvé. Son début, vis-à-vis du monde antique, fut de protester qu'elle ne voulait toucher en rien à la forme extérieure de la société. On lui a même reproché, à l'occasion, un excès de tolérance à cet égard. J'en veux pour preuve l'affaire des jésuites dans la question des cérémonies chinoises. Ce qu'on ne voit pas, c'est qu'elle ait jamais fourni au monde un type unique de civilisation auquel elle ait prétendu que ses croyants dussent se rattacher. Elle s'accommode de tout, même de la hutte la plus grossière, et là où il se rencontre un sauvage assez stupide pour ne pas vouloir comprendre l'utilité d'un abri, il se trouve également un missionnaire assez dévoué pour s'asseoir à côté de lui sur la roche dure, et ne penser qu'à faire pénétrer dans son âme les notions essentielles du salut. Le christianisme n'est donc pas civilisateur comme nous l'entendons d'ordinaire ; il peut donc être adopté par les races les plus diverses sans heurter leurs aptitudes spéciales, ni leur demander rien qui dépasse la limite de leurs facultés.

Je viens de dire plus haut qu'il élevait l'âme par la sublimité de ses dogmes, et qu'il agrandissait l'esprit par leur subtilité. Oui, dans la mesure où l'âme et l'esprit auxquels il s'adresse sont susceptibles de s'élever et de s'agrandir. Sa mission n'est pas de répandre le don du génie ni de fournir des idées à qui en manque. Ni le génie ni les idées ne sont nécessaires pour le salut. Le christianisme a déclaré, au contraire, qu'il préférerait aux forts les petits et les humbles. Il ne donne que ce qu'il veut qu'on lui rende. Il féconde, il ne crée pas ; il soutient, il appuie, il n'enlève pas ; il prend l'homme comme il est, et seulement l'aide à marcher : si l'homme est boiteux, il ne lui demande pas de courir. Ainsi, j'ouvrirai la vie des saints : y trouverai-je surtout des savants ? Non, certes. La foule des bienheureux dont l'Église honore le nom et la mémoire se compose surtout d'individualités précieuses par leurs vertus ou leur dévouement, mais qui, pleines de génie dans les choses du ciel, en manquaient pour celles de la terre ; et quand on me montre sainte Rose de Lima vénérée comme saint Bernard, sainte Zite implorée comme sainte Thérèse, et tous les saints anglo-saxons, la plupart des moines irlandais, et les solitaires grossiers de la Thébaïde d'Égypte, et ces légions de martyrs qui, du sein de la populace terrestre, ont dû à un éclair de courage et de dévouement de briller éternellement dans la gloire, respectés à l'égal des plus habiles défenseurs du dogme, des plus savants panégyristes de la foi, je me trouve autorisé à répéter que le christianisme n'est pas civilisateur dans le sens étroit et mondain que nous devons attacher à ce mot, et que, puisqu'il ne demande à chaque homme que ce que chacun a reçu, il ne demande aussi à chaque race que ce dont elle est capable, et ne se charge pas de lui assigner, dans l'assemblée politique des peuples de l'univers, un rang plus élevé que celui où ses facultés lui donnent le droit de s'asseoir. Par conséquent, je n'admets pas du tout l'argument égalitaire qui confond la possibilité d'adopter la foi chrétienne avec l'aptitude à un développement intellectuel indéfini. Je vois la plus grande partie des tribus de l'Amérique méridionale amenées depuis des siècles au giron de l'Église, et cependant toujours sauvages, toujours inintelligentes de la civilisation européenne qui se pratique sous leurs yeux. Je ne suis pas surpris que, dans le nord du nouveau continent, les Cherokees aient été en grande

²¹. Act. Apost., II, 4, 8, 9, 10, 11.

²². *Évangiles apocryphes. Histoire de Joseph le Charpentier*, chap. I. In-12. Paris, 1849.

partie convertis par des ministres méthodistes ; mais je le serais beaucoup si cette peuplade venait jamais à former, en restant pure, bien entendu, un des États de la confédération américaine, et à exercer quelque influence dans le congrès. Je trouve encore tout naturel que les luthériens danois et les Moraves aient ouvert les yeux des Esquimaux à la lumière religieuse ; mais je ne le trouve pas moins que leurs néophytes soient restés d'ailleurs absolument dans le même état social où ils végétaient auparavant. Enfin, pour terminer, c'est, à mes yeux, un fait simple et naturel que de savoir les Lapons suédois dans l'état de barbarie de leurs ancêtres, bien que, depuis des siècles, les doctrines salutaires de l'Évangile leur aient été apportées. Je crois sincèrement que tous ces peuples pourront produire, ont produit peut-être déjà, des personnes remarquables par leur piété et la pureté de leurs mœurs, mais je ne m'attends pas à en voir sortir jamais de savants théologiens, des militaires intelligents, des mathématiciens habiles, des artistes de mérite, en un mot cette élite d'esprits raffinés dont le nombre et la succession perpétuelle font la force et la fécondité des races dominatrices, bien plus encore que la rare apparition de ces génies hors ligne qui ne sont suivis par les peuples, dans les voies où ils s'engagent, que si ces peuples sont eux-mêmes conformés de manière à pouvoir les comprendre et avancer sous leur conduite. Il est donc nécessaire et juste de désintéresser entièrement le christianisme dans la question. Si toutes les races sont également capables de le reconnaître et de goûter ses bienfaits, il ne s'est pas donné la mission de les rendre pareilles entre elles : son royaume, on peut le dire hardiment, dans le sens dont il s'agit ici, n'est pas de ce monde.

Malgré ce qui précède, je crains que quelques personnes, trop accoutumées, par une participation naturelle aux idées du temps, à juger les mérites du christianisme à travers les préjugés de notre époque, n'aient quelque peine à se détacher de notions inexactes, et, tout en acceptant en gros les observations que je viens d'exposer, ne se sentent portées à donner à l'action indirecte de la religion sur les mœurs, et des mœurs sur les institutions, et des institutions sur l'ensemble de l'ordre social, une puissance déterminante que je conclus à ne pas lui reconnaître. Ces contradicteurs penseront que, ne fût-ce que par l'influence personnelle des propagateurs de la foi, il y a, dans leur seule fréquentation, de quoi modifier sensiblement la situation politique des convertis et leurs notions de bien-être matériel. Ils diront, par exemple, que ces apôtres, sortis presque constamment, bien que non pas nécessairement, d'une nation plus avancée que celle à laquelle ils apportent la foi, vont se trouver portés d'eux-mêmes, et comme par instinct, à réformer les habitudes purement humaines de leurs néophytes, en même temps qu'ils redresseront leurs voies morales. Ont-ils affaire à des sauvages, à des peuples réduits, par leur ignorance, à supporter de grandes misères ? ils s'efforceront de leur apprendre les arts utiles et de leur montrer comment on échappe à la famine par des travaux de campagne, dont ils voudront leur fournir les instruments. Puis ces missionnaires, allant plus loin encore, leur apprendront à construire de meilleurs abris, à élever du bétail, à diriger le cours des eaux, soit pour aménager les irrigations, soit pour prévenir les inondations. De proche en proche, ils en viendront à leur donner assez de goût des choses

purement intellectuelles pour leur apprendre à se servir d'un alphabet, et peut-être encore, comme cela est arrivé chez les Cherokees ²³, à en inventer un eux-mêmes. Enfin, s'ils obtiennent des succès vraiment hors ligne, ils amèneront leur peuplade bien élevée à imiter de si près les mœurs qu'ils lui auront prêchées, que désormais, complètement façonnée à l'exploitation des terres, elle possédera, comme ces mêmes Cherokees dont je parle, et comme les Creeks de la rive sud de l'Arkansas, des troupeaux bien entretenus et même de nombreux esclaves noirs pour travailler aux plantations.

J'ai choisi exprès les deux peuples sauvages que l'on cite comme les plus avancés ; et, loin de me rendre à l'avis des égalitaires, je n'imagine pas, en observant ces exemples, qu'il puisse s'en trouver de plus frappants de l'incapacité générale des races à entrer dans une voie que leur nature propre n'a pas suffi à leur faire trouver.

Voilà deux peuplades, restes isolés de nombreuses nations détruites ou expulsées par les blancs, et d'ailleurs deux peuplades qui se trouvent naturellement hors de pair avec les autres, puisqu'on les dit descendues de la race alléghanienne, à laquelle sont attribués les grands vestiges d'anciens monuments découverts au nord du Mississipi ²⁴. Il y a là déjà, dans l'esprit de ceux qui prétendent constater l'égalité entre les Cherokees et les races européennes, une grande déviation à l'ensemble de leur système, puisque le premier mot de leur démonstration consiste à établir que les nations alléghaniennes ne se rapprochent des Anglo-Saxons que parce qu'elles sont supérieures elles-mêmes aux autres races de l'Amérique septentrionale. En outre, qu'est-il arrivé à ces deux tribus d'élite ? Le gouvernement américain leur a pris les territoires sur lesquels elles vivaient anciennement, et, au moyen d'un traité de transplantation, il les a fait émigrer l'une et l'autre sur un terrain choisi, où il leur a marqué à chacune leur place. Là, sous la surveillance du ministère de la guerre et sous la conduite des missionnaires protestants, ces indigènes ont dû embrasser, bon gré mal gré, le genre de vie qu'ils pratiquent aujourd'hui. L'auteur où je puise ces détails, et qui les tire lui-même du grand ouvrage de M. Gallatin ²⁵, assure que le nombre des Cherokees va augmentant. Il allègue pour preuve qu'au temps où Adair les visita, le nombre de leurs guerriers était estimé à 2 300, et qu'aujourd'hui le chiffre total de leur population est porté à 15 000 âmes, y compris, à la vérité, 1 200 nègres esclaves, devenus leur propriété ; et, comme il ajoute aussi que leurs écoles sont, ainsi que leurs églises, dirigées par les missionnaires ; que ces missionnaires, en leur qualité de protestants, sont mariés, sinon tous, au moins pour la plupart, ont des enfants ou des domestiques de race blanche, et probablement aussi une sorte d'état-major de commis et d'employés européens de tous métiers, il devient très difficile d'apprécier si réellement il y a eu accroissement dans le nombre des indigènes, tandis qu'il est très facile de constater la pression vigoureuse que la race européenne exerce ici sur ses élèves ²⁶.

23. Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, t. II, p. 120.

24. Id., *ibid.*, t. II, p. 119 et pass.

25. Gallatin, *Synopsis of the Indian tribes of North-America*.

26. Je n'ai pas voulu taquiner M. Prichard sur la valeur de ses assertions, et je les discute sans les contredire. J'aurais pu cependant me borner à les nier complètement, et j'aurais eu pour moi l'imposante autorité de M. A. de Tocqueville, qui, dans son admirable ouvrage *De*

Placés dans une impossibilité reconnue de faire la guerre, dépayés, entourés de tous côtés par la puissance américaine incommensurable pour leur imagination, et, d'autre part, convertis à la religion de leurs dominateurs, et l'ayant adoptée, je pense, sincèrement ; traités avec douceur par leurs instituteurs spirituels et bien convaincus de la nécessité de travailler comme ces maîtres-là l'entendent et le leur indiquent, à moins de vouloir mourir de faim, je comprends qu'on réussisse à en faire des agriculteurs. On doit finir par leur inculquer la pratique de ces idées que tous les jours, et constamment, et sans relâche, on leur représente.

Ce serait ravalier bien bas l'intelligence même du dernier rameau, du plus humble rejeton de l'espèce humaine, que de se déclarer surpris, lorsque nous voyons qu'avec certains procédés de patience, et en mettant habilement en jeu la gourmandise et l'abstinence, on parvient à apprendre à des animaux ce que leur instinct ne les portait pas le moins du monde à savoir. Quand les foires de village ne sont remplies que de bêtes savantes auxquelles on fait exécuter les tours les plus bizarres, faudrait-il se récrier de ce que les hommes soumis à une éducation rigoureuse, et éloignés de tout moyen de s'y soustraire comme de s'en distraire, parviennent à remplir celles des fonctions de la vie civilisée qu'en définitive, dans l'état sauvage, ils pourraient encore comprendre, même avec la volonté de ne pas les pratiquer ? Ce serait mettre ces hommes au-dessous, bien au-dessous du chien qui joue aux cartes et du cheval gastronome ! À force de vouloir tirer à soi tous les faits pour les transformer en arguments démonstratifs de l'intelligence de certains groupes humains, on finit par se montrer par trop facile à satisfaire, et par ressentir des enthousiasmes peu flatteurs pour ceux-là mêmes qui les excitent.

Je sais que des hommes très érudits, très savants, ont donné lieu à ces réhabilitations un peu grossières, en prétendant qu'entre certaines races humaines et les grandes espèces de singes il n'y avait que des nuances pour toute séparation. Comme je repousse sans réserve une telle injure, il m'est également permis de ne pas tenir compte de l'exagération par laquelle on y répond. Sans doute, à mes yeux, les races humaines sont inégales ; mais je ne crois d'aucune qu'elle ait la brute à côté d'elle et semblable à elle. La dernière tribu, la plus grossière variété, le sous-genre le plus misérable de notre espèce est au moins susceptible d'imitation, et je ne doute pas qu'en prenant un sujet quelconque parmi les plus hideux Boschimens, on ne puisse obtenir, non pas de ce sujet même, s'il est déjà adulte, mais de son fils, à tout le moins de son petit-fils, assez de conception pour apprendre et exercer un état, voire même un état qui demande un certain degré d'étude. En conclura-t-on que la nation à laquelle appar-

tient cet individu pourra être civilisée à notre manière ? C'est raisonner légèrement et conclure vite. Il y a loin entre la pratique des métiers et des arts, produits d'une civilisation avancée, et cette civilisation elle-même. Et d'ailleurs les missionnaires protestants, chaînon indispensable qui rattache la tribu sauvage à convertir au centre initiateur, est-on bien certain qu'ils soient suffisants pour la tâche qu'on leur impose ? Sont-ils donc les dépositaires d'une science sociale bien complète ? J'en doute ; et si la communication venait soudain à se rompre entre le gouvernement américain et les mandataires spirituels qu'il entretient chez les Cherokees, le voyageur, au bout de quelques années, retrouverait dans les fermes des indigènes des institutions bien inattendues, bien nouvelles, résultat du mélange de quelques blancs avec ces peaux rouges, et il ne reconnaîtrait plus qu'un bien pâle reflet de ce qui s'enseigne à New York.

On parle souvent de nègres qui ont appris la musique, de nègres qui sont commis dans des maisons de banque, de nègres qui savent lire, écrire, compter, danser, parler comme des blancs ; et l'on admire, et l'on conclut que ces gens-là sont propres à tout ! Et à côté de ces admirations et de ces conclusions hâtives, les mêmes personnes s'étonneront du contraste que présente la civilisation des nations slaves avec la nôtre. Elles diront que les peuples russe, polonais, serbe, cependant bien autrement parents à nous que les nègres, ne sont civilisés qu'à la surface ; elles prétendront que, seules, les hautes classes s'y trouvent en possession de nos idées, grâce encore à ces incessants mouvements de fusion avec les familles anglaise, française, allemande ; et elles feront remarquer une invincible inaptitude des masses à se confondre dans le mouvement du monde occidental, bien que ces masses soient chrétiennes depuis tant de siècles, et que plusieurs même l'aient été avant nous ! Il y a donc une grande différence entre l'imitation et la conviction. L'imitation n'indique pas nécessairement une rupture sérieuse avec les tendances héréditaires, et l'on n'est vraiment entré dans le sein d'une civilisation que lorsqu'on se trouve en état d'y progresser soi-même, par soi-même et sans guide ²⁷. Au lieu de nous vanter l'habileté des sauvages, de quelque partie du monde que ce soit, à guider la charrue quand on le leur a enseigné, ou à épeler ou lire quand on le leur a appris, qu'on nous montre, sur un des points de la terre en contact séculaire avec les Européens, et il en est certainement beaucoup, un seul lieu où les idées, les institutions, les mœurs d'une de nos nations aient été si bien adoptées avec nos doctrines religieuses, que tout y progresse par un mouvement aussi propre, aussi franc, aussi naturel qu'on le voit dans nos États ; un seul lieu où l'imprimerie produise des effets analogues à ce qui est chez nous, où nos sciences se perfectionnent, où des applications nouvelles de nos découvertes s'essayent, où nos philo-

la Démocratie en Amérique, s'exprime ainsi au sujet des Cherokees : « Ce qui a « singulièrement favorisé le développement rapide des habitudes européennes chez ces « Indiens, a été la présence des métis. Participant aux lumières de son père, sans « abandonner entièrement les coutumes sauvages de sa race maternelle, le métis forme le « lien naturel entre la civilisation et la barbarie. Partout où les métis se sont multipliés, on a « vu les sauvages modifier peu à peu leur état social et changer leurs mœurs. » (*De la Démocratie en Amérique*, in-12 ; Bruxelles, 1837 ; t. III, p. 142.) M. A. de Tocqueville termine en présageant que, tout métis qu'ils sont, et non aborigènes, comme l'affirme M. Prichard, les Cherokees et les Creeks n'en disparaîtront pas moins, avant peu, devant les envahissements des blancs.

²⁷. Carus, en raisonnant sur les listes de nègres remarquables données primitivement par Blumenbach et qu'on peut enrichir, fait très bien remarquer qu'il n'y a jamais eu ni politique, ni littérature, ni conception supérieure de l'art chez les peuples noirs ; que lorsque des individus de cette variété se sont signalés d'une manière quelconque, ce n'a jamais été que sous l'influence des blancs, et qu'il n'est pas un seul d'entre eux que l'on puisse comparer, je ne dirai pas à un de nos hommes de génie, mais aux héros des peuples jaunes, à Confucius, par exemple.

Carus, *Ueber die ungleiche Befähigung der Menschheitsstämme zur geistigen Entwicklung*, p. 24-25.

sophies enfantent d'autres philosophies, des systèmes politiques, une littérature, des arts, des livres, des statues et des tableaux !

Non ! je ne suis pas si exigeant, si exclusif. Je ne demande plus qu'avec notre foi un peuple embrasse tout ce qui fait notre individualité ; je supporte qu'il la repousse ; j'admets qu'il en choisisse une toute différente. Eh bien ! que je le voie du moins, au moment où il ouvre les yeux aux clartés de l'Évangile, comprendre subitement combien sa marche terrestre est aussi embarrassée et misérable que l'était naguère sa vie spirituelle ; que je le voie se créer à lui-même un nouvel ordre social à sa guise, rassemblant des idées jusqu'alors restées infécondes, admettant des notions étrangères qu'il transforme. Je l'attends à l'œuvre ; je lui demande seulement de s'y mettre. Aucun ne commence. Aucun n'a jamais essayé. On ne m'indiquera pas, en compulsant tous les registres de l'histoire, une seule nation venue à la civilisation européenne par suite de l'adoption du christianisme, pas une seule que le même grand fait ait portée à se civiliser d'elle-même lorsqu'elle ne l'était pas déjà.

Mais, en revanche, je découvrirai dans les vastes régions de l'Asie méridionale et dans certaines parties de l'Europe, des États formés de plusieurs masses superposées de religionnaires différents. Les hostilités des races se maintiendront inébranlablement à côté, au milieu des hostilités des cultes, et l'on distinguera le Patan devenu chrétien de l'Hindou converti, avec autant de facilité que l'on peut séparer aujourd'hui le Russe d'Orenbourg des tribus nomades christianisées au milieu desquelles il vit. Encore une fois, le christianisme n'est pas civilisateur, et il a grandement raison de ne pas l'être.

I.8.

Définition du mot civilisation ; le développement social résulte d'une double source.

Ici trouvera sa place une digression indispensable. Je me sers à chaque instant d'un mot qui enferme dans sa signification un ensemble d'idées important à définir. Je parle souvent de la civilisation, et, à bon droit sans doute, car c'est par l'existence relative ou l'absence absolue de cette grande particularité que je puis seulement graduer le mérite respectif des races. Je parle de la civilisation européenne, et je la distingue de civilisations que je dis être différentes. Je ne dois pas laisser subsister le moindre vague, et d'autant moins que je ne me trouve pas d'accord avec l'écrivain célèbre qui, en France, s'est spécialement occupé de fixer le caractère et la portée de l'expression que j'emploie.

M. Guizot, si j'ose me permettre de combattre sa grande autorité, débute, dans son livre sur la *Civilisation en Europe*, par une confusion de mots d'où découlent d'assez graves erreurs positives. Il énonce cette pensée que la civilisation est un *fait*.

Où le mot *fait* doit être entendu ici dans un sens beaucoup moins précis et positif que le commun usage ne l'exige, dans un sens large et un peu flottant, j'oserais presque dire élastique et qui ne lui a jamais appartenu, ou bien, il ne convient pas pour caractériser la notion comprise dans le mot *civilisation*. La civilisation n'est pas

un fait, *c'est une série, un enchaînement de faits* plus ou moins logiquement unis les uns aux autres, et engendrés par un concours d'idées souvent assez multiples ; idées et faits se fécondant sans cesse. Un roulement incessant est quelquefois la conséquence des premiers principes ; quelquefois aussi cette conséquence est la stagnation ; dans tous les cas, la civilisation n'est pas un fait, c'est un faisceau de faits et d'idées, c'est un *état* dans lequel une société humaine se trouve placée, un *milieu* dans lequel elle a réussi à se mettre, qu'elle a créé, qui émane d'elle, et qui à son tour réagit sur elle.

Cet *état* a un grand caractère de généralité qu'un *fait* ne possède jamais ; il se prête à beaucoup de variations qu'un *fait* ne saurait pas subir sans disparaître, et, entre autres, il est complètement indépendant des formes gouvernementales, se développant aussi bien sous le despotisme que sous le régime de la liberté, et ne cessant pas même d'exister lorsque des commotions civiles modifient ou même transforment absolument les conditions de la vie politique.

Ce n'est pas à dire cependant qu'il faille estimer peu de chose les formes gouvernementales. Leur choix est intimement lié à la prospérité du corps social : faux, il l'entrave ou la détruit ; judicieux, il la sert et la développe. Seulement, il ne s'agit pas ici de prospérité ; la question est plus grave : il s'agit de l'existence même des peuples et de la civilisation, phénomène intimement lié à certaines conditions élémentaires, indépendantes de l'état politique, et qui puisent leur raison d'être, les motifs de leur direction, de leur expansion, de leur fécondité ou de leur faiblesse, tout enfin ce qui les constitue, dans des racines bien autrement profondes. Il va donc sans dire que, devant des considérations aussi capitales, les questions de conformation politique, de prospérité ou de misère se trouvent rejetées à la seconde place ; car, partout et toujours, ce qui prend la première, c'est cette question fameuse d'Hamlet : *être ou ne pas être*. Pour les peuples aussi bien que pour les individus, elle plane au-dessus de tout. Comme M. Guizot ne paraît pas s'être mis en face de cette vérité, la civilisation est pour lui, non pas un *état*, non pas un *milieu*, mais un *fait* ; et le principe générateur dont il le tire est un autre fait d'un caractère exclusivement politique.

Ouvrons le livre de l'éloquent et illustre professeur : nous y trouvons un faisceau d'hypothèses choisies pour mettre la pensée dominante en relief. Après avoir indiqué un certain nombre de situations dans lesquelles peuvent se trouver les sociétés, l'auteur se demande « si l'instinct général y reconnaîtrait » l'état d'un peuple qui se civilise ; si c'est là le sens que le genre humain « attache naturellement au mot *civilisation* ²⁸. »

La première hypothèse est celle-ci : « Voici un peuple dont la vie extérieure est « douce, commode : il paye peu d'impôt, il ne souffre point ; la justice lui est bien » rendue dans les relations privées ; en un mot, l'existence matérielle et « morale de ce peuple est tenue avec grand soin dans un état » d'engourdissement, d'inertie, je ne veux pas dire d'oppression, parce qu'il « n'en a pas le sentiment, mais de compression. Ceci n'est pas sans exemple. « Il y a un grand nombre de petites républiques aristocratiques, où les sujets » ont été ainsi traités comme des troupeaux,

28. M. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, p. 11 et passim.

bien tenus et matériellement « heureux, mais sans activité intellectuelle et morale. Est-ce là la « civilisation ? Est-ce là un peuple qui se civilise ? »

Je ne sais pas si c'est là un peuple qui se civilise, mais certainement ce peut être un peuple très civilisé, sans quoi il faudrait repousser parmi les hordes sauvages ou barbares toutes ces républiques aristocratiques de l'antiquité et des temps modernes qui se trouvent, ainsi que M. Guizot le remarque lui-même, comprises dans les limites de son hypothèse ; et l'instinct public, le sens général, ne peuvent manquer d'être blessés d'une méthode qui rejette les Phéniciens, les Carthaginois, les Lacédémoniens, du sanctuaire de la civilisation, pour en faire de même ensuite des Vénitiens, des Génois, des Pisans, de toutes les villes libres impériales de l'Allemagne, en un mot, de toutes les municipalités puissantes des derniers siècles. Outre que cette conclusion paraît en elle-même trop violemment paradoxale pour que le sentiment commun auquel il est fait appel soit disposé à l'admettre, elle me semble affronter encore une difficulté plus grande. Ces petits États aristocratiques auxquels, en vertu de leur forme de gouvernement, M. Guizot refuse l'aptitude à la civilisation, ne se sont jamais trouvés, pour la plupart en possession d'une culture spéciale et qui n'appartint qu'à eux. Tout puissants qu'on en ait vu plusieurs, ils se confondaient, sous ce rapport, avec des peuples différemment gouvernés, mais de race très parente, et ne faisaient que participer à un ensemble de civilisation. Ainsi, les Carthaginois et les Phéniciens, éloignés les uns des autres, n'en étaient pas moins unis dans un mode de culture semblable et qui avait son type en Assyrie. Les républiques italiennes s'unissaient dans le mouvement d'idées et d'opinions dominant au sein des monarchies voisines. Les villes impériales souabes et thuringiennes, fort indépendantes au point de vue politique, étaient tout à fait annexées au progrès ou à la décadence générale de la race allemande. Il résulte de ces observations que M. Guizot, en distribuant ainsi aux peuples des numéros de mérite calculés sur le degré et la forme de leurs libertés, crée dans les races des disjonctions injustifiables et des différences qui n'existent pas. Une discussion poussée trop loin ne serait pas à sa place ici, et je passe rapidement ; si pourtant il y avait lieu d'entamer la controverse, ne devrait-on pas se refuser à admettre pour Pise, pour Gênes, pour Venise et les autres, une infériorité vis-à-vis de pays tels que Milan, Naples et Rome ?

Mais M. Guizot va lui-même au-devant de cette objection. S'il ne reconnaît pas la civilisation chez un peuple « doucement gouverné, mais retenu dans une « situation de compression », il ne l'admet pas davantage chez un autre peuple « dont l'existence matérielle est moins douce, moins commode, supportable » cependant dont, en revanche, on n'a point négligé les besoins moraux, « intellectuels... ; dont on cultive les sentiments élevés, purs ; dont les « croyances religieuses, morales, ont atteint un certain degré de développement, « mais chez qui le principe de la liberté est étouffé ; où l'on mesure à chacun sa « part de vérité ; où l'on ne permet à personne de la chercher à lui tout seul. « C'est l'état où sont tombées la plupart des populations de l'Asie, où les « dominations

théocratiques retiennent l'humanité ; c'est l'état des Hindous, par « exemple ²⁹ ».

Ainsi, dans la même exclusion que les peuples aristocratiques, il faut repousser encore les Hindous, les Égyptiens, les Étrusques, les Péruviens, les Thibétains, les Japonais, et même la moderne Rome et ses territoires.

Je ne touche pas à deux dernières hypothèses, par la raison que, grâce aux deux premières, voilà l'état de civilisation déjà tellement restreint que, sur le globe, presque aucune nation ne se trouve plus autorisée à s'en prévaloir légitimement. Du moment que, pour posséder le droit d'y prétendre, il faut jouir d'institutions également modératrices du pouvoir et de la liberté, et dans lesquelles le développement matériel et le progrès moral se coordonnent de telle façon et non de telle autre ; où le gouvernement, comme la religion, se confine dans des limites tracées avec précision ; où les sujets, enfin, doivent de toute nécessité posséder des droits d'une nature définie, je m'aperçois qu'il n'y a de peuples civilisés que ceux dont les institutions politiques sont constitutionnelles et représentatives. Dès lors, je ne pourrai pas même sauver tous les peuples européens de l'injure d'être repoussés dans la barbarie, et si, de proche en proche, et mesurant toujours le degré de civilisation à la perfection d'une seule et unique forme politique, je dédaigne ceux des États constitutionnels qui usent mal de l'instrument parlementaire, pour réserver le prix exclusivement à ceux-là qui s'en servent bien, je me trouverai amené à ne considérer comme vraiment civilisée, dans le passé et dans le présent, que la seule nation anglaise.

Certainement je suis plein de respect et d'admiration pour le grand peuple dont la victoire, l'industrie, le commerce racontent en tous lieux la puissance et les prodiges. Mais je ne me sens pas disposé pourtant à ne respecter et à n'admirer que lui seul : il me semblerait trop humiliant et trop cruel pour l'humanité d'avouer que, depuis le commencement des siècles, elle n'a réussi à faire fleurir la civilisation que sur une petite île de l'Océan occidental, et n'a trouvé ses véritables lois que depuis le règne de Guillaume et de Marie. Cette conception, on l'avouera, peut sembler un peu étroite. Puis voyez le danger ! Si l'on veut attacher l'idée de civilisation à une forme politique, le raisonnement, l'observation, la science vont bientôt perdre toute chance de décider dans cette question, et la passion seule des partis en décidera. Il se trouvera des esprits qui, au gré de leurs préférences, refuseront intrépidement aux institutions britanniques l'honneur d'être l'idéal du perfectionnement humain : leur enthousiasme sera pour l'ordre établi à Saint-Pétersbourg ou à Vienne. Beaucoup enfin, et peut-être le plus grand nombre, entre le Rhin et les monts Pyrénées, soutiendront que, malgré quelques taches, le pays le plus policé du monde c'est encore la France. Du moment que déterminer le degré de culture devient une affaire de préférence, une question de sentiment, s'entendre est impossible. L'homme le plus noblement développé sera, pour chacun, celui-là qui pensera comme lui sur les devoirs respectifs des gouvernants et des sujets, tandis que les malheureux doués de visées différentes seront les barbares et les sauvages. Je crois que personne n'osera affronter cette logique, et l'on avouera, d'un commun accord, que le système où elle prend sa

29. M. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, p. 11 et passim.

source est, à tout le moins, bien incomplet.

Pour moi, je ne le trouve pas supérieur, il me semble inférieur même à la définition donnée par le baron Guillaume de Humboldt : « La civilisation est « l'humanisation des peuples dans leurs institutions extérieures, dans leurs « mœurs et dans le sentiment intérieur qui s'y rapporte ».

Je rencontre là un défaut précisément opposé à celui que je me suis permis de relever dans la formule de M. Guizot. Le lien est trop lâche, le terrain indiqué trop large. Du moment que la civilisation s'acquiert au moyen d'un simple adoucissement des mœurs, plus d'une peuplade sauvage, et très sauvage, aura le droit de réclamer le pas sur telle nation d'Europe dont le caractère offrira tant soit peu d'âpreté. Il est dans les îles de la mer du Sud, et ailleurs, plus d'une tribu fort inoffensive, d'habitudes très douces, d'humeur très accorte, que cependant on n'a jamais songé, tout en la louant, à mettre au-dessus des Norvégiens assez durs, ni même à côté des Malais féroces qui, vêtus de brillantes étoffes fabriquées par eux-mêmes, et parcourant les flots sur des barques habilement construites de leurs propres mains, sont tout à la fois la terreur du commerce maritime et ses plus intelligents courtiers dans les parages orientaux de l'océan Indien. Cette observation ne pouvait pas échapper à un esprit aussi éminent que celui de M. Guillaume de Humboldt ; aussi, à côté de la civilisation et sur un degré supérieur, il imagine *la culture*, et il déclare que, par elle, les peuples, adoucis déjà, gagnent *la science et l'art*.

D'après cette hiérarchie, nous trouvons le monde peuplé, au second âge, d'êtres *affectueux* et *sympathiques*, de plus érudits, poètes et artistes, mais, par l'effet de toutes ces qualités réunies, étrangers aux grossières besognes, aux nécessités de la guerre, comme à celles du labourage et des métiers.

En réfléchissant au petit nombre des loisirs que l'existence perfectionnée et assurée des époques les plus heureuses donne à leurs contemporains pour se livrer aux pures occupations de l'esprit, en regardant combien est incessant le combat qu'il faut livrer à la nature et aux lois de l'univers pour seulement parvenir à subsister, on s'aperçoit vite que le philosophe berlinois a moins prétendu à dépeindre les réalités qu'à tirer du sein des abstractions certaines entités qui lui paraissaient belles et grandes, qui le sont en effet, et à les faire agir et se mouvoir dans une sphère idéale comme elles-mêmes. Les doutes qui pourraient rester à cet égard disparaissent bientôt quand on parvient au point culminant du système, consistant en un troisième et dernier degré supérieur aux deux autres. Ce point suprême est celui où se place l'homme formé, c'est-à-dire l'homme qui, dans sa nature, possède « quelque chose de plus haut, de plus « intime à la fois, c'est-à-dire une façon, de comprendre qui répand « harmonieusement sur la sensibilité et le caractère les impressions qu'elle « reçoit de l'activité intellectuelle et morale dans son ensemble ».

Cet enchaînement, un peu laborieux, va donc de l'homme civilisé ou adouci, humanisé, à l'homme cultivé, savant, poète et artiste, pour arriver enfin au plus haut développement où notre espèce puisse parvenir, à l'homme formé, qui, si je comprends bien à mon tour, sera représenté avec justesse par ce qu'on nous dit qu'était Goethe dans sa sérénité olympienne. L'idée

d'où sort cette théorie n'est rien autre que la profonde différence remarquée par M. Guillaume de Humboldt entre la civilisation d'un peuple et la hauteur relative du perfectionnement des grandes individualités ; différence telle que les civilisations étrangères à la nôtre ont pu, de toute évidence, posséder des hommes très supérieurs sous certains rapports à ceux que nous admirons le plus : la civilisation brahmanique, par exemple.

Je partage sans réserve l'avis du savant dont j'expose ici les idées. Rien n'est plus exact : notre état social européen ne produit ni les meilleurs ni les plus sublimes penseurs, ni les plus grands poètes, ni les plus habiles artistes. Néanmoins je me permets de croire, contrairement à l'opinion de l'illustre philologue, que, pour juger et définir la civilisation en général, il faut se débarrasser avec soin, ne fût-ce que pour un moment, des préventions et des jugements de détail concernant telle ou telle civilisation en particulier. Il ne faut être ni trop large, comme pour l'homme du premier degré, que je persiste à ne pas trouver civilisé, uniquement parce qu'il est adouci ; ni trop étroit, comme pour le sage du troisième. Le travail améliorateur de l'espèce humaine est ainsi trop réduit. Il n'aboutit qu'à des résultats purement isolés et typiques.

Le système de M. Guillaume de Humboldt fait, du reste, le plus grand honneur à la délicatesse grandiose qui était le trait dominant de cette généreuse intelligence, et on peut le comparer, dans sa nature essentiellement abstraite, à ces mondes fragiles imaginés par la philosophie hindoue. Nés du cerveau d'un Dieu endormi, ils s'élèvent dans l'atmosphère pareils aux bulles irisées que souffle dans le savon le chalumeau d'un enfant, et se brisent et se succèdent au gré des rêves dont s'amuse le céleste sommeil.

Placé par le caractère de mes recherches sur un terrain plus rudement positif, j'ai besoin d'arriver à des résultats que la pratique et l'expérience puissent palper un peu mieux. Ce que l'angle de mon rayon visuel s'efforce d'embrasser, ce n'est pas, avec M. Guizot, l'état plus ou moins prospère des sociétés ; ce n'est pas non plus, avec M. G. de Humboldt, l'élévation isolée des intelligences individuelles : c'est l'ensemble de la puissance, aussi bien matérielle que morale, développée dans les masses. Troublé, je l'avoue, par le spectacle des déviations où se sont égarés deux des hommes les plus admirés de ce siècle, j'ai besoin, pour suivre librement une route écartée de la leur, de me recorder avec moi-même et de prendre du plus haut possible les déductions indispensables afin d'arriver d'un pas ferme à mon but. Je prie donc le lecteur de me suivre avec patience et attention dans les méandres où je dois m'engager, et je vais m'efforcer d'éclairer de mon mieux l'obscurité naturelle de mon sujet.

Il n'y a pas de peuplade si abrutie chez laquelle ne se démêle un double instinct : celui des besoins matériels, et celui de la vie morale. La mesure d'intensité des uns et de l'autre donne naissance à la première et la plus sensible des différences entre les races. Nulle part, voire dans les tribus les plus grossières, les deux instincts ne se balancent à forces égales. Chez les unes, le besoin physique domine de beaucoup ; chez les autres, les tendances contemplatives l'emportent au contraire. Ainsi les basses hordes de la race jaune nous apparaissent dominées par la sensation matérielle, sans cependant être absolument privées de toute leur portée sur les choses surhumaines.

Au contraire, chez la plupart des tribus nègres du degré correspondant, les habitudes sont agissantes moins que pensives, et l'imagination y donne plus de prix aux choses qui ne se voient pas qu'à celles qui se touchent. Je n'en tirerai pas la conséquence d'une supériorité de ces dernières races sauvages sur les premières, au point de vue de la civilisation, car elles ne sont pas, l'expérience des siècles le prouve, plus susceptibles d'y atteindre les unes que les autres. Les temps ont passé et ne les ont vues rien faire pour améliorer leur sort, enfermées qu'elles sont toutes dans une égale incapacité de combiner assez d'idées avec assez de faits pour sortir de leur abaissement. Je me borne à remarquer que, dans le plus bas degré des peuplades humaines, je trouve ce double courant, diversement constitué, dont je vais avoir à suivre la marche à mesure que je monterai.

Au-dessus des Samoyèdes, comme des nègres Fidas et Pélagiens, il faut placer ces tribus qui ne se contentent pas tout à fait d'une cabane de branchages et de rapports sociaux basés sur la force seule, mais qui comprennent et désirent un état meilleur. Elles sont élevées d'un degré au-dessus des plus barbares. Appartiennent-elles à la série des races plus actives que pensantes, on les verra perfectionner leurs instruments de travail, leurs armes, leur parure ; avoir un gouvernement où les guerriers domineront sur les prêtres, où la science des échanges acquerra un certain développement, où l'esprit mercantile paraîtra déjà assez accusé. Les guerres, toujours cruelles, auront cependant une tendance caractérisée vers le pillage ; en un mot, le bien-être, les jouissances physiques, seront le but principal des individus. Je trouve la réalisation de ce tableau dans plusieurs des nations mongoles ; je la découvre encore, bien qu'avec des différences honorables, chez les Quichuas et les Aymaras du Pérou ; et j'en rencontrerai l'antithèse, c'est-à-dire plus de détachement des intérêts matériels, chez les Dahomeys de l'Afrique occidentale et chez les Cafres.

Maintenant je poursuis la marche ascendante. J'abandonne ces groupes dont le système social n'est pas assez vigoureux pour savoir s'imposer, avec la fusion du sang, à des multitudes bien grandes. J'arrive à celles dont le principe constitutif possède une virtualité si forte, qu'il relie et enserme tout ce qui avoisine son centre d'action, se l'incorpore et élève sur d'immenses contrées la domination incontestée d'un ensemble d'idées et de faits plus ou moins bien coordonné, en un mot ce qui peut s'appeler **une civilisation**. La même différence, la même classification que j'ai fait ressortir pour les deux premiers cas, se retrouve ici tout entière, bien plus reconnaissable encore ; et même ce n'est qu'ici qu'elle porte des fruits véritables, et que ses conséquences ont de la portée. Du moment où, de l'état de peuplade, une agglomération d'hommes étend assez ses relations, son horizon, pour passer à celui de peuple, on remarque chez elle que les deux courants, matériel et intellectuel, ont augmenté de force, suivant que les groupes qui sont entrés dans son sein et qui s'y fusionnent appartiennent en plus grande quantité à l'un ou à l'autre. Ainsi, quand la faculté pensive domine, il arrive tels résultats ; quand c'est la faculté active, il s'en produit tels autres, La nation déploie des qualités de nature différente, suivant que règne celui-ci ou celui-là des deux éléments. On pourrait ici appliquer le symbolisme hindou, en représentant ce que j'ai appelé le courant intellectuel

par Prakriti, principe femelle, et le courant matériel par Pouroucha, principe mâle, à condition toutefois, bien entendu, de ne comprendre sous ces mots qu'une idée de fécondation réciproque, sans mettre d'un côté un éloge et de l'autre un blâme ³⁰.

On remarquera, en outre, qu'aux différentes époques de la vie d'un peuple et dans une stricte dépendance avec les inévitables mélanges du sang, l'oscillation devient plus forte entre les deux principes, et il arrive que l'un l'emporte alternativement sur l'autre. Les faits qui résultent de cette mobilité sont très importants, et modifient d'une manière sensible le caractère d'une civilisation en agissant sur sa stabilité.

Je partagerai donc, pour les placer plus particulièrement, mais jamais absolument, qu'on s'en souviene, sous l'action d'un des courants, tous les peuples en deux classes. À la tête de la catégorie mâle, j'inscrirai les Chinois ; et comme prototype de la classe adverse, je choisirai les Hindous.

À la suite des Chinois, il faudra inscrire la plupart des peuples de l'Italie ancienne, les premiers Romains de la république, les tribus germaniques. Dans le camp contraire, je vois les nations de l'Égypte, celles de l'Assyrie. Elles prennent place derrière les hommes de l'Hindoustan.

En suivant le cours des siècles, on s'aperçoit que presque tous les peuples ont transformé leur civilisation par suite des oscillations des deux principes. Les Chinois du nord, population d'abord presque absolument matérialiste, se sont alliés peu à peu à des tribus d'un autre sang, dans le Yunnan surtout, et ce mélange a rendu leur génie moins exclusivement utilitaire. Si ce développement est resté stationnaire, ou du moins fort lent depuis des siècles, c'est que la masse des populations mâles dépassait de beaucoup le faible appoint de sang contraire qu'elles se sont partagé.

Pour nos groupes européens, l'élément utilitaire qu'apportaient les meilleures des tribus germaniques s'est fortifié sans cesse dans le nord, par l'accession des Celtes et des Slaves. Mais, à mesure que les peuples blancs sont descendus davantage vers le sud, les influences mâles se sont trouvées moins en force, se sont perdues dans un élément trop féminin (il faut faire quelques exceptions comme, par exemple, pour le Piémont et le nord de l'Espagne), et cet élément féminin a triomphé.

Passons maintenant de l'autre côté. Nous voyons les Hindous pourvus à un haut degré du sentiment des choses supernaturelles, et plus méditatifs qu'agissants. Comme leurs plus anciennes conquêtes les ont mis surtout en contact avec des races pourvues d'une organisation de même ordre, le principe mâle n'a pu se développer suffisamment. La civilisation n'a pas pris dans ces milieux un essor utilitaire proportionné à ses succès de l'autre genre. Au contraire, Rome antique, naturellement utilitaire, n'abonde dans le sens opposé que lorsqu'une fusion complète avec les Grecs, les Africains et les Orientaux, transforme sa première nature et lui crée un tempérament tout nouveau.

³⁰. M. Klemm (*Allgemeine Kulturgeschichte der Menschheit*, Leipzig, 1849) imagine une distinction de l'humanité en races actives et races passives. Je n'ai pas eu ce livre entre les mains, et ne puis savoir si l'idée de son auteur est en rapport avec la mienne. Il serait naturel qu'en battant les mêmes sentiers, nous fussions tombés sur la même vérité.

Pour les Grecs, le travail intérieur fut encore plus comparable à celui des Hindous.

De l'ensemble de tels faits, je tire cette conclusion, que toute activité humaine, soit intellectuelle, soit morale, prend primitivement sa source dans l'un des deux courants, mâle ou femelle, et que c'est seulement chez les races assez abondamment pourvues d'un de ces deux éléments, sans qu'aucun soit jamais complètement dépourvu de l'autre, que l'état social peut parvenir à un degré satisfaisant de culture, et par conséquent à la civilisation.

Je passe maintenant à d'autres points qui sont encore dignes de remarque.

I.9.

Suite de la définition du mot civilisation ; caractères différents des sociétés humaines ; notre civilisation n'est pas supérieure à celles qui ont existé avant elle.

Lorsqu'une nation, appartenant à la série féminine ou masculine, possède un instinct civilisateur assez fort pour imposer sa loi à des multitudes, assez heureux surtout pour cadrer avec leurs besoins et leurs sentiments en s'emparant de leurs convictions, la culture qui doit en résulter existe de ce moment même. C'est là, pour cet instinct, le plus essentiel, le plus pratique des mérites, et ce qui seulement le rend usuel et peut lui donner la vie ; car les intérêts individuels sont, de leur nature, portés à s'isoler. L'association ne manque jamais de les léser partiellement ; ainsi, pour qu'une conviction puisse avoir lieu d'une manière intime et féconde, il faut qu'elle s'accorde dans ses vues avec la logique particulière et les sentiments du peuple qu'elle sollicite.

Quand une façon de comprendre le droit est acceptée par des masses, c'est qu'en réalité elle donne satisfaction, sur les points principaux, aux besoins considérés comme les plus chers. Les nations mâles voudront surtout du bien-être les nations féminines se préoccupent davantage des exigences d'imagination mais, du moment, je le répète, que des multitudes s'enrôlent sous une bannière, ou, ce qui est plus exact ici, du moment qu'un régime particulier parvient à se faire accepter, il y a civilisation naissante.

Un second caractère indélébile de cet état, c'est le besoin de la stabilité, et il découle directement de ce qui précède ; car, aussitôt que les hommes ont admis, en commun, que tel principe doit les réunir, et ont consenti à des sacrifices individuels pour faire régner ce principe, leur premier sentiment est de le respecter, pour ce qu'il leur rapporte comme pour ce qu'il leur coûte, et de le déclarer inamovible. Plus une race se maintient pure, moins sa base sociale est attaquée, parce que la logique de la race demeure la même. Cependant il s'en faut que ce besoin de stabilité ait longtemps satisfaction. Avec les mélanges de sang, viennent les modifications dans les idées nationales ; avec ces modifications, un malaise qui exige des changements corrélatifs dans l'édifice. Quelquefois ces changements amènent des progrès véritables, et surtout à l'aurore des sociétés où le principe constitutif est, en général, absolu, rigoureux, par suite de la prédominance trop complète d'une seule race. Ensuite, quand les variations se multiplient au gré de multitudes hétérogènes et sans

convictions communes, l'intérêt général n'a plus toujours à s'applaudir des transformations. Toutefois, aussi longtemps que le groupe aggloméré subsiste sous la direction des impressions premières, il ne cesse pas de poursuivre, à travers l'idée du mieux-être qui l'emporte, une chimère de stabilité. Varié, inconstant, changeant à chaque heure, il se croit éternel et en marche vers une sorte de but paradisiaque. Il conserve, même en la démentant à chaque heure par ses actes, cette doctrine, que l'un des traits principaux de la civilisation, c'est d'emprunter à Dieu, en faveur des intérêts humains, quelque chose de son immutabilité ; et si cette ressemblance visiblement n'existe pas, il se rassure et se console en se persuadant que demain il va y atteindre.

À côté de la stabilité et du concours des intérêts individuels se touchant sans se détruire, il faut placer un troisième et un quatrième caractère, l'anathème de la violence, puis la sociabilité.

Enfin, de la sociabilité et du besoin de se défendre moins avec le poing qu'avec la tête, naissent les perfectionnements de l'intelligence, qui, à leur tour, amènent les perfectionnements matériels, et c'est à ces deux derniers traits que l'œil reconnaît surtout un état social avancé ³¹.

Je crois maintenant pouvoir résumer ma pensée sur la civilisation, en la définissant comme **Un état de stabilité relative, où des multitudes s'efforcent de chercher pacifiquement la satisfaction de leurs besoins, et raffinent leur intelligence et leurs mœurs.**

Dans cette formule tous les peuples que j'ai cités jusqu'ici comme civilisés entrent les uns aussi bien que les autres. Il s'agit maintenant de savoir si, les conditions indiquées étant remplies, toutes les civilisations sont égales. C'est ce que je ne pense pas ; car, les besoins et la sociabilité de toutes les nations d'élite n'ayant pas la même intensité ni la même direction, leur intelligence et leurs mœurs prennent, dans leur qualité, des degrés très divers. De quoi l'Hindou a-t-il besoin matériellement ? de riz et de beurre pour sa nourriture, d'une toile de coton pour son vêtement. On sera tenté, sans doute, d'attribuer cette sobriété extrême aux conditions climatiques. Mais les Thibétains habitent un climat rigoureux ; cependant leur sobriété est encore très notable. Ce qui domine pour l'un et l'autre de ces peuples, c'est le développement philosophique et religieux chargé de donner un aliment aux exigences, bien autrement inquiètes, de l'âme et de l'esprit. Ainsi, là, aucun équilibre entre les deux principes mâle et femelle ; la prédominance étant du côté de la partie intellectuelle, lui donne trop de poids, et il en résulte que tous les travaux de cette civilisation sont presque uniquement portés vers un résultat au détriment de l'autre. Des monuments immenses, des montagnes de pierre, seront sculptés au prix d'efforts et de peines qui épouvantent l'imagination. Des constructions gigantesques couvriront la terre : dans quel but ? celui d'honorer les dieux, et on ne fera rien pour l'homme, à moins que ce ne soient des tombes. À côté des merveilles produites par le ciseau du sculpteur,

³¹. C'est là aussi que se trouve la source principale des faux jugements sur l'état des peuples étrangers. De ce que l'extérieur de leur civilisation ne ressemble pas à la partie correspondante de la nôtre, nous sommes souvent portés à conclure hâtivement, ou qu'ils sont barbares ou qu'ils sont nos inférieurs en mérite. Rien n'est plus superficiel, et partant ne doit être plus suspect, qu'une conclusion tirée de pareilles prémisses.

la littérature, non moins puissante, créera d'admirables chefs-d'œuvre. Dans la théologie, dans la métaphysique, elle sera aussi ingénieuse, aussi subtile que variée, et la pensée humaine descendra, sans s'effrayer, jusqu'à d'incommensurables profondeurs. Dans la poésie lyrique, la civilisation féminine sera l'orgueil de l'humanité.

Mais si du domaine de la rêverie idéaliste je passe aux inventions matériellement utiles et aux sciences qui en sont la théorie génératrice, d'un sommet je tombe dans un abîme, et le jour éclatant fait place à la nuit. Les inventions utiles demeurent rares, mesquines, stériles ; le talent d'observation n'existe pour ainsi dire pas. Tandis que les Chinois trouvaient beaucoup, les Hindous n'imaginaient qu'assez peu, et n'en prenaient guère souci ; les Grecs, de même, nous transmettaient des connaissances souvent indignes d'eux, et les Romains, une fois arrivés au point culminant de leur histoire, tout en faisant plus, ne purent aller bien loin, car le mélange asiatique, dans lequel ils s'absorbaient avec une rapidité effrayante, leur refusait les qualités indispensables pour une patiente investigation des réalités. Ce qu'on peut dire d'eux toutefois, c'est que leur génie administratif, leur législation et les monuments utiles dont ils pourvoyaient le sol de leurs territoires, attestent suffisamment le caractère positif que revêtit leur pensée sociale à un certain moment, et prouve que si le midi de l'Europe n'avait pas été si promptement couvert par les colonisations incessantes de l'Asie et de l'Afrique, la science positive y aurait gagné, et l'initiative germanique aurait, par la suite, récolté moins de gloire.

Les vainqueurs du V^e siècle apportèrent en Europe un esprit de la même catégorie que l'esprit chinois, mais bien autrement doué. On le vit armé, dans une plus grande mesure, de facultés féminines. Il réalisa un plus heureux accord des deux mobiles. Partout où domina cette branche de peuples, les tendances utilitaires, ennoblies, sont immémorables. En Angleterre, dans l'Amérique du Nord, en Hollande, en Hanovre, ces dispositions dominent les autres instincts nationaux. Il en est de même en Belgique, et encore dans le nord de la France, où tout ce qui est d'application positive a constamment trouvé des facilités merveilleuses à se faire comprendre. À mesure qu'on avance vers le sud, ces prédispositions s'affaiblissent. Ce n'est pas à l'action plus vive du soleil qu'il faut l'attribuer, car certes les Catalans, les Piémontais habitent des régions plus chaudes que les Provençaux et les habitants du bas Languedoc ; c'est à l'influence du sang.

La série des races féminines ou féminisées tient la plus grande place sur le globe ; cette observation s'applique à l'Europe en particulier. Qu'on en excepte la famille teutonique et une partie des Slaves, on ne trouve, dans notre partie du monde, que des groupes faiblement pourvus du sens utilitaire, et qui, ayant déjà joué leur rôle dans les époques antérieures, ne pourraient plus le recommencer. Les masses, nuancées dans leurs variétés, présentent, du Gaulois au Celtibérien, du Celtibérien au mélange sans nom des nations italiennes et romanes, une échelle descendante non pas quant à toutes les aptitudes du principe mâle, du moins quant aux principales.

Le mélange des tribus germaniques avec les races de l'ancien monde, cette union de groupes mâles à un si haut degré avec des races et des débris de races consommés dans les détritiques d'anciennes idées, a créé notre civilisation ; la richesse, la diversité, la fécondité, dont nous

faisons honneur à nos sociétés, est un résultat naturel des éléments tronqués et disparates qu'il était dans le propre de nos tribus paternelles de savoir, jusqu'à un certain point, mêler, travestir et utiliser.

Partout où s'étend notre mode de culture, il porte deux caractères communs : l'un, c'est d'avoir été au moins touché par le contact germanique ; l'autre, d'être chrétien. Mais, je le dis encore, ce second trait, bien que le plus apparent et celui qui d'abord saute aux yeux, parce qu'il se produit à l'extérieur de nos États, dont il semble en quelque sorte le vernis, n'est pas absolument essentiel, attendu que beaucoup de nations sont chrétiennes, et un plus grand nombre encore pourra le devenir, sans faire partie de notre cercle de civilisation. Le premier caractère est, au contraire, positif, décisif. Là où l'élément germanique n'a jamais pénétré, il n'y a pas de civilisation à notre manière.

Ceci m'amène naturellement à traiter cette question : Peut-on affirmer que les sociétés européennes soient entièrement civilisées ? que les idées, les faits qui se produisent à leurs surfaces, aient leur raison d'être bien profondément enracinée dans les masses, et que les conséquences de ces idées et de ces principes répondent aux instincts du plus grand nombre ? On y doit encore ajouter cette demande, qui en est le corollaire : Les dernières couches de nos populations pensent-elles et agissent-elles dans le sens de ce qu'on appelle la civilisation européenne ?

On a admiré avec raison l'extrême homogénéité d'idées et de vues qui, dans les États grecs de la belle époque, dirigeait le corps entier des citoyens. Sur chaque point essentiel, les données, souvent hostiles, partaient pourtant de la même source : on voulait plus ou moins de démocratie, plus ou moins d'oligarchie en politique ; en religion, on adorait de préférence ou la Cérès Éleusinienne ou la Minerve du Parthénon ; en matière de goût littéraire, on pouvait préférer Eschyle à Sophocle, Alcée à Pindare ; au fond, les idées sur lesquelles on disputait étaient toutes ce qu'on pourrait appeler nationales ; la discussion n'en attaquait que la mesure. À Rome, avant les guerres puniques, il en était de même, et la civilisation du pays était uniforme, incontestée. Dans sa façon de procéder, elle s'étendait du maître à l'esclave ; tout le monde y participait à des degrés divers, mais ne participait qu'à elle.

Depuis les guerres puniques chez les successeurs de Romulus, et chez tous les Grecs depuis Périclès et surtout depuis Philippe, ce caractère d'homogénéité tendit de plus en plus à s'altérer. Le mélange plus grand des nations amena le mélange des civilisations, et il en résulta un produit extrêmement multiple, très savant, beaucoup plus raffiné que l'antique culture, qui avait cet inconvénient capital, en Italie comme dans l'Hellade, de n'exister que pour les classes supérieures, et de laisser les couches du dessous tout à fait ignorantes de sa nature, de ses mérites et de ses voies. La civilisation romaine, après les grandes guerres d'Asie, fut sans doute une manifestation puissante du génie humain ; cependant, à l'exception des rhéteurs grecs, qui en fournissaient la partie transcendante, des jurisconsultes syriens, qui vinrent lui composer un système de lois athée, égalitaire et monarchique, des hommes riches, engagés dans l'administration publique ou dans les entreprises d'argent, et enfin des gens de loisir

et de plaisir, elle eut ce malheur de ne jamais être que subie par les masses, attendu que les peuples d'Europe ne comprenaient rien à ses éléments asiatiques et africains, que ceux de l'Égypte n'avaient pas davantage l'intelligence de ce qu'elle leur apportait de la Gaule et de l'Espagne, et que ceux de Numidie n'appréciaient pas plus ce qui leur venait du reste du monde. De sorte qu'au-dessous de ce qu'on pourrait appeler les classes sociales, vivaient des multitudes innombrables, civilisées autrement que le monde officiel, ou n'ayant pas du tout de civilisation. C'était donc la minorité du peuple romain qui, en possession du secret, y attachait quelque prix. Voilà un exemple d'une civilisation acceptée et régnante, non plus par la conviction des peuples qu'elle couvre, mais par leur épuisement, leur faiblesse, leur abandon.

En Chine, un tout autre spectacle se présente. Le territoire est sans doute immense ; mais, d'un bout à l'autre de cette vaste étendue, circule, chez la race nationale (je laisse les autres à l'écart), un même esprit, une même intelligence de la civilisation possédée. Quels qu'en puissent être les principes, soit qu'on en approuve ou blâme les fins, il faut avouer que les multitudes y prennent une part démonstrative de l'intelligence qu'elles en ont. Et ce n'est pas que ce pays soit libre dans le sens où nous l'entendons, qu'une émulation démocratique pousse tout le monde à bien faire, afin de parvenir à la place que les lois lui garantissent. Non ; j'éloigne tout tableau idéal. Les paysans comme les bourgeois sont fort peu assurés, dans l'empire du Milieu, de sortir de leur position par la seule puissance du mérite. À cette extrémité du monde, et malgré les promesses officielles du système des examens appliqué au recrutement des emplois publics, il n'est personne qui ne se doute que les familles de fonctionnaires absorbent les places, et que les suffrages scolaires coûtent souvent plus d'argent que d'efforts de science ³² ; mais les ambitions lésées, en gémissant sur les torts de cette organisation, n'en imaginent pas de meilleure, et l'ensemble de la civilisation existante est pour le peuple entier l'objet d'une imperturbable admiration.

Chose assez remarquable, l'instruction est en Chine très répandue, générale ; elle atteint et dépasse des classes dont on ne se figure pas aisément, chez nous, qu'elles puissent même sentir des besoins de ce genre. Le bon marché des livres, la multiplicité et le bas prix des écoles, mettent les gens qui le veulent en état de s'instruire, au moins dans une mesure suffisante. Les lois, leur esprit, leurs tendances, sont très bien connues, et même le gouvernement se pique d'ouvrir à tous l'entendement sur cette science utile. L'instinct commun à la plus profonde horreur des bouleversements politiques. Un juge fort compétent en cette matière, qui non seulement a habité Canton, mais y a étudié les affaires avec l'attention d'un homme intéressé à les connaître, M. John Francis Davis, commissaire de S.

32. « Il n'y a encore que la Chine où un pauvre étudiant puisse se présenter au concours » impérial et en sortir grand personnage. C'est le côté brillant de l'organisation sociale des « Chinois, et leur théorie est incontestablement la meilleure de toutes ; malheureusement « l'application est loin d'être parfaite. Je ne parle pas ici des erreurs de jugement et de la « corruption des examinateurs, ni même de la vente des titres littéraires, expédient auquel « le gouvernement a quelquefois recours en temps de détresse financière... » (F. J. Mohl, *Rapport annuel fait à la Société asiatique*, 1846, p. 49.)

M. Britannique en Chine, affirme qu'il a vu là une nation dont l'histoire ne présente pas une seule tentative de révolution sociale, ni de changement dans les formes du pouvoir. À son avis, on ne peut mieux la définir qu'en la déclarant composée tout entière de conservateurs déterminés.

C'est là un contraste bien frappant avec la civilisation du monde romain, où les modifications gouvernementales se suivirent dans une si effrayante rapidité jusqu'à l'arrivée des nations du Nord. Sur tous les points de cette grande société on trouvait toujours et facilement des populations assez désintéressées de l'ordre existant pour se montrer prêtes à servir les plus folles tentatives. Il n'y eut rien d'inessayé pendant cette longue période de plusieurs siècles, pas de principe respecté. La propriété, la religion, la famille soulevèrent, là comme ailleurs, des doutes considérables sur leur légitimité et des masses nombreuses se trouvèrent disposées, soit au nord, soit au sud, à appliquer de force les théories des novateurs. Rien, non rien, ne reposa, dans le monde gréco-romain, sur une base solide, pas même l'unité impériale, si indispensable pourtant, ce semble, au salut commun, et ce ne furent pas seulement les armées, avec leurs nuées d'Augustes improvisés, qui se chargèrent d'ébranler constamment ce palladium de la société ; les empereurs eux-mêmes, à commencer par Dioclétien, croyaient si faiblement à la monarchie, qu'ils essayèrent volontairement le dualisme dans le pouvoir, puis se mirent à quatre pour gouverner. Je le répète, pas une institution, pas un principe ne fut stable dans cette misérable société, qui ne possédait pas de meilleure raison d'être que l'impossibilité physique d'échouer d'un côté ou de l'autre, jusqu'au moment où des bras vigoureux vinrent, en la démantelant, la forcer de devenir quelque chose de défini.

Ainsi nous trouvons chez deux grands êtres sociaux, l'Empire Céleste et le monde romain, une parfaite opposition. À la civilisation de l'Asie orientale j'ajouterai la civilisation brahmanique, dont il faut en même temps admirer l'intensité et la diffusion. Si, en Chine, un certain niveau de connaissances atteint tout le monde, ou presque tout le monde, il en est de même parmi les Hindous : chacun, dans sa caste, est animé d'un esprit séculaire, et connaît nettement ce qu'il doit apprendre, penser et croire. Chez les bouddhistes du Tibet et des autres parties de la haute Asie, rien de plus rare que de rencontrer un paysan ne sachant pas lire. Tout le monde y a des convictions pareilles sur les sujets importants.

Trouvons-nous la même homogénéité dans nos nations européennes ? La question ne vaut pas la peine d'être posée. À peine l'empire gréco-romain nous offrit-il des nuances, des couleurs aussi tranchées, non pas entre les différents peuples, mais je dis dans le sein des mêmes nationalités. Je glisserai sur ce qui concerne la Russie et une grande partie des États autrichiens ; ma démonstration y serait trop facile. Voyons l'Allemagne, ou bien l'Italie, l'Italie méridionale surtout ; l'Espagne, bien qu'à un moindre degré, présenterait un pareil tableau ; la France, de même.

Prenons la France : je ne dirai pas seulement que la différence des manières y frappe si bien les observateurs les plus superficiels, que l'on s'est aperçu depuis longtemps qu'entre Paris et le reste du territoire il y a un abîme, et qu'aux portes mêmes de la capitale, commence une

nation tout autre que celle qui est dans les murs. Rien de plus vrai ; les gens qui se fient à l'unité politique établie chez nous pour en conclure l'unité des idées et la fusion du sang, se livrent à une grande illusion.

Pas une loi sociale, pas un principe générateur de la civilisation compris de la même manière dans tous nos départements. Il est inutile de faire comparaître ici le Normand, le Breton, l'Angevin, le Limousin, le Gascon, le Provençal ; tout le monde doit savoir combien ces peuples se ressemblent peu et varient dans leurs jugements. Ce qu'il faut signaler, c'est que, tandis qu'en Chine, au Tibet et dans l'Inde, les notions les plus essentielles au maintien de la civilisation sont familières à toutes les classes, il n'en est aucunement de même chez nous. La première, la plus élémentaire de nos connaissances, la plus abordable, reste un mystère fort négligé par la masse de nos populations rurales : car très généralement on n'y sait ni lire ni écrire, et on n'attache aucune importance à l'apprendre, parce qu'on n'en voit pas l'utilité, parce qu'on n'en trouve pas l'application. Sur ce point-là, je crois peu aux promesses des lois, aux beaux semblants des institutions, beaucoup à ce que j'ai vu moi-même, et aux faits constatés par de bons observateurs. Les gouvernements ont épuisé les efforts les plus louables pour tirer les paysans de leur ignorance ; non seulement les enfants trouvent, dans leurs villages, toutes facilités pour s'instruire, mais les adultes même, saisis, à l'âge de vingt ans, par la conscription, rencontrent, dans les écoles régimentaires, les meilleurs moyens d'acquérir les connaissances les plus indispensables. Malgré ces précautions, malgré cette paternelle sollicitude et ce perpétuel *compelle intrare* dont, tous les jours, l'administration répète l'avis à ses agents, les classes agricoles n'apprennent rien. J'ai vu, et toutes les personnes qui ont habité la province l'ont vu comme moi, les parents n'envoyer leurs enfants à l'école qu'avec une répugnance marquée, et taxer de temps perdu les heures qui s'y passent ; les en retirer en hâte, sous le plus léger prétexte, ne jamais permettre que les premières années de force s'y prolongent ; et quand une fois l'école est quittée, le jeune homme n'a rien de plus pressé que d'oublier ce qu'il y a appris. Il s'en fait, en quelque sorte, un point d'honneur, ce en quoi il est imité par les soldats congédiés, qui, dans plus d'une partie de la France, non seulement ne veulent plus avoir su lire et écrire, mais, affectant même d'oublier le français, y parviennent souvent. J'approuverais donc, avec plus de tranquillité d'âme, tant d'efforts généreux vainement dépensés pour instruire nos populations rurales, si je n'étais convaincu que la science qu'on veut leur donner ne leur convient pas, et qu'il y a, au fond de leur nonchalance apparente, un sentiment invinciblement hostile à notre civilisation. J'en trouve une preuve dans cette résistance passive ; mais ce n'est pas la seule, et là où on parvient, avec l'aide de circonstances qui semblent favorables, à faire céder cette obstination, une autre preuve plus convaincante encore m'apparaît et me poursuit. Sur quelques points, on réussit mieux dans les tentatives d'instruction. Nos départements de l'est et nos grandes villes manufacturières comptent beaucoup d'ouvriers qui apprennent volontiers à lire et à écrire. Ils vivent dans un milieu qui leur en démontre l'utilité. Mais aussitôt que ces hommes possèdent à un degré suffisant les premiers éléments de l'instruction, qu'en font-ils pour la plupart ? Des moyens d'acquérir

telles idées et tels sentiments non plus instinctivement, mais désormais activement hostiles à l'ordre social. Je ne fais une exception que pour nos populations agricoles et même ouvrières du nord-est, où les connaissances élémentaires sont beaucoup plus répandues que partout ailleurs, conservées une fois acquises, et ne portent généralement que de bons fruits. On remarquera que ces populations tiennent de beaucoup plus près que toutes les autres à la race germanique, et je ne m'étonne pas de les voir ce qu'elles sont. Ce que je dis ici de nos départements du nord-est s'applique à la Belgique et à la Néerlande.

Si, après avoir constaté le peu de goût pour notre civilisation, nous considérons le fond des croyances et des opinions, l'éloignement devient encore plus remarquable. Quant aux croyances, c'est encore là qu'il faut remercier la foi chrétienne de n'être pas exclusive et de n'avoir pas voulu imposer un formulaire trop étroit. Elle aurait rencontré des écueils bien dangereux. Les évêques et les curés ont à lutter, non moins aujourd'hui qu'il y a un siècle, qu'il y en a cinq, qu'il y en a quinze, contre des préventions et des tendances transmises héréditairement, et d'autant plus à redouter que, ne s'avouant presque jamais, elles ne se laissent ni combattre ni vaincre. Il n'est pas de prêtre éclairé, ayant évangélisé des villages, qui ne sache avec quelle astuce profonde le paysan, même dévot, continue à cacher, à caresser au fond de son esprit, quelque idée traditionnelle dont l'existence ne se révèle que malgré lui et dans de rares instants. Lui en parle-t-on ? il nie, n'accepte jamais la discussion et demeure inébranlablement convaincu. Il a dans son pasteur toute confiance, toute, jusqu'à ce qu'on pourrait appeler sa religion secrète exclusivement, et de là cette taciturnité qui, dans toutes nos provinces, est le caractère le plus marqué du paysan vis-à-vis de ce qu'il appelle le bourgeois, et cette ligne de démarcation si infranchissable entre lui et les propriétaires les plus aimés de son canton. Voilà, à l'encontre de la civilisation, l'attitude de la majorité de ce peuple qui passe pour y être le plus attaché ; je serais porté à croire que si, dressant une sorte de statistique approximative, on disait qu'en France 10 millions d'âmes agissent dans notre sphère de sociabilité, et que 26 millions restent en dehors, on serait au-dessous de la vérité.

Et encore si nos populations rurales n'étaient que grossières et ignorantes, on pourrait se préoccuper médiocrement de cette séparation, et se consoler par l'espoir vulgaire de les conquérir peu à peu et de les fondre dans les multitudes déjà éclairées. Mais il en est de ces masses absolument comme de certains sauvages : au premier abord, on les juge irréfléchissantes et à demi brutes, parce que l'extérieur est humble et effacé ; puis à mesure qu'on pénètre, si peu que ce soit, au sein de leur vie particulière, on s'aperçoit qu'elles n'obéissent pas, dans leur isolement volontaire, à un sentiment d'impuissance. Leurs affections et leurs antipathies ne vont pas au hasard, et tout, chez elles, concorde dans un enchaînement logique d'idées fort arrêtées. En parlant tout à l'heure de la religion, j'aurais pu faire remarquer aussi quelle distance immense sépare nos doctrines morales de celles des paysans, ³³ combien ce qu'ils appelleraient *délicatesse* est

³³. Une nourrice tourangelle avait mis un oiseau dans les mains de son nourrisson, enfant de trois ans, et l'excitait à lui arracher plumes et ailes. Comme les parents lui reprochaient cette leçon de méchanceté : « C'est pour le rendre fier, » répliqua-t-elle. Cette

différent de ce que nous entendons sous ce nom ; et, enfin, avec quelle ténacité ils continuent à regarder tout ce qui n'est pas, comme eux, paysan, sous le même aspect que les hommes de la plus lointaine antiquité considéraient l'étranger. À la vérité, ils ne le tuent pas, grâce à la terreur, même singulière et mystérieuse, que leur inspirent des lois qu'ils n'ont point faites ; mais ils le haïssent franchement, s'en défient, et, quant à ce qui est de le rançonner, s'en donnent à cœur joie, lorsqu'ils le peuvent sans trop de risques. Sont-ils donc méchants ? Non, pas entre eux ; on les voit échanger de bons procédés et des complaisances. Seulement ils se regardent comme une autre espèce, espèce, à les en croire, opprimée, faible, qui doit avoir son recours à la ruse, mais qui garde aussi son orgueil très tenace, très méprisant. Dans quelques-unes de nos provinces, le laboureur s'estime de beaucoup meilleur sang et de plus vieille souche que son ancien seigneur. L'orgueil de famille, chez certains paysans, égale aujourd'hui, pour le moins, ce qu'on observait dans la noblesse du moyen âge ³⁴.

Qu'on n'en doute pas, le fond de la population française n'a que peu de points communs avec sa surface ; c'est un abîme au-dessus duquel la civilisation est suspendue, et les eaux profondes et immobiles, dormant au fond du gouffre, se montreront, quelque jour, irrésistiblement dissolvantes. Les événements les plus tragiques ont ensanglanté le pays, sans que la nation agricole y ait cherché une autre part que celle qu'on la forçait d'y prendre. Là où son intérêt personnel et direct ne s'est pas trouvé en jeu, elle a laissé passer les orages sans s'y mêler, même par la sympathie. Effrayées et scandalisées à ce spectacle, beaucoup de personnes ont prononcé que les paysans étaient essentiellement pervers ; c'est tout à la fois une injustice et une très fausse appréciation. Les paysans nous regardent presque comme des ennemis. Ils n'entendent rien à notre civilisation, ils n'y contribuent pas de leur gré, et, en tant qu'ils le peuvent, ils se croient autorisés à profiter de ses désastres. Si on les considère en dehors de cet antagonisme, quelquefois actif, le plus souvent inerte, on ne révoque plus en doute que de hautes qualités morales, quoique souvent très singulièrement appliquées, ne résident chez eux.

J'applique à toute l'Europe ce que je viens de dire de la France, et j'en infère que, pareil en ceci à l'empire romain, le monde moderne embrasse infiniment plus qu'il n'entreint. On ne peut donc accorder beaucoup de confiance à la durée de notre état social, et le peu d'attachement qu'il inspire, même dans des couches de population supérieures

réponse de 1847 descend des maximes d'éducation en vigueur au temps de Vercingétorix.

34. Il s'agissait, il y a très peu d'années, d'élire un marguillier dans une très petite et très obscure paroisse de la Bretagne française, cette partie de l'ancienne province que les vrais Bretons appellent le **pays galleis**. Le conseil de fabrique, composé de paysans, délibéra pendant deux jours sans pouvoir se décider à faire un choix, attendu que le candidat présenté, fort honnête homme, très bon chrétien, riche et considéré, était pourtant **étranger**. On n'en démordait pas, et pourtant cet **étranger** était né dans le pays, son père également ; mais on se souvenait encore que son grand-père, mort depuis longues années et que personne de l'assemblée n'avait connu, était venu d'ailleurs. — Une fille de cultivateur-propriétaire se mésallie quand elle épouse un tailleur, un meunier ou même un fermier à gages, fût-il plus riche qu'elle, et la malédiction paternelle punit souvent ce crime-là. Ne sont-ce pas des opinions bien chapitrales ?

aux classes rurales, m'en paraît une démonstration patente. Notre civilisation est comparable à ces îlots temporaires poussés au-dessus des mers par la puissance des volcans sous-marins. Livrés à l'action destructive des courants et abandonnés de la force qui les avait d'abord soutenus, ils fléchissent un jour, et vont englober leurs débris dans les domaines des flots conquérants. Triste fin, et que bien des races généreuses ont dû subir avant nous ! Il n'y a pas à détourner le mal, il est inévitable. La sagesse ne peut que prévoir, et rien davantage. La prudence la plus consommée n'est pas capable de contrarier un seul instant les lois immuables du monde.

Ainsi, inconnue, dédaignée ou haïe du plus grand nombre des hommes assemblés sous son ombre, notre civilisation est pourtant un des monuments les plus glorieux que le génie de l'espèce ait jamais édifié. Ce n'est pas, à la vérité, par l'invention qu'elle se signale. Cette qualité mise à part, disons qu'elle a poussé loin l'esprit compréhensif et la puissance de la conquête, qui en est une conséquence. Comprendre tout, c'est tout prendre. Si elle n'a pas créé les sciences exactes, elle leur a donné du moins leur exactitude et les a débarrassées des divagations dont, par un singulier phénomène, elles étaient peut-être encore plus mêlées que toutes les autres connaissances. Grâce à ses découvertes, elle connaît mieux le monde matériel que ne faisaient les sociétés précédentes. Elle a deviné une partie de ses lois principales, elle sait les exposer, les décrire et leur emprunter des forces vraiment merveilleuses pour centupler celles de l'homme. De proche en proche et par la rectitude avec laquelle elle manie l'induction, elle a reconstruit d'immenses fragments de l'histoire, dont les anciens ne s'étaient jamais doutés, et, plus elle s'éloigne des époques primitives, plus elle les voit et pénètre leurs mystères. Ce sont là de grandes supériorités, et qu'on ne saurait lui disputer sans injustice.

Ceci admis, est-on bien en droit d'en conclure, comme on le fait généralement avec trop de facilité, que notre civilisation ait la préexcellence sur toutes celles qui ont existé et existent en dehors d'elle ? Oui et non. Oui, parce qu'elle doit à la prodigieuse diversité des éléments qui la composent, de reposer sur un esprit puissant de comparaison et d'analyse, qui lui rend plus facile l'appropriation de presque tout ; oui, parce que cet éclectisme favorise ses développements dans les sens les plus divers ; oui, encore, parce que, grâce aux conseils du génie germanique, trop utilitaire pour être destructeur, elle s'est fait une moralité dont les sages exigences étaient inconnues généralement jusqu'à elle. Mais, si l'on pousse cette idée de son mérite jusqu'à la déclarer supérieure absolument et sans réserve, je dis non, car précisément elle n'excelle en presque rien.

Dans l'art du gouvernement, on la voit soumise, en esclave, aux oscillations incessantes amenées par les exigences des races si tranchées qu'elle renferme. En Angleterre, en Hollande, à Naples, en Russie, les principes sont encore assez stables, parce que les populations sont plus homogènes, ou du moins appartiennent à des groupes de la même catégorie et ont des instincts similaires. Mais, partout ailleurs, surtout en France, dans l'Italie centrale, en Allemagne, où la diversité ethnique est sans bornes, les théories gouvernementales ne peuvent jamais s'élever à l'état de vérités, et la science politique est en perpétuelle

expérimentation. Notre civilisation, rendue ainsi incapable de prendre une croyance ferme en elle-même, manque donc de cette stabilité qui est un des principaux caractères que j'ai dû comprendre plus haut dans la formule de définition. Comme on ne trouve pas cette triste impuissance au milieu des sociétés bouddhiques et brahmaniques, comme le Céleste Empire ne la connaît pas non plus, c'est un avantage que ces civilisations ont sur la nôtre. Là, tout le monde est d'accord quant à ce qu'il faut croire en matière politique. Sous une sage administration, quand les institutions séculaires portent de bons fruits, on se réjouit. Lorsque, entre des mains maladroites, elles nuisent au bien-être public, on les plaint comme on se plaint soi-même. Mais, en aucun temps, le respect ne cesse de les entourer. On veut quelquefois les épurer, jamais les mettre à néant ni les remplacer par d'autres. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir là une garantie de longévité que notre civilisation est bien loin de comporter.

Au point de vue des arts, notre infériorité vis-à-vis de l'Inde est marquée, tout autant qu'en face de l'Égypte, de la Grèce et de l'Amérique. Ni dans le grandiose, ni dans le beau, nous n'avons rien de comparable aux chefs-d'œuvre des races antiques, et lorsque, nos jours étant consommés, les ruines de nos monuments et de nos villes couvriront la face de nos contrées, certainement le voyageur ne découvrira rien, dans les forêts et les marécages des bords de la Tamise, de la Seine et du Rhin, qui rivalise avec les somptueuses ruines de Philæ, de Ninive, du Parthénon, de Salsette, de la vallée de Tenochtitlan. Si, dans le domaine des sciences positives, les siècles futurs ont à apprendre de nous, il n'en est pas ainsi pour la poésie. L'admiration désespérée que nous avons vouée, avec tant de justice, aux merveilles intellectuelles des civilisations étrangères, en est une preuve surabondante.

Parlant maintenant du raffinement des mœurs, il est de toute évidence que nous y sommes primés de tous côtés. Nous le sommes par notre propre passé, où il se trouve des moments pendant lesquels le luxe, la délicatesse des habitudes et la somptuosité de la vie étaient compris d'une manière infiniment plus dispendieuse, plus exigeante et plus large que de nos jours. À la vérité, les jouissances étaient moins généralisées. Ce qu'on appelle *bien-être* n'appartenait comparativement qu'à peu de monde. Je le crois : mais, s'il faut admettre, fait incontestable, que l'élégance des mœurs élève autant l'esprit des multitudes spectatrices qu'elle ennoblit l'existence des individus favorisés, et qu'elle répand sur tout le pays dans lequel elle s'exerce un vernis de grandeur et de beauté, devenu le patrimoine commun, notre civilisation, essentiellement mesquine dans ses manifestations extérieures, n'est pas comparable à ses rivales.

Je terminerai ce chapitre en faisant observer que le caractère primitivement organisateur de toute civilisation est identique avec le trait le plus saillant de l'esprit de la race dominante ; que la civilisation s'altère, change, se transforme à mesure que cette race subit elle-même de tels effets ; que c'est dans la civilisation que se continue, pendant une durée plus ou moins longue, l'impulsion donnée par une race qui cependant a disparu, et, par conséquent, que le genre d'ordre établi dans une société est le fait qui accuse le mieux les aptitudes particulières et le degré d'élévation des peuples ; c'est le miroir le plus clair où ils puissent refléter leur individualité.

Je m'aperçois que j'ai fait une digression bien longue, et dont les ramifications se sont étendues plus loin que je ne comptais. Je ne le regrette pas trop. J'ai pu émettre, à cette occasion, certaines idées qui devaient nécessairement passer sous les yeux du lecteur. Cependant il est temps que je rentre dans le courant naturel de mes deductions. La série est encore loin d'être complète.

J'ai posé d'abord cette vérité, que la vie ou la mort des sociétés résultait de causes internes. J'ai dit quelles étaient ces causes. Je me suis adressé à leur nature intime pour les pouvoir reconnaître. J'ai démontré la fausseté des origines qu'on leur attribue généralement. En cherchant un signe qui pût les dénoncer constamment, et servir à constater, dans tous les cas, leur existence, j'ai trouvé l'aptitude à créer la civilisation, mise en regard de l'impossibilité de concevoir cet état. C'est de cette recherche que je sors en ce moment. Maintenant quel est le premier point dont je dois m'occuper ? C'est incontestablement, après avoir reconnu en elle-même la cause latente de la vie ou de la mort des sociétés à un signe naturel et constant, d'étudier la nature intime de cette cause. J'ai dit qu'elle dérivait du mérite relatif des races. La logique exige donc que je précise immédiatement ce que j'entends par le mot *race*, et c'est ce qui fera l'objet du chapitre suivant.

I.10.

Certains anatomistes attribuent à l'humanité des origines multiples.

Il faut interroger, d'abord, le mot *race* dans sa portée physiologique.

L'opinion d'un grand nombre d'observateurs, procédant de la première impression et jugeant sur les extrêmes ³⁵, déclare que les familles humaines sont marquées de différences tellement radicales, tellement essentielles, qu'on ne peut faire moins que de leur refuser l'identité d'origine. À côté de la descendance adamique, les érudits ralliés à ce système supposent plusieurs autres généalogies. Pour eux l'unité primordiale n'existe pas dans l'espèce, ou, pour mieux dire, il n'y a pas une seule espèce ; il y en a trois, quatre, et davantage, d'où sont issues des générations parfaitement distinctes, qui, par leurs mélanges, ont formé des hybrides.

Pour appuyer cette théorie, on s'empare assez aisément de la conviction commune en plaçant sous les yeux du critique les dissemblances évidentes, claires, frappantes des groupes humains. Lorsque l'observateur se voit mettre en face d'un sujet à carnation jaunâtre, à barbe et cheveux rares, à masque large, à crâne pyramidal, aux yeux fortement obliques, à la peau des paupières si étroitement tendue vers l'angle externe que l'œil s'ouvre à peine, à la stature assez humble et aux membres lourds ³⁶, cet observateur reconnaît un type bien caractérisé, bien marqué, et dont il est certainement facile de garder les principaux traits dans la mémoire.

Un autre individu paraît : c'est un nègre de la côte occidentale d'Afrique, grand, d'aspect vigoureux, aux membres lourds, avec une tendance marquée

³⁵. M. Flourens, *Éloge de Blumenbach, Mémoires de l'Académie des sciences*, Paris, 1847, in-4°, p. XIII. Ce savant se prononce, avec raison, contre cette méthode.

³⁶. Prichard, *Histoire nat. de l'homme*, t. I, p. 133, 146, 162.

à l'obésité³⁷. La couleur n'est plus jaunâtre, mais entièrement noire ; les cheveux ne sont plus rares et effilés, mais, au contraire, épais, grossiers, laineux et poussant avec exubérance ; la mâchoire inférieure avance en saillie, le crâne affecte cette forme que l'on a appelée *prognathe*, et quant à la stature, elle n'est pas moins particulière. « Les os longs sont déjetés en dehors, le tibia et le « péroné sont, en avant, plus convexes que chez les Européens, les mollets sont « très hauts et atteignent jusqu'au jarret ; les pieds sont très plats, et le « calcanéum, au lieu d'être arqué, se continue presque en ligne droite avec les « autres os du pied, qui est remarquablement large. La main présente aussi, « dans sa disposition générale, quelque chose d'analogue³⁸. »

Quand l'œil s'est fixé un instant sur un individu ainsi conformé, l'esprit se rappelle involontairement la structure du singe et se sent enclin à admettre que les races nègres de l'Afrique occidentale sont sorties d'une souche qui n'a rien de commun, sinon certains rapports généraux dans les formes, avec la famille mongole.

Viennent ensuite des tribus dont l'aspect flatte moins encore que celui du nègre congo l'amour-propre de l'humanité. C'est un mérite particulier de l'Océanie que de fournir les spécimens à peu près les plus dégradés, les plus hideux, les plus repoussants de ces êtres misérables, formés, en apparence, pour servir de transition entre l'homme et la brute pure et simple. Vis-à-vis de plusieurs tribus australiennes, le nègre africain, lui-même, se rehausse, prend de la valeur, semble trahir une meilleure descendance. Chez beaucoup des malheureuses populations de ce monde dernier trouvé, la grosseur de la tête, l'excessive maigreur des membres, la forme famélique du corps, présentent un aspect hideux. Les cheveux sont plats ou ondulés, plus souvent laineux, la carnation est noire, sur un fond gris³⁹.

Enfin, si, après avoir examiné ces types pris dans tous les coins du globe, on revient aux habitants de l'Europe, du sud et de l'ouest de l'Asie, on leur trouve une telle supériorité de beauté, de justesse dans la proportion des membres, de régularité dans les traits du visage, que, tout de suite, on est tenté d'accepter la conclusion des partisans de la multiplicité des races. Non seulement, les derniers peuples que je viens de nommer sont plus beaux que le reste de l'humanité, compendium assez triste, il faut en convenir, de bien des laideurs⁴⁰ ; non seulement ces peuples ont eu la gloire de fournir les modèles admirables de la Vénus, de l'Apollon et de l'Hercule Farnèse ; mais, de plus, entre eux, une hiérarchie visible est établie de toute antiquité, et, dans cette noblesse humaine, les Européens sont les plus éminents par la beauté des formes et la vigueur du développement musculaire. Rien donc qui semble plus raisonnable que de déclarer les familles dont

l'humanité se compose aussi étrangères, l'une à l'autre, que le sont, entre eux, les animaux d'espèces différentes.

Telle fut aussi la conclusion tirée des premières remarques, et, tant que l'on ne prononça que sur des faits généraux, il ne sembla pas que rien pût l'infirmier.

Camper, un des premiers, systématisa ces études. Il ne se contenta plus de décider uniquement d'après des témoignages superficiels ; il voulut asseoir ses démonstrations d'une manière mathématique, et chercha à préciser, anatomiquement, les différences caractéristiques des catégories humaines. En réussissant, il établissait une méthode stricte qui ne laissait plus de place aux doutes, et ses opinions acquéraient cette rigueur sans laquelle il n'y a point véritablement de science. Il imagina donc de prendre la face latérale de la tête osseuse, et de mesurer l'ouverture du profil au moyen de deux lignes appelées, par lui, *lignes faciales*. Leur intersection formait un angle, qui, par sa plus ou moins grande ouverture, devait donner la mesure du degré d'élévation de la race. L'une de ces lignes allait de la base du nez au méat auditif ; l'autre était tangente à la saillie du front par le haut, et par en bas à la partie la plus proéminente de la mâchoire inférieure. Au moyen de l'angle ainsi formé, on établissait, non seulement pour l'homme, mais pour toutes les classes d'animaux, une échelle dont l'Européen formait le sommet ; et plus l'angle était aigu, plus les sujets s'éloignaient du type qui, dans la pensée de Camper, résumait le plus de perfection. Ainsi, les oiseaux formaient avec les poissons, le plus petit angle. Les mammifères des différentes classes l'agrandissaient. Une certaine espèce de singe montait jusqu'à 42 degrés, même jusqu'à 50. Puis venait la tête du nègre d'Afrique, qui, ainsi que celle du Kalmouk, en présentait 70. L'Européen atteignait 80, et, pour citer les paroles mêmes de l'inventeur, paroles si flatteuses pour notre congénère : « C'est, dit-il, de cette différence de « 10 degrés que dépend sa beauté plus grande, ce qu'on peut appeler sa beauté « comparative. Quant à cette beauté absolue qui nous frappe à un si haut degré « dans quelques œuvres de la statuaire antique, comme dans la tête de l'Apollon « et dans la Méduse de Sosiclès, elle résulte d'une ouverture encore plus grande « de l'angle, qui, dans ce cas, atteint jusqu'à 100 degrés⁴¹. »

Cette méthode était séduisante par sa simplicité. Malheureusement, elle eut contre elle les faits, accident arrivé à bien des systèmes. Owen établit, par une série d'observations sans réplique, que Camper n'avait étudié la conformation de la tête osseuse des singes que sur de jeunes sujets, et que, chez les individus parvenus à l'âge adulte, la croissance des dents, l'élargissement des mâchoires et le développement de l'arcade zygomatique n'étant pas accompagnés d'un agrandissement correspondant du cerveau, les différences avec la tête humaine sont tout autres que celles dont Camper avait établi les chiffres, puisque l'angle facial de l'orang noir ou du chimpanzé le plus favorisé de la nature ne dépasse par 30 et 35 degrés au plus. De ce chiffre aux 70 degrés du nègre et du Kalmouk, il y a trop loin pour que la série imaginée par Camper demeure admissible.

La phrénologie avait marié beaucoup de ses démonstrations à la théorie du savant hollandais. On aimait à reconnaître, dans la série ascendante des animaux vers

37. *Id.*, *ibid.*, t. I, p. 108, 134, 174.

38. *Id.*, *ibid.*, passim.

39. Prichard, ouvrage cité, t. II, p. 71.

40. C'est parce que Meiners était extrêmement frappé de cet aspect repoussant de la plus grande partie des variétés humaines, qu'il avait imaginé une classification des plus simples ; elle n'était composée que de deux catégories : la *belle*, c'est-à-dire la race blanche, et la *laide*, qui renfermait toutes les autres. (Meiners, *Grundriss der Geschichte der Menschheit*.) On s'apercevra que je n'ai pas cru devoir passer en revue tous les systèmes ethnologiques. Je ne me suis arrêté qu'aux plus importants.

41. Prichard, ouvrage cité, t. I, p. 152.

l'homme, des développements correspondants dans les instincts. Cependant les faits furent encore contraires à ce point de vue. On objecta, entre autres que l'éléphant, dont l'intelligence est incontestablement supérieure à celle des orangs-outangs, présente un angle facial beaucoup plus aigu que le leur, et, parmi les singes eux-mêmes, il s'en faut que les plus intelligents, les plus susceptibles de recevoir une sorte d'éducation domestique, appartiennent aux plus grandes espèces.

Outre ces deux graves défauts, la méthode de Camper présentait encore un côté très attaquable. Elle ne s'appliquait pas à toutes les variétés de la race humaine. Elle laissait en dehors de ses catégories les tribus à tête pyramidale, et c'est là cependant un caractère assez frappant.

Blumenbach, ayant beau jeu contre son prédécesseur, proposa, à son tour, un système : c'était d'étudier la tête de l'homme par en haut. Il appela son invention, *norma verticalis*, la méthode verticale. Il assurait que la comparaison de la largeur supérieure des têtes faisait ressortir les principales différences dans la configuration générale du crâne. Suivant lui, l'étude de cette partie du corps soulève tant de remarques, surtout quant aux points déterminant le caractère national, qu'il est impossible de soumettre toutes ces diversités à une mesure unique de lignes et d'angles, et que, pour parvenir à une classification satisfaisante, il faut considérer les têtes sous l'aspect qui peut embrasser, d'un seul coup d'œil, le plus grand nombre de variétés. Or, son idée devait présenter cet avantage. Elle se résumait ainsi : « Placer la série des « crânes que l'on veut comparer de manière à ce que les os malaires se trouvent » sur une même ligne horizontale, comme cela a lieu quand ces crânes reposent » sur la mâchoire inférieure ; puis se placer derrière en amenant l'œil « successivement au-dessus du vertex de chacun ; de ce point, en effet, on « saisira les variétés dans la forme des parties qui contribuent le plus au « caractère national, soit qu'elles consistent dans la direction des os maxillaires » et malaires, soit qu'elles dépendent de la largeur ou de l'étroitesse du contour « ovale présenté par le vertex ; soit, enfin, qu'elles se trouvent dans la « configuration aplatie ou bombée de l'os frontal ⁴². »

La conséquence de ce système fut, pour Blumenbach, une division de l'humanité en cinq grandes catégories, partagées à leur tour en un certain nombre de genres et de types.

Plusieurs doutes s'attachèrent à cette classification. On put lui reprocher, avec raison, comme à celle de Camper, de négliger plusieurs caractères importants, et ce fut, en partie, pour en éviter les objections principales qu'Owen proposa d'examiner les crânes non plus par leur sommet, mais par leur base. Un des résultats principaux de cette nouvelle façon de procéder était de trouver définitivement une ligne de démarcation si nette et si forte, entre l'homme et l'orang, qu'il devenait à jamais impossible de retrouver entre les deux espèces le lien imaginé par Camper. En effet, le premier coup d'œil jeté sur deux crânes, l'un d'orang, l'autre d'homme, examinés par leurs bases, suffit pour faire apercevoir des différences capitales. Le diamètre antéro-postérieur est plus allongé chez l'orang que chez l'homme ; l'arcade zygomatique, au lieu de se trouver comprise dans la moitié antérieure de la

base crânienne, forme, dans la région moyenne, juste un tiers de la longueur totale du diamètre ; enfin, la position du trou occipital, si intéressante par ses rapports avec le caractère général des formes de l'individu, et surtout par l'influence qu'elle exerce sur les habitudes, n'est nullement la même. Chez l'homme, elle occupe presque le milieu de la base du crâne ; chez l'orang, elle se trouve repoussée au milieu du tiers postérieur ⁴³.

Le mérite des observations d'Owen est grand, sans doute ; je préférerais cependant le plus récent des systèmes cranoscopiques, qui en est, en même temps, le plus ingénieux, à bien des égards, celui du savant américain M. Morton, adopté par M. Carus ⁴⁴. Voici en quoi il consiste :

Pour démontrer la différence des races, les deux savants que je cite sont partis de cette idée, que plus les crânes sont vastes, plus, en thèse générale, les individus auxquels appartiennent ces crânes se montrent supérieurs ⁴⁵. La question posée est donc celle-ci : Le développement du crâne est-il égal chez toutes les catégories humaines ?

Pour obtenir la solution voulue, M. Morton a pris un certain nombre de têtes appartenant à des blancs, à des Mongols, à des nègres, à des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, et, bouchant avec du coton toutes les ouvertures, sauf le *foramen magnum*, il a rempli complètement l'intérieur de grains de poivre soigneusement séchés ; puis il a comparé les quantités ainsi contenues. Cet examen lui a fourni le tableau suivant ⁴⁶ :

des crânes	
mesurés	
Moyenne	
du chiffre	
de capacité	
Maximum	
de	
capacité	
Minimum	
de	
capacité	
Peuples blancs	
	52

⁴². Prichard, ouvrage cité, t. I, p. 157.

⁴³. Prichard, ouvrage cité, t. I, p. 60.
⁴⁴. Carus, *Ueber ungleiche Befähigung*, etc., p. 19.
⁴⁵. Id., *ibid.*, p. 20.
⁴⁶. Ouvrage cité, p. 19.